



# AMÉDÉE PIFLE, REPORTER

René Pujol

1932

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

## Table des matières

---

CHAPITRE PREMIER LES CAPRICES DE LA DESTINÉE. ..	3
CHAPITRE II LES DÉBUTS DU BARON COCODÈS. ....	13
CHAPITRE III LES ROSES ET LES ÉPINES.....	22
CHAPITRE IV NOIR SUR BLANC. ....	35
CHAPITRE V LA VOIE SACRÉE.....	47
CHAPITRE VI LES HOMMES DIFFÈRENT. ....	60
CHAPITRE VII LA RENOMMÉE.....	70
CHAPITRE VIII LA GLOIRE.....	84
CHAPITRE IX LE SECRET DE LA TECHNIQUE. ....	95
CHAPITRE X LES FONCTIONS PUBLIQUES. ....	105
CHAPITRE XI MONSIEUR LE DÉLÉGUÉ.....	115
CHAPITRE XII INTERMEZZO. ....	127
CHAPITRE XIII LES JEUX DE LA POLITIQUE.....	139
CHAPITRE XIV LE LABYRINTHE. ....	147
CHAPITRE XV LE RECORD. ....	158
CHAPITRE XVI LE RÈGNE. ....	167
CHAPITRE XVII LES AILES.....	177
Ce livre numérique.....	187

# **CHAPITRE PREMIER**

## **LES CAPRICES DE LA DESTINÉE.**

L'huissier à chaîne cria d'une voix aiguë :

– Monsieur Amédée Pifle !...

Amédée Pifle se leva précipitamment, non sans donner un rude coup de talon sur la cheville de son voisin. Celui-ci se prit aussitôt le pied à pleines mains, comme pour défendre un trésor personnel convoité par des vandales, et son visage exprima une douleur profonde.

– Je vous demande pardon, balbutia Pifle.

En quatre enjambées, il traversa le salon d'attente et se rua devant l'huissier solennel.

Or, le tapis avait un pli, un petit pli de rien du tout. Ce fut pourtant ce bourrelet minuscule que Pifle heurta du fin bout de sa semelle.

Il eut l'impression qu'une force irrésistible lui pesait soudain sur la nuque. Ses longs bras exécutèrent un bref « strudgeon » dans l'espace, son poing droit rencontra fortuitement le nez de l'huissier, et Pifle plongea résolument, la tête en avant, confondant sans doute le parquet avec une piscine.

C'est ainsi que M. Garnytoque, directeur de *la Gazette Gauloise*, vit Amédée Pifle entrer à plat ventre dans son bureau. Quoique fait aux originalités des journalistes, il témoigna d'une légère surprise, car Pifle s'arrêta le nez dans la corbeille à papier.

– Je vous demande pardon... répéta Pifle.

M. Garnytoque esquissa un geste vain pour l'aider à se relever.

– Ne vous êtes-vous pas blessé ?...

– Du tout !... du tout !...

En réalité, il semblait à Pifle que ses rotules venaient d'éclater et qu'un fourneau s'était allumé dans chacune de ses paumes. Mais on l'eût haché en menus morceaux sans lui faire avouer ces illusions.

C'était un grand jeune homme osseux qui paraissait avoir plus de bras et plus de jambes que le Français moyen. Il avait une bonne figure aux yeux clairs, au front vaste, au nez peut-être un peu pointu et des cheveux taillés si ras qu'on voyait comment ils étaient plantés.

– Asseyez-vous, dit aimablement M. Garnytoque.

Pifle était sûr, absolument sûr, qu'il y avait un siège derrière lui. Il s'assit donc avec la conviction qu'il mettait à tout faire. Or, le siège n'était pas derrière lui. Ce qui se trouvait à la place du siège, c'était le chapeau de Pifle, qui fut instantanément transformé en galette de feutre noir.

– Je vous demande pardon... répéta Pifle pour la troisième fois.

M. Garnytoque daigna sourire. En somme, le trouble de Pifle était flatteur. Ce garçon était ému d'approcher le directeur

de *la Gazette Gauloise*, un des plus importants messieurs de Paris.

M. Garnytoque était rond. Ronde était sa tête et rond son ventre. Cette rondeur lui donnait l'air aimable, mais ce n'était qu'une apparence. Très autoritaire, il avait des colères brusques et ne tolérait pas la plus timide objection.

– Vous êtes monsieur Amédée Pifle ?... demanda-t-il.

– Oui, monsieur le Directeur.

– Bon, bon... Et vous m'êtes recommandé par le député Chapotard ?

– Oui, monsieur le Directeur.

M. Garnytoque se renversa dans son fauteuil.

– J'ai horreur des recommandations, dit-il.

Tout de suite, Pifle pensa qu'il n'y avait, en effet, rien de plus horrible que les recommandations.

M. Garnytoque reprit :

– Mais Chapotard est un de mes vieux ennemis politiques... Je lui dois beaucoup... Par affection pour lui, je ferai quelque chose pour vous... Qu'est-ce que vous désirez ?...

Pifle émit, d'une voix tremblante :

– Je voudrais entrer à *La Gazette Gauloise*...

Les traits de M. Garnytoque traduisirent la stupeur. Les désirs de Pifle étaient cependant exprimés tout au long dans la lettre de M. Chapotard, mais M. Garnytoque était diplomate.

– Oh ! oh !... fit-il simplement.

Et ce « oh ! oh ! » signifiait :

– Jeune homme, vous n’y allez pas avec le dos de la cuiller !... Entrer à *La Gazette Gauloise* ?... Vous rendez-vous compte de ce que vous demandez là ?... Des anciens ministres m’ont vainement sollicité pour obtenir cette grâce... Nous sommes le journal de l’élite et nos rédacteurs sont triés sur le volet !... Non, non... demandez-moi ce que vous voudrez, la lune, par exemple, ou un permis de chemin de fer, mais pas ça !...

Pifle, confus, baissa humblement la tête.

– Entrer à *La Gazette Gauloise* !... dit M. Garnytoque avec une ironie qui n’était pas exempte d’amertume. Décidément, Chapotard ne sera jamais sérieux !... Pour nourrir une telle ambition, monsieur Pifle, vous devez être un homme extraordinaire ?... un nouveau Jules Vallès ?... un Rochefort ?... un Veillot ?... Ou bien vous avez des idées originales sur la Constitution de 1875 ?... Ma parole, c’est à mourir de rire...

Pour mourir de rire, M. Garnytoque avait l’air bien lugubre, et Pifle ne fut pas loin de croire que M. Chapotard s’était rendu coupable d’un forfait inexpiable ou d’une plaisanterie de mauvais goût.

– Je vous demande pardon...

Dans la vie courante, Pifle savait d’autres mots que ces quatre, mais aujourd’hui, il était incapable d’en prononcer d’autres.

– Je suis idiot !... pensait-il.

– Quels sont vos titres ?... demanda M. Garnytoque.

– Je sors de l’école des Chartes...

Le directeur poussa une espèce de hennissement :

– Le public s’en moque, monsieur !... Je parle de vos titres dans le journalisme !...

Pifle était ambitieux, mais d'une franchise de miroir de Venise.

– Je n'en ai pas, répondit-il. Mais si vous me faites l'honneur de m'accepter, monsieur le Directeur, vous n'aurez pas de rédacteur plus dévoué, plus travailleur, plus...

– Assez !... coupa M. Garnytoque. Vous ne faites pas trop de fautes d'orthographe ?...

Pifle ouvrit et referma la bouche sans pouvoir articuler un son.

– Vous écrivez lisiblement ?... je vais donc vous enrôler... C'est une folie de ma part, mais j'espère que vous ne me la ferez pas trop regretter... C'est inouï !... Vous n'êtes pas journaliste et vous voilà rédacteur à *La Gazette Gauloise* !... Il n'y a pas, c'est inouï !...

Un immense orgueil gonfla Pifle. Deux larmes discrètes embuèrent ses yeux.

– Merci, monsieur le Directeur !...

– Vos parents seront contents, hein ?...

– Ravis, monsieur le Directeur !...

– Et vous ?...

– Oh ! moi...

Mais pourquoi donc, cet après-midi-là, ne trouvait-il pas les mots ?

– Le journalisme, continua M. Garnytoque, est une profession difficile... Êtes-vous perspicace, audacieux, modeste, travailleur, infatigable, scrupuleux, économe, retors, chevaleresque avec prudence, menteur avec une âme loyale ?... Si vous n'êtes pas tout cela, jeune homme, je vous dis nettement : n'entrez pas dans la carrière !...

Pifle hochâ la t#te #nergiquement :

– Je suis tout cela !... d#clara-t-il. Ne vous fiez pas aux apparences, monsieur le Directeur. Sous des dehors quelconques, je suis un homme de fer !...

M. Garnytoque leva l'index :

– N'oubliez pas qu'il faut #tre modeste !...

– Je le suis au supr#me degr# !...

Et Pifle regarda autour de lui, pr#t # pulv#riser quiconque e#t mis en doute sa modestie.

– Il vous arrivera, dit M. Garnytoque, de tenir entre vos mains les destin#es de Paris... de la France, peut-#tre ! Chaque ligne imprim#e dans *la Gazette* a son importance ; tournez donc sept fois votre plume dans l'encrier avant d'#crire !

– Je le ferai !... dit Pifle, cambrant le torse.

En une seconde, il aper#ut les ambassadeurs des puissances #trang#res le couvrant d'or pour essayer de le corrompre, le pr#sident du Conseil se roulant # ses pieds pour obtenir la suppression d'une nouvelle et le gouverneur de la Banque de France se faufilant dans son cabinet par une porte secr#te pour l'entretenir des difficult#s financi#res.

– Je vous donnerai cinq cents francs par mois, dit M. Garnytoque.

Pifle eut un #blouissement. Ce n'#tait pas un math#maticien de la force d'un Pascal, mais il payait sa chambre deux cent cinquante francs. Il lui resterait donc huit francs par jour pour manger, se transporter, fr#quenter les caf#s litt#raires et s'habiller de neuf au moins deux fois l'an.

– C'est joli, n'est-ce pas ?... dit M. Garnytoque. # votre #ge, je gagnais cent francs.



– C’est très joli, dit Pifle en exagérant son enthousiasme. Vous êtes bon, monsieur le Directeur !...

– Oui, dit M. Garnytoque et j’encourage les jeunes... Maintenant, parlons un peu de la tâche qui vous sera dévolue.

Pifle avait longuement réfléchi à cela. Il avait l’intention d’écrire d’abord des chroniques étincelantes, puis des articles de fond – de ceux qui changent en deux temps l’orientation politique d’un pays – et enfin, un peu plus tard, l’éditorial quotidien de *La Gazette Gauloise*. Comme il l’avait affirmé à deux reprises, pour la modestie il ne craignait personne.

Le directeur expliqua :

– La rubrique sportive de mon journal est inexistante... Leponant, qui en est titulaire, est un paresseux. Je le mets aux informations, et je vous installe à sa place... C’est un poste fort envié... Cela vous va-t-il ?...

Pifle eut des difficultés à avaler sa salive.

– Mais... je sors de l’école des Chartes...

M. Garnytoque asséna un violent coup de poing sur la table.

– Je vous ai dit que le public s’en moque !... Vous m’avez l’air d’un petit prétentieux, jeune homme !

– C’est que je me suis mal fait comprendre, osa balbutier Pifle. Je ne suis pas prétentieux du tout...

– Ah ! bon... dit le directeur, apaisé. Résumons-nous... Vingt-cinq louis pour la rubrique sportive... Ça va-t-il ?

Pifle comprit que son sort se jouait. Il articula péniblement :

– Oui, monsieur le Directeur... Ça va.

Sa désillusion était cruelle. Passer de la politique aux sports lui semblait une déchéance. Mais comment discuter avec ce diable de M. Garnytoque ?

Le directeur lui décocha une œillade soupçonneuse :

– Vous êtes sportif, au moins ?...

Les cheveux de Pifle se hérissèrent. En fait de sport, il ne connaissait que le jeu de la marelle et le billard. Toutefois, ce n'était pas le moment de tergiverser.

– Je suis très sportif, déclara-t-il.

– Quels sports avez-vous pratiqués ?...

Pifle avait l'habitude des examens ; il ne se laissa pas démonter par la colle qu'on lui posait.

– Tous !... dit-il.

– Rugby ?... Football ?...

– Oui...

– Athlétisme ?... Natation ?... Tennis ?...

– Oui...

Il n'y a que le premier mensonge qui coûte. Pifle énuméra lui-même avec un sang-froid stupéfiant :

– Golf, polo, pelote basque, lutte, boxe...

– Escrime ?... demanda M. Garnytoque.

Pifle croisa cavalièrement ses longues jambes.

– Parbleu !... Fleuret, épée et sabre.

– Alors, réjouissez-vous : nous avons une salle d'armes au rez-de-chaussée. Vous pourrez tirer avec vos camarades...

Quelques-uns sont de première force, notamment votre prédécesseur Leponant. Il sera bon de vous imposer si vous voulez qu'on vous respecte...

Pifle pâlit, mais il était lancé :

– Je sais aussi, dit-il, l'art de la bicyclette...

– Quel art ?...

– Je me tiens convenablement sur un vélocipède.

– Oh ! ça, ce n'est pas une référence, dit M. Garnytoque, peu impressionné. Et l'auto ?... Connaissez-vous l'auto ?...

– Mon Dieu... un peu.

De l'auto, Pifle ne connaissait que le petit appareil où s'inscrit la somme à payer.

– J'attache une grande importance à l'automobile, dit M. Garnytoque. Malgré mon désir d'être agréable à Chapotard, il me serait impossible de vous engager si vous n'étiez pas technicien...

– Je suis technicien, dit Pifle, la mort dans l'âme.

– Vous suivrez les meetings et vous ferez le Salon.

– Je ferai le salon ?...

– Oui... Ça vous déplaît ?...

– Nullement, monsieur le Directeur.

Faire le Salon automobile, c'est rédiger les textes de publicité pendant l'exposition annuelle des véhicules à moteur. Pour Pifle, c'était épousseter les meubles, balayer le parquet et battre les tapis. Il commençait à croire que les journalistes ne sont pas aussi indépendants qu'on se plaît à le déclarer.

– Vous entrerez en fonctions demain, dit M. Garnytoque. Soyez ici à deux heures, je vous présenterai au secrétaire de rédaction.

– Merci, monsieur le Directeur.

– Allez-vous-en.

Pifle se leva pour que ses gestes aient plus d'ampleur.

Avant de vous quitter, monsieur le Directeur, je tiens à vous exprimer ma reconnaissance pour la façon dont vous m'avez accueilli... En franchissant le seuil de cette porte...

– Foutez-moi le camp !... hurla M. Garnytoque.

Pifle, effrayé, ramassa son chapeau-galette et sortit du bureau. En passant devant l'huissier, il comprit que son devoir était d'indemniser ce fonctionnaire du coup de poing de tout à l'heure.

– Tenez, mon ami, et excusez-moi, dit-il en lui glissant un franc.

Il s'aperçut alors que c'était un second huissier, beaucoup plus petit. L'autre était au bout du salon. Il avait le nez couleur d'aubergine et fixait Pifle avec une ostensible réprobation.

## **CHAPITRE II**

### **LES DÉBUTS DU BARON COCODÈS.**

Amédée Pifle habitait cité du Midi, près de la place Pigalle. La cité du Midi est un étroit boyau bordé d'hôtels, terminé par un dispensaire et vibrant du matin au soir du vrombissement d'une scierie mécanique. Un mystérieux séisme a soulevé les pavés, si bien qu'à la nuit il est pratiquement impossible de faire trois pas sans broncher comme un vieux cheval hors de souffle. Quand il pleut, la cité du Midi se transforme en un torrent assez réussi, qui va se jeter impétueusement dans le boulevard de Clichy.

Amédée Pifle rentra chez lui. Il connaissait peu de monde à Paris, et nul ne lui paraissait plus digne de ses confidences que M<sup>me</sup> Coulibane, sa propriétaire.

M<sup>me</sup> Coulibane n'était plus de la première jeunesse, ce qui ne l'empêchait pas de porter les cheveux très courts et d'un blond remarquablement vénitien. Puissante, tonitruante, elle régnait en despote sur sa demi-douzaine de locataires et ne subissait que le joug de ses enfants – un fils et une fille.

Le fils, Pierre, était musicien. C'était un beau garçon, élégant, aimable, qui s'intitulait strap-drummer. Être strap-drummer est plus honorifique qu'être joueur de tambour ou

« batterie » dans un orchestre. Pierre sévissait dans un jazz-band de la rue Pigalle et s'affirmait heureux de son sort.

Jacqueline Coulibane, selon l'expression de sa robuste mère « apprenait pour être dentiste ». Amédée Pifle appréhendait toujours de la rencontrer, car il n'était pas à l'aise devant cette jeune fille moqueuse, trop jolie pour qu'on osât la regarder en face.

Il préférait causer avec M<sup>me</sup> Coulibane, qui lui rappelait sa mère par le tempérament, sinon par le cheveu.

Justement, elle était seule. Enveloppée d'un peignoir bleu ciel, elle astiquait des chandeliers superflus destinés à l'ornement modeste d'une cheminée de plâtre.

– Qui est là ? glapit-elle en entendant claquer la porte.

– C'est moi !... répondit Pifle.

Réponse ingénue et sincère, mais peu explicite.

– Qui, moi ?... insista M<sup>me</sup> Coulibane.

Pifle jugea l'occasion favorable pour essayer son nouveau titre :

– Amédée Pifle, rédacteur à la *Gazette Gauloise* !

M<sup>me</sup> Coulibane montra sa tête à l'extrémité du couloir :

– Qu'est-ce que vous chantez ?...

– La vérité, madame Coulibane... Je sors du bureau de M. Garnytoque, directeur de la *Gazette Gauloise*, qui me fait un pont d'or !...

– Combien allez-vous gagner ? demanda la propriétaire.

Pifle lâcha tout à trac :

– Douze cents francs par mois.

– Mon fils, dit avec simplicité M<sup>me</sup> Coulibane, on gagne trois mille à taper sur sa peau d’âne.

Et elle ajouta :

– Il est vrai que c’est autrement malin que de faire des articles de journaux.

Jusque-là Pifle avait eu un mépris de chartiste pour le strap-drummer. À dater de cette minute, il lui voua la haine maldive des faibles pour les forts. Il n’était pas méchant, mais s’estimait victime d’une iniquité sociale. République pourrie que celle où un tambourinaire gagne six fois plus qu’un sac à latin !

Le nouveau journaliste, vexé d’avoir raté son effet, voulut battre en retraite :

– Je vais écrire à ma famille, dit-il.

– Oui, oui !... approuva M<sup>me</sup> Coulibane. Les pauvres gens doivent se faire un sang de tigre.

Pifle haussa les sourcils :

– Pourquoi donc ?...

– Dame !... reprit M<sup>me</sup> Coulibane. Ce n’est pas gai pour eux de vous savoir sans métier sur le pavé de Paris. Faut faire quelque chose dans la vie...

Pifle parut vexé :

– Je sors de l’école des Chartes, dit-il.

– Je sais... Mais avouez que ce n’est pas reluisant. À quoi ça mène, ce chemin-là ?...

– Aux plus hautes fonctions, madame Coulibane !...

– Lâchez-moi la jambe avec vos hautes fonctions !... Vous qui n’êtes pas sot, vous devriez apprendre le tambour... Ça, c’est intéressant !...

Pifle se mordit les lèvres. Décidément, il perdait son temps avec cette grosse dame ignorante. Mais il voulut, malgré tout, marquer un point :

– Désormais, ne vous gênez pas si vous voulez des billets de théâtre.

– Oh ! j’en ai par mon cousin, qui est chef de claque à l’Ambigu.

– De même, je suis à votre disposition pour toutes les démarches dans les milieux officiels...

– Merci... Mon beau-frère est concierge au ministère de l’Intérieur.

Une impérieuse sonnerie retentit.

– Voilà Jacquot, dit M<sup>me</sup> Coulibane, soudain épanouie.

Et comme Pifle esquissait un mouvement de retraite :

– Attendez !... Vous allez lui annoncer qu’on vous a embauché !

Jacqueline était plutôt exubérante. Elle se jeta au cou de sa mère, comme si elle ne l’avait pas vue depuis des mois. Puis, avec une adresse de jongleur, elle lança son chapeau vers une patère, où il resta suspendu.

– Bonjour, m’sieur Pifle !... dit-elle. Ça va, cette petite santé ?...

– Merci, Mademoiselle.

M<sup>me</sup> Coulibane se croisa les mains sur le ventre :



– Le pauvre jeune homme est bien heureux !...

– Vous vous mariez ? lança la jeune fille.

Pifle devint cramoisi :

– Pas encore, Mademoiselle...

– Alors, quoi ?...

– Il a trouvé une place dans un journal.

Pifle estima qu'il valait mieux présenter la chose autrement :

– Je suis rédacteur à la *Gazette Gauloise*.

– Douze cents francs par mois ! fit observer M<sup>me</sup> Coulibane avec pitié. Enfin, tant mieux s'il s'en contente...

Et elle s'en alla. Jacqueline passait un tablier amusant, en cretonne à rames.

– Je vous félicite, m'sieur Pifle, dit-elle.

Pifle prit la figure d'un monsieur qui a beaucoup souffert :

– Ça a été dur, dit-il. Nous étions une soixantaine à briguer le poste... Pensez !... à la *Gazette Gauloise* !...

Elle eut un sourire non dépourvu de malice :

– Naturellement, vous allez faire les chiens crevés ?... C'est toujours par cela qu'on débute...

Pifle protesta fièrement :

– Jamais !... On m'a donné à choisir entre la politique et les sports...

– Et vous avez choisi ?...

– Les sports !...

Jacquot devint plus sérieuse :

– C’est très bien, m’sieur Pifle. Les sports, c’est plus propre que la politique.

– Oui, j’ai mes idées sur le rôle social de l’éducation physique... Il faut une race forte aux démocraties puissantes... Rappelez-vous Sparte... Athènes...

La jeune fille secoua ses boucles blondes :

– Ne pontifiez pas, m’sieur Pifle... Faites-nous plutôt des comptes rendus vivants... C’est ça qui passionne le lecteur !...

– J’essaierai, dit Pifle avec une fausse humilité.

– Et vous me donnerez des entrées pour les grandes manifestations ?...

– Pour toutes !... promit-il généreusement.

– La boxe, surtout... J’adore ça !...

– Moi aussi, dit Pifle, qui n’avait jamais vu un ring.

– Quand ma mère ne voudra pas venir, vous me raccompagnerez ?

– Avec plaisir...

– Vous allez abandonner vos grimoires, hein ?...

Pifle eut la lâcheté d’acquiescer, bien qu’il préparât un ouvrage définitif sur le grand cartulaire de l’abbaye de la Sauve-Majeure.

– Irez-vous dimanche au scuf ?... demanda Jacquot.

Pifle n’avait, de sa vie, entendu parler du scuf.

– Mon Dieu... sans doute..., dit-il.

– Alors, on se verra... J’y vais avec Pierre.

Elle lui tendit gentiment la main :

– Au revoir, m’sieur Pifle. J’ai à travailler.

Sa chambre était exigüe, mais convenablement meublée et d’une propreté minutieuse. Pifle s’assit devant sa table et repoussa ses bouquins favoris :

– Mes bons amis, leur dit-il, vous allez céder la place à des annuaires sportifs. La vie a de ces exigences. Pour cinq cents francs par mois, il faut que je prostitue ma pensée... Je déjeunerai d’une once de fromage de tête et je dînerai d’une tasse de chocolat... La gloire est à ce prix... Mais Sedaine ne fut-il pas gâcheur de mortier ?...

Il rangea les feuillets couverts d’une écriture serrée.

– Adieu, travaux ardues où je me complaisais ! Pas pour longtemps, heureusement. Je n’ai pas l’intention de m’éterniser, moi, un intellectuel, dans la brutalité physique. Si j’ose m’exprimer ainsi, ce n’est qu’un tremplin qui me permettra de sauter jusqu’aux étoiles !...

Il ouvrit l’*Auto*, qu’il avait acheté sur les boulevards. Dédaigneux, il commença la lecture de la chronique de tête et constata qu’elle était écrite dans une langue se rapprochant sensiblement du français. Elle était signée Michel Corday.

Une brève étude des rubriques le laissa perplexe. Il n’eut pas le courage d’aller jusqu’au bout.

– Quel argot !... fit-il.

Car il ne comprenait aucun terme technique, pas plus en automobile qu’en cyclisme ou en golf. Il apprit avec effroi qu’on utilisait, dans le rugby, des trois quarts d’hommes et des moitiés d’hommes. Plus loin, il lut qu’un boxeur avait été vaincu en prenant un punch, ce qui lui parut anormal.

Il se promet d'étudier tout cela avec méthode.

– C'est enfantin !... ricana-t-il.

Mais il lui tardait de révéler sa supériorité aux peuples. Pour débiter, il rêvait d'un article retentissant, qui serait l'exposé d'un dogme à la fois ingénieux et rationnel.

– Je ne signerai pas ces fichaises, se dit-il. Je vais choisir un bon petit pseudonyme... Artaxerxès ?... Hercule ?... Milon de Crotoné ?... Mieux vaut quelque chose de plus moderne... Cocodès ? Ce n'est pas mal, Cocodès...

Il écrivit Cocodès en ronde, en bâtarde, en lettres dessinées. Finalement, il traça d'une main ferme :

*Baron Cocodès.*

– Voilà !... dit-il. Tout le monde n'aurait pas trouvé ça. Je suis le baron Cocodès !... Puisque j'ai deux heures avant dîner, je vais écrire mon premier article.

Le titre vint tout de suite au bout de sa plume : « Le sport et la race ». Ce n'était pas recherché et cela disait tout. Le sport et la race... Il apporterait ce papier à M. Garnytoque, négligemment :

– Monsieur le directeur, pour me révéler à la clientèle de la *Gazette*, j'ai jeté ces quelques idées... Voulez-vous me faire l'honneur d'en prendre connaissance ?...

M. Garnytoque lirait, d'abord distrait. Puis l'expression de ses traits changerait, tournerait au grave. Il se prendrait les tempes à deux mains et l'univers n'existerait plus pour lui. En vain, la sonnerie téléphonique grésillerait ; en vain, l'huissier frapperait à sa porte.

– Je vous en supplie, dirait M. Garnytoque, laissez-moi finir !

Ensuite, il contemplerait le chartiste comme un phénomène :

– Monsieur Pifle, cet article passera demain matin en première page. Quel pavé dans la mare aux grenouilles !... Je double vos appointments... Ah ! vous irez loin, vous !...

S’arrachant au mirage de cette anticipation, Amédée Pifle calligraphia sa première phrase :

« Il faut faire du sport pour vivre, et non vivre pour faire du sport. »

Il posa son porte-plume et médita.

Vers 8 heures, M<sup>me</sup> Coulibane vint voir ce qu’il faisait :

– Vous ne dînez pas, ce soir ?

– Si... Je terminais un article...

Pifle plia prestement son papier. Il avait biffé sa première phrase. Il ne restait que le titre, perché au haut d’une page blanche.

– Ça a marché ?... demanda M<sup>me</sup> Coulibane.

– À merveille !... dit Pifle. Seulement, je crains d’avoir fait un peu long... Il faudra quelques coupures.

## **CHAPITRE III**

### **LES ROSES ET LES ÉPINES.**

Un peu avant 2 heures, Amédée Pifle prit place dans l'antichambre de M. Garnytoque. L'huissier le reconnut tout de suite :

– Ah ! c'est vous ?... fit-il avec un sourire moqueur.

– Vous m'annoncerez le premier, n'est-ce pas ?... répondit Pifle. Je fais partie de la maison...

L'huissier ne fut nullement impressionné :

– Vous passerez à votre tour, dit-il. Vous êtes après le monsieur à museau de rat.

Pifle comprit que son intérêt était de conquérir le cœur du rancuneux tourier.

– Permettez-moi, lui dit-il avec une discrétion touchante, de vous offrir ceci... Vous boirez l'apéritif à ma santé.

L'huissier referma dignement sa main velue :

– Je ne bois jamais entre les repas.

– Excellente habitude !... dit Pifle. Ce sera un pousse-café.

– Je ne prends jamais d’alcool, dit l’huissier. Mais soyez tranquille, j’utiliserai votre pièce de quarante sous...

Et il jeta par-dessus l’épaule, en regagnant sa place :

– Je la donnerai à un pauvre !...

Pifle s’effondra à côté du monsieur à museau de rat. Immédiatement, une forte dame le rejoignit :

– Tiens, monsieur Pétavin !... dit-elle.

– Je ne suis pas M. Pétavin, répondit poliment Pifle.

Le monsieur à museau de rat s’esclaffa :

– Parbleu !... C’est moi !... Comment allez-vous, madame Escanecrabe ?...

– Je me défends, dit la forte dame.

– Et le petit ?...

– C’est pour lui que je viens...

Elle soupira si puissamment que Pifle sut qu’elle avait mangé de l’ail au repas du midi.

– Il a encore fait des bêtises ?... demanda M. Pétavin.

– Un enfantillage !... Vous savez qu’il était dans une maison de boutons ?...

– Il n’est plus dans les sardines ?...

– Il n’y a pas d’avenir dans les sardines...

– Et qu’a-t-il fait dans les boutons ?...

La forte dame se pencha devant Pifle :

– Il a emporté la caisse...

– Diable !... fit M. Pétavin.

– On l’a arrêté, Monsieur !... Comme j’ai dit à M. Durand, qui est millionnaire... Vous connaissez M. Durand ?...

– De nom seulement.

– C’est son patron... Comme je lui ai dit : « C’est une honte de déshonorer mon fils pour si peu, vous qui êtes si riche... »

– D’autant plus, dit M. Pétavin, qu’on va, sans doute, le saller. C’est sa cinquième condamnation ?...

– La quatrième, rectifia M<sup>me</sup> Escanecrabe. La dernière fois, le cher petit a eu un non-lieu... Alors, je fais le tour de la presse pour qu’on ne parle pas de l’affaire... C’est un calvaire pour une maman...

– Ne m’en parlez pas !... dit M. Pétavin.

– Et vous... c’est pour votre invention que vous êtes là ?...

– Toujours... Branly m’a volé mon idée... J’apporte un article pour protester... Il faudra bien qu’on m’entende !...

M<sup>me</sup> Escanecrabe tendit à M. Pétavin une tabatière ouverte comme une huître. M. Pétavin se servit sans discrétion. La tabatière se trouvant sous le nez de Pifle, M<sup>me</sup> Escanecrabe dit gracieusement :

– En usez-vous, Monsieur ?...

Pifle mettait tous ses soins à ne jamais être taxé d’orgueil. Il prit quatre grains de pétun.

– Merci bien, Madame...

– Vous aussi ! questionna M. Pétavin, vous venez voir M. Garnytoque ?...

– Moi, je...



Pifle éternua dans un fracas de buccin.

– À vos souhaits !... dit M<sup>me</sup> Escanecrabe.

– Mille grâces... Je fais partie de la maison.

M. Pétavin insista :

– De la *Gazette Gauloise* ?

– Oui monsieur...

Et il éternua de nouveau avec une force incroyable. Ses deux voisins le couvaient du regard.

– Si vous pouviez glisser un mot pour moi à votre patron...  
fit M. Pétavin.

– Et pour moi aussi, fit M<sup>me</sup> Escanecrabe.

– Certainement... certainement... répondit Pifle.

M. Pétavin lui posa une main sur l'épaule.

– Vous n'auriez pas affaire à un ingrat !...

Et à l'oreille :

– Surtout, défiez-vous de cette femme !...

M<sup>me</sup> Escanecrabe lui tendait une carte :

– Il faudra venir me voir...

Pifle lut sur le carton :

MADAME AMÉLIE

*Somnambule extra-lucide*  
*Chauffage central*

*English spoken.*

*29 bis, rue des Batignolles.*

Il éternua encore. M<sup>me</sup> Escanecrabe l'attira :

– Ne vous compromettez pas avec ce faisan...

La voix de fausset de l'huissier retentit :

– M. Amédée Pifle !...

Pifle, s'étant levé, se sentit saisi par le pan de sa jaquette.

– Pensez à moi !... dit M. Pétavin.

– Ne m'oubliez pas !... supplia M<sup>me</sup> Escanecrabe.

Pifle se dégagea, au risque d'abandonner une partie de sa vêtue entre ces mains étrangères et fit dans le cabinet de M. Garnytoque une entrée plus tranquille que la veille.

M. Garnytoque ne lui laissa pas placer un mot :

– C'est vous, dit-il avec rudesse, qui vous permettez de corrompre l'huissier pour passer le premier ?...

Pifle, frissonnant, resta bouche bée.

– Ah ! la rosse !... pensa-t-il. Qu'a-t-il été raconter là ?

– Vous avez une trop haute opinion de vous, reprit le directeur. Ne croyez pas que vous ferez la loi dans ce journal, sous prétexte que vous sortez de l'école des Chartes... Vous m'entendez ?...

– Oui, monsieur le Directeur, mais...

– Suffit !... coupa Garnytoque. J'espère que vous avez compris ?

Il pressa sur un timbre à petits coups nerveux :

– Je vais vous présenter à M. Saloizeau, secrétaire de rédaction...

M. Saloizeau ressemblait positivement à un ordonnateur des pompes funèbres. Il avait un nez couleur de cire, qu'on eût dit modelé bien après le reste du visage. Les yeux aux paupières rouges exprimaient une tristesse incurable.

– Saloizeau, dit M. Garnytoque, voici M. Pifle, notre nouveau rédacteur sportif. Il débute dans le métier et, je le crains, ne nous rendra aucun service avant longtemps. Il m'est imposé par Chapotard, en rémunération des palmes académiques qu'il a fait accorder au concierge...

Une espèce de grincement se fit entendre, Pifle fut quelques secondes sans comprendre que M. Saloizeau riait sans que ses traits bougeassent.

– Surveillez-le, poursuivit M. Garnytoque. Je tiens à vous dire ceci devant lui, pour qu'il ne s'imagine pas entrer en pays conquis. Je n'ai contre lui aucune hostilité, mais je l'engage à tenir sa chandelle droite.

– Ici, nota Saloizeau d'une voix caverneuse, tout le monde tient sa chandelle droite.

Le téléphone grésillait. M. Garnytoque décrocha le récepteur :

– Enfin, voyez, Saloizeau...

Pifle suivit le secrétaire de rédaction, qui ne s'occupait guère de lui. Comme ils parvenaient au milieu d'un couloir obscur, M. Saloizeau se retourna brusquement.

– Pourquoi voulez-vous faire du journalisme ? demanda-t-il.

– Parce que... ânonna Pifle.

– Vous vous sentez donc fatigué d'être un homme libre ?...

– Mais...

Saloizeau grinça plus laidement encore que tout à l'heure :

– Ce que j'en ai vu défiler, des néophytes !... D'aucuns débarquaient de l'enseignement, d'autres du barreau, d'autres de l'épicerie...

Pifle plaça son titre :

– Je sors de l'école des Chartes !...

– Alors, mettez-vous archiviste paléographe, rétorqua logiquement Saloizeau.

Ils débouchaient dans un hall où se morfondaient une demi-douzaine de messieurs, si occupés à tirer sur leur pipe ou leur cigarette qu'on eût dit d'un concours de fumeurs.

– Messieurs, dit Saloizeau, je vous présente notre nouveau collaborateur, M. Chiffre...

– Pifle, rectifia le nouveau collaborateur.

Nul ne bougea. Les fumeurs donnaient maintenant une idée assez exacte du musée Grévin. Pifle, un peu désorienté, les salua collectivement et eut quelque peine à rattraper Saloizeau. Il ne sortit toutefois pas assez vite pour ne pas entendre cette appréciation lapidaire :

– Il a une sale gueule !...

La maison abondait en couloirs lugubres et sinueux. Le secrétaire poussa une porte.

– Votre bureau, fit-il laconiquement.

Le terme était pompeux. Le bureau de Pifle était une étroite cellule qu'une table suffisait à encombrer. Aux murs, des calendriers indiquaient des jours différents et des affiches vantaient les qualités merveilleuses de lubrifiants sans pareils et de pneumatiques increvables.

Un homme triait des papiers et, surtout, les jetait adroitement à côté d'une corbeille.

– Leponant, dit Saloizeau, voici votre successeur, M. Ripe...

– Pifle !... Pifle !...

Leponant se retourna comme si un serpent corail l'eût piqué. Ses yeux lancèrent des éclairs.

– Enchanté !... fit-il sur un ton qui ne traduisait pas précisément l'enchantement. Vrai, je suis enchanté !...

Pifle le trouva sympathique. Il était brun comme seuls les Provençaux savent l'être, et on comprenait au premier coup d'œil que les exercices athlétiques lui étaient familiers.

– Je déménage, dit Leponant.

– En avez-vous pour longtemps ?... demanda Saloizeau.

– Jusqu'à ce que j'aie fini !...

Saloizeau haussa les épaules et referma la porte, laissant les jeunes gens face à face.

Pifle était d'un tempérament obligeant.

– Voulez-vous que je vous aide ?... proposa-t-il.

– Merci !... dit sèchement Leponant.

Il continua à déchirer des lettres et à en joncher le parquet. Pifle, gêné, le contemplait en silence.

Leponant balaya tous les papiers qui restaient et qui s'envolèrent comme sous le souffle d'un ouragan.

– Monsieur Bigle, dit-il, j'ignore à la suite de quelles basses intrigues vous m'avez volé ma place...

Pifle eut un haut-le-corps.

– Je me nomme Pifle, et je n’ai rien volé.

– À d’autres ! ricana Leponant. Nul ne vous connaît, nul n’a lu votre signature au bas du moindre article...

– Je sors de l’école des Chartes !... dit Pifle.

Leponant comprit mal.

– Que vous sortiez de l’école de Chartres ou de Romorantin, je vous considère, jusqu’à nouvel ordre, comme un polisson...

– Vous m’insultez ?... balbutia Pifle.

– Je vous appelle simplement polisson. C’est un début.

Pifle voulut riposter :

– Vous en êtes un autre !...

Mais par un curieux phénomène, sa langue lui refusa soudain tout service. Enfin, il articula :

– Je ne m’attendais pas à ça !...

– Vous espérez des félicitations ?... dit Leponant. Tous les camarades sont avec moi, monsieur Tripe. Ils sont tous d’accord pour flétrir votre conduite... J’étais heureux, je ne demandais rien à personne, et voilà qu’on me colle aux informations !... Il faudra que je vienne tous les soirs !... Je n’ai qu’un moyen d’arranger les choses : vous provoquer et vous tuer !...

Pifle, d’une lividité cadavérique, répondit :

– Et si c’est moi qui vous étri-pe ?...

Il lui parut que Leponant n’envisageait pas cette éventualité sans quelque déplaisir. Il se hâta donc d’améliorer sa position.

– Je ne suis pas un capon. Je vous laisserai volontiers le choix des armes : sabre ou pistolet... Pas l'épée, car mon maître italien m'a enseigné trop de bottes secrètes...

Avec une désinvolture surprenante, il s'assit sur la table :

– Je suis à votre disposition et à celle des camarades... les uns après les autres !

– Je ne me bats pas avec les spadassins, dit Leponant.

L'œil de Pifle pétilla :

– Et moi, je ne demande à tuer personne, dit-il, bonhomme. Je serai ravi de vivre en bonne intelligence avec vous... Je n'ai rien fait pour vous faire quitter cette rubrique, que je ne désirais point tenir... M. Garnytoque ne m'a pas donné le choix... mais, dès que je pourrai, je bifurquerai vers la politique...

Leponant se détendit tout à fait :

– Alors, ça change, dit-il. On va boire le coup...

Il tira d'un placard une bouteille de porto et deux verres sales.

– À la vôtre, dit-il.

– À la vôtre, dit Pifle.

Et bien qu'il ne bût que de l'eau, il lampa héroïquement son porto, pour dire le vrai fort médiocre.

– Il n'y a pas grand'chose à faire, dit Leponant. Tous les jours, on démarque *l'Auto*, et ça fait le compte. Le dimanche, ça barde un peu, mais il n'y en a qu'un par semaine...

Pifle crut bon de placer :

– Dimanche, j'irai au scuf.

– Naturellement, dit Leponant.

Il servit deux autres ras-bord de porto.

– C’est la bonne saison qui commence... Vous êtes veillard... Vous allez faire le Salon...

Pifle ne parvenait pas à comprendre pourquoi Leponant, si élégant, paraissait navré de ne plus épousseter les meubles. Il but son second porto avec un courage digne d’éloges.

– Au revoir, mon vieux, dit Leponant. Ma petite amie m’attend. Vous connaissez le boulot ?...

– Parbleu !... dit Pifle.

– Les dépêches sont sur la table... À demain, mon cher Pifre !...

Pifle découvrit, près de l’encrier, deux feuillets sur lesquels il lut de curieuses choses. Le premier portait :

*Tennis. Simple dame Alvarez b. miss  
Ryan 6/0,5/7,6/3.*

Et l’autre :

*Montlhéry, Tampe couvre 100 milles 1 h. 1’17” 4/5 ; ancien record Hoffmann 1 h. 4’55” 399/100.*

Perplexe, il tourna et retourna les papiers dans tous les sens ; ils n’en restèrent pas moins inintelligibles.

– Allons, allons !... se dit Pifle. J’ai déchiffré des inscriptions en caractères cunéiformes... Je finirai bien par déchiffrer cela !...

Un garçon de bureau entra sans frapper, jeta une enveloppe :



– Communiqué !... dit-il.

La suscription portait :

Monsieur le Rédacteur sportif  
de la *Gazette Gauloise*,

Paris.

Dans l’enveloppe était une large feuille dactylographiée.

*Golf compétition par coups handicap Medal Play 18 trous.*

1. *Fitzgerald*..... 103 – 15=88

2. *G. de Mourre*..... 99 – 6=93

3. *Picroche*..... 108 – 11=97

Et cela continuait ainsi jusqu’au bas de la page.

Pifle vérifia les soustractions, qui étaient toutes justes. Quand il eut terminé, il ne fut pas plus avancé. Les trois feuillets demeurèrent aussi hermétiques.

Pifle pensa que Leponant était parti trop tôt. Mais il n’eut pas le loisir de méditer longtemps, car la sonnerie téléphonique l’appela. Il entendit au bout du fil :

– C’est toi, vieille noix ?...

– Qui demandez-vous, monsieur ?...

– Ce n’est pas Leponant ?...

– Non, c’est le nouveau titulaire qui le remplace.

– Ah ! pardon ! fit la voix. C'est le *Bi-Quotidien* qui vous téléphone pour un service... Avez-vous les résultats du golf ?...

– Je les reçois à l'instant.

– Voulez-vous être assez aimable pour me les dicter ?...

Pas très fier, Pifle téléphona :

– 18 trous... Fitzgerald... 103 moins 15 égale 88... G. de Mourre...

– Merci !... cria le *Bi-Quotidien* lorsque tout fut téléphoné.

Pifle raccrocha l'appareil. Ainsi, il existait dans le vaste monde au moins une personne capable de comprendre  $103 - 15 = 88$ .

– Si j'allais à la Bibliothèque Nationale ?... songea-t-il.

Mais, à la réflexion, il jugea peu pratique le projet d'aller chercher à la Bibliothèque Nationale la solution du problème.

Alors, il fit trois boulettes avec les trois feuilles et les expédia dans la corbeille à papier. Et il s'épongea les tempes, car il transpirait à grosses gouttes.

## CHAPITRE IV

### NOIR SUR BLANC.

*La Gazette* était un bon journal, en ce sens que ses actionnaires palpaient de coquets dividendes, mais il ne faisait pas partie des « Cinq Grands ». Ces « Cinq Grands » sont les plus répandus et les plus riches en publicité. L'ambition de chaque directeur de feuille quotidienne est de prendre place à côté d'eux, sur le même pied, et de les transformer en « Six Grands ».

*La Gazette*, sous l'impulsion de M. Garnytoque, évoluait.

D'abord journal d'opinion, c'est-à-dire opportuniste, la *Gazette* avait délaissé la politique pure pour la politique financière. Entre le récit d'un beau crime et l'interview de M<sup>lle</sup> Mistinguett, on trouvait une étude approfondie des carrières de sable fin du Sahara et des sorbets salés du Spitzberg. Les sports étaient relégués en cinquième page, où ils ne tenaient qu'une place modeste.

M. Garnytoque avait, sur le rôle social de la presse, des idées un peu spéciales et qui n'eussent rien gagné à être répandues dans le grand public. Il estimait que les journaux n'existaient que pour le profit personnel de ceux qui les avaient créés. Si le tirage ne l'intéressait pas beaucoup, il n'en était pas de même des « affaires » que la *Gazette* lui permettait de traiter.

Ces « affaires » étaient celles que refusaient les autres journaux – simple hasard, sans doute. Elles n'étaient pas toutes extrêmement claires, mais M. Garnytoque n'y regardait pas de si près.

Il faisait volontiers cette profession de foi :

– Mes confrères ont tort de me mépriser. Qu'ils me donnent les moyens d'être honnête et je le serai autant qu'eux. Il n'y a rien de si onéreux que l'honnêteté ; elle empêche presque toujours de gagner de l'argent. Je ne suis pas un maître-chanteur... C'est à peine si je fredonne.

À cause de ces principes, il y avait à la *Gazette* deux sortes de collaborateurs : ceux qui y restaient et ceux qui ne faisaient qu'y passer. Les seconds, les plus nombreux, étaient ceux qui s'accommodaient mal des mœurs de la maison ; les autres étaient ceux qui remplaçaient la probité professionnelle par une « habileté » qui les mettait au ban de la corporation.

Le silence d'Amédée Pifle dura trois jours, pendant lesquels il inclina son front soucieux sur des hiéroglyphes. Un soir, il se hasarda à recopier dans l'*Auto* quelques résultats qui lui parurent sensationnels. Comme il ne reçut aucune observation à ce sujet, il continua avec allégresse, en attendant de pouvoir voler de ses propres ailes. Certes, la *Gazette* avait ainsi un retard d'un jour sur les autres journaux de Paris ; mais que sont vingt-quatre heures par rapport à l'éternité ? Une goutte d'eau dans l'Océan.

Pifle s'organisait. Pour s'entraîner à « faire le salon », il avait nettoyé de fond en comble le cabanon qui lui servait de bureau. Tous les garçons étaient venus le voir épousseter et frotter ; ils se retiraient en faisant de leur main droite, remontée à la hauteur du temporal, ce geste international qui signifie :

– Il est frappé !...

Mais Pifle n'avait cure de l'opinion de ces subalternes. Il se donnait l'illusion de travailler, de gagner ses cinq cents francs. Il acheta une quantité considérable de manuels sportifs et pâlit sur des règles hermétiques.

Ses entrées et ses sorties avaient quelque chose de secret. C'est à peine s'il frôlait quelques fantômes dans les couloirs. Le-ponant lui avait une fois rendu visite, mais Saloizeau demeurait invisible. Il gîtait au fond d'un mystérieux repaire d'où il ne sortait que lorsque les voies étaient libres. Les secrétaires de rédaction ne tiennent pas à frayer avec le commun des mortels.

Cette solitude affolait un peu Amédée Pifle. Il se demandait comment le journal parvenait à se faire, et c'était, chaque matin, à la lecture, une nouvelle surprise pour lui.

M<sup>me</sup> Coulibane, qui avait bon cœur, lui apportait régulièrement un croissant avec son café au lait :

– Mangez, puisque vous travaillez !... disait-elle avec une commisération blessante.

Vous n'allez pas rester à douze cents francs par mois jusqu'à la Saint-Glinglin ?...

Et Pifle dévorait farouchement son croissant et sa honte. Il en était déjà à philosopher avec amertume sur la vanité de l'effort.

Il fuyait de plus en plus Jacqueline. Une seule fois, il rencontra Pierre, le « strap-drummer ». Ce jovial garçon lui broya littéralement les métacarpes.

– Ça rentre, les sports ?...

Pifle eut un sourire blasé.

– C'est rentré depuis longtemps !...

– C’est curieux !... Excusez-moi, mais je ne vous croyais pas sportif...

– Je le suis depuis ma plus tendre enfance, dit Pifle.

Et, comprenant que sa maigreur infirmait ses dires, il ajouta :

– J’ai les muscles en cordes.

Cette anatomie, pourtant spéciale, laissa le tambour indifférent.

– Vous ne ferez jamais de chronique ?...

– Oh ! si !... dit Pifle.

– Il nous tarde d’en lire une.

– Bientôt, bientôt !...

Il en écrivit une le soir même. Cela s’intitulait : le Ceste. Ignorant des sports modernes, le chartiste avait démarqué son dictionnaire historique. Il décrivait longuement le combat du ceste, citait Quinte-Curce, Tertullien, Suétone, et concluait ainsi :

« Les sports passent comme les hommes. Le ceste n’existe plus. Faut-il le regretter ? Non. »

Il trouva que cette sèche négation faisait justement l’effet d’un coup de ceste.

Il se morfondit une heure avant d’être reçu par Saloizeau, dont il aperçut enfin le nez pâle entre deux chancelantes piles de dossiers.

– Qu’est-ce que vous me voulez ?... fit Saloizeau. Dépêchez-vous, je suis pressé !...

– Je viens vous apporter un article, répondit Pifle.

Le rire lugubre du secrétaire grinça :

– Vous aussi ?... Donnez...

Il happa la copie, qui disparut derrière les dossiers.

Est-il d'actualité, votre article ?...

– Oui... assez, dit Pifle.

– C'est bon. Je le lirai.

Pifle ne vit plus que les dossiers. Il se retira avec des précautions de cambrioleur et courut annoncer à M<sup>me</sup> Coulibane :

– J'ai un article demain !... C'est signé Baron Cocodès.

Mais le lendemain, elle arriva, brandissant la *Gazette*.

– Vous êtes un farceur !... Il n'y a pas plus d'article que sur ma main...

– Vous avez peut-être mal regardé ?

– Voyez vous-même !...

Il chercha vainement sa prose. Elle n'y était pas.

– C'est trop fort !... s'indigna-t-il. La jalousie !... Cet après-midi M. Saloizeau va m'entendre !...

Cette fois, il fut reçu tout de suite. Entre les dossiers, en plus du nez du secrétaire, il distinguait un œil.

– Bonjour, monsieur, dit Pifle.

Pas de réponse. Pifle continua :

– Mon article n'a pas paru ?...

– Non, dit Saloizeau.

Pifle toussa pour raffermir sa voix :

– Puis-je vous demander pourquoi ?...

– Vous tenez à le savoir ?...

– Mais... oui...

– Parce qu’il est stupide.

Pifle manqua de défaillir. Saloizeau avait sombré de nouveau derrière ses paperasses.

– Ah !... dit faiblement Pifle.

Et après un temps :

– Bonjour, monsieur...

Pifle se réfugia dans son bureau-cellule. La haine gonflait son cœur, cette haine du secrétaire que tout journaliste a éprouvée au moins une fois. Il pensait obstinément :

– Cet imbécile n’a rien compris !...

Et la suprême injure monta à ses lèvres :

– Primaire !...

Mais il n’était pas homme à se décourager pour si peu.

– J’aurai ma revanche demain !...

Demain, c’était dimanche. Pifle devait faire le compte rendu du match Sporting Club Universitaire de France contre Stade Français. Il avait reçu, à cet effet, une carte de presse, qu’il tirait fréquemment de sa poche. Deux fois par heure, il croyait l’avoir perdue. Alors, il se fouillait fébrilement et découvrait le précieux carton dans la dernière poche explorée.

Il partit avec un bloc-notes de cent feuilles, un stylographe bourré jusqu’à la gueule et quatre crayons bien affûtés.



Jamais Pifle n'avait mis les pieds dans un stade. Il ne s'attendait pas au large panorama du Parc des Princes, dont l'anneau de ciment l'intrigua fort.

La fouie affluait. Pifle se sentait dépaysé parmi tous ces gens qui galopaient à la conquête d'une place. Il s'était coiffé d'une ample casquette de voyage et portait une culotte à damiers noirs et blancs, jadis achetée pour une excursion dans les Pyrénées.

Quelqu'un gouailla :

– Vise un peu le grand cassé... Il a un froc pour jouer aux mots croisés !...

Naturellement Pifle se trompa de tribune. Renvoyé d'agent à agent, de contrôleur à contrôleur, il échoua pour finir devant une porte étroite.

Des messieurs discutaient âprement :

– Puisque je vous dis que je suis de la presse !...

– Vous devez avoir une carte ?

– On ne m'en a pas envoyé.

– Il fallait réclamer.

– Vous ne voulez pas me laisser entrer ?...

– Je ne peux pas.

– Vous me prenez pour un resquilleur ?...

– J'ai une consigne, voilà tout.

– Prévenez M. Tarin...

– Je ne dois pas quitter mon poste !

– Laissez-moi aller le chercher moi-même...

– Plus souvent !... Si vous entriez, je ne vous reverrais plus...

Pifle, désireux de faire son petit effet, se présenta son carton à la main :

– *La Gazette* !... dit-il.

Le contrôleur écorna respectueusement le billet.

– Vous voyez... ce monsieur est de la presse... Il a sa carte lui !...

Pifle s'éloigna, la tête raide. Il faisait beau temps, mais il avait plu la veille. Les talons de Pifle dérapèrent avec un synchronisme parfait et le représentant de la *Gazette* s'assit d'un coup. Quand il se releva, un placard d'argile jaune empâtait son fond de culotte. Le contrôleur lui posa la question rituelle :

– Vous vous êtes fait mal ?

Pifle eut la réponse également rituelle :

– Du tout.

Et il se souvint avec amertume de sa récente chute dans le cabinet de M. Garnytoque. Il était donc écrit qu'il tomberait plusieurs fois par semaine...

– Je vais gratter ça avec mon couteau, dit l'obligeant contrôleur.

Ça, c'était le cataplasme de boue.

– Courbez-vous en avant... ce sera vite fait...

Pifle obtempéra. Il n'avait aucun doute sur le ridicule de sa situation. Il comprenait et excusait l'hilarité de ceux qui le voyaient en train de faire gratter son fond de culotte par un quidam à brassard.

– Mais c’est M. Pifle !...

Et c’était Jacqueline Coulibane, flanquée de son frère et d’un autre jeune homme.

– Qu’est-ce qui vous arrive ?...

– Un petit accident... j’ai chu.

– Ah !... vous avez chu ?...

Un rire inextinguible secouait la jeune fille. Et comme le rire est communicatif, ses deux compagnons firent chorus.

– Penchez-vous encore si vous voulez que je finisse, dit le contrôleur.

Mais il s’élança soudain : – Arrêtez-le !... arrêtez-le !...

Le resquilleur avait profité d’une seconde d’inattention pour franchir la porte. Il courait en criant plus fort que le contrôleur :

– Arrêtez-le !... Arrêtez-le !...

Il se perdit dans la foule, tandis que le contrôleur, essoufflé, regagnait son poste.

– C’est votre faute !... dit-il à Pifle.

Et il ajouta, avec une mauvaise foi certaine :

– C’était un coup monté !...

Au pied de la tribune de la presse, il fallut franchir un nouveau barrage. Pifle exhiba son talisman à un monsieur barbu qui n’avait pas l’air commode.

– C’est Leponant qui vous a donné sa carte ?...

– Je suis son successeur, dit Pifle.

– Ah ! très bien. Votre nom, mon cher confrère ?...

– Amédée Pifle...

Pifle monta l'escalier, suivi du regard par le monsieur barbu, qui se demandait évidemment pourquoi le successeur de Leponant avait une culotte si sale.

Pifle n'eut pas le loisir de faire connaissance avec ses confrères, car le match allait commencer. Sur la pelouse, quinze gaillards blanc et noir et quinze autres bleu et rouge attendaient le coup de sifflet de l'arbitre.

– Qui veut la composition des équipes ?... fit un gros brun à petite moustache teinte.

– Moi !... dit spontanément Pifle.

Il avança la main vers le papier qu'on lui tendait, mais un jeune homme le happa sans façon et se mit à recopier la liste des athlètes en présence.

Un hurlement affreux annonça l'ouverture des hostilités. Pifle vit les athlètes se culbuter, se bourrer les côtes avec une énergie sans pareille.

Il ne comprenait rien à ce qui se passait sous ses yeux.

Fébrile, il compulsa un règlement dont il avait jugé utile de se munir. Les trente hommes s'enchevêtraient de façon inexplicable, se repliaient, repartaient, se tassaient dans un coin, revenaient au centre, sans qu'il fût possible à l'infortuné néophyte de discerner les hors-jeu, les touches, les mêlées, les coups francs, les drop-goals et les essais.

Les quarante premières minutes s'écoulèrent comme un rêve, sans que décrût le désarroi de Pifle. Autour de lui, on écrivait, on frappait sans relâche sur des claviers de machines à écrire. Des cris brefs :

– Cyclistes !...

– *L’Intran...* au téléphone...

– Qui a marqué ?...

– Le cycliste de *Paris-Soir* !...

Et Pifle pensait, bourrelé d’angoisse :

– Jamais, non, jamais je ne parviendrai à me mettre à l’unisson !... Comment ferai-je, ce soir ?...

Il resta à sa place pendant le repos, à cause de son pantalon terreux.

– Je vais faire un article purement littéraire.

Il écrivit quelques phrases où il était question de « soleil automnal dans un firmament atténué », de « couleurs vives sur le tapis émeraude de la prairie » et de « rapides assauts pour forcer la victoire ». Cela ne s’appliquait pas plus à un match de rugby qu’à une partie de belote.

D’ailleurs, la sarabande reprenait, plus folle encore, Pifle, malgré tout captivé par le spectacle, ne fut plus qu’un spectateur ignare et passionné. Il se surprit à clamer :

– Allez !... allez !...

Son voisin protesta :

– Si vous voulez brailler, allez ailleurs... n’embêtez pas ceux qui travaillent.

Rien d’autre n’advint jusqu’à la fin.

Après avoir consulté le tableau de l’affichage, Pifle nota sur son gros bloc-notes :

S. F. bat S. C. U. F. par 8 à 5.

Et ce fut là son premier compte rendu, qui n'avait vraiment rien de sensationnel.

## **CHAPITRE V**

### **LA VOIE SACRÉE.**

Le député Chapotard vivait dans un grand hôtel des Champs-Élysées, et le seul prix de son appartement était supérieur à sa solde parlementaire.

Ancien instituteur révoqué, il représentait le Gers-et-Garonne depuis cinq législatures. Il avait été blackboulé une fois, ce qu'il avait mis à profit pour se faire octroyer la Légion d'honneur.

Peu brillant mais solide, il était très recherché dans les Commissions, où il faisait volontiers la besogne de ses collègues. Les méchantes langues chuchotaient qu'il y trouvait son profit et qu'il touchait, bon an, mal an, plusieurs centaines de mille francs de quelques adjudicataires. Pure calomnie, sans doute, dans un pays où le désintéressement des élus est légendaire.

Chapotard en imposait par sa carrure et s'attirait les sympathies par son sourire. Il fallait rapprocher souvent pour comprendre que sa bonhomie n'était peut-être pas aussi ingénue qu'on était tenté de le croire dès l'abord.

Il attendait Amédée Pifle en fumant un long havane.

– Ah ! Ah !... tu es en retard, Amédée !

- Je vous demande pardon, monsieur le Député.
  - Tu passes ta vie à demander pardon... Il faut être exact, mon garçon...
  - Mais je suis en avance...
  - C'est un tort, dit Chapotard. Il ne faut pas plus être en avance qu'en retard... Arriver trop tôt, c'est prouver aux gens qu'on est désœuvré... Tes parents vont bien ?...
  - Papa souffre de son lumbago.
  - Il ne se remue pas assez... Un cigare ?...
  - Merci... ils sont trop gros, j'aurais mal à l'estomac.
- Chapotard referma la boîte :
- Blasphémateur !... des cigares de vingt francs !...
- Il se cala dans son fauteuil.
- Es-tu content de ton sort ? demanda-t-il.
  - Très content.
  - Combien te donne cette canaille de Garnytoque ?...
  - Cinq cents francs, dit piteusement Pifle.
- Le député ne fut pas ému.
- Et combien te fais-tu ?...
  - Mais... cinq cents francs...
  - Alors... tu ne te débrouilles pas ?... s'étonna Chapotard.
- Pifle frotta son maigre derrière sur son siège :
- Comment voulez-vous que je me débrouille ?...



– Je ne sais pas moi !... Le journalisme, tel que je le comprends, c'est comme la politique ; cela ne vaut que par les à-côté.

– Il n'y a pas d'à-côté dans le sport ! dit Pifle.

– Tu en es sûr ?... Ah ! tu es bien comme ton père !... Tu ne trouverais pas d'herbe dans un pré.

Pifle ne sourcilla pas. Devant Chapotard, il se sentait très petit garçon.

– Es-tu satisfait de ton directeur ?...

Pifle était de ceux qui estiment qu'on doit toujours être satisfait de son directeur, même lorsque ce directeur était aussi fripon que Garnytoque.

– Oh ! oui !... dit-il.

– T'es-tu demandé par hasard s'il est, lui, satisfait de toi ?

Le jeune journaliste ne s'était jamais posé cette question.

– Eh bien ! il est très mécontent ! révéla Chapotard avec une cruauté cordiale.

– Vraiment ?... dit Pifle glacé.

– Il m'a encore téléphoné ce matin.

– Mais je ne lui ai rien fait...

– Précisément ; il se plaint que tu ne fasses rien. Ta rubrique est tenue en dépit du bon sens, et tu as déjà acquis une solide réputation de paresse, que tu risques de garder longtemps.

L'anxiété de Pifle augmentait de seconde en seconde. Il ne pouvait pas avouer à Chapotard qu'il était ignorant et non paresseux. Malgré sa naïveté, il savait que bien des hommes poli-

tiques font toute une carrière en traitant de sujets qui leur demeurent toujours complètement inconnus.

– Il faut travailler !... continua le député. Le travail est une nécessité sociale et individuelle... Remarque que je place la collectivité en première ligne... Depuis que j'ai l'âge de raison, je n'ai jamais cessé de travailler, conformément à l'idéal démocratique, pour la prospérité de la République !

Emporté par l'habitude, il avait haussé le ton comme devant un nombreux auditoire. Il se moqua de lui-même :

– J'allais commencer un discours... Que te disais-je ?...

– De travailler.

– J'y suis !... Pourquoi n'écris-tu pas d'articles ?...

Pifle se garda bien de donner la véritable raison de son mutisme.

– Par discrétion...

C'est idiot !... par discrétion !... Si tu veux qu'on te remarque, qu'on t'apprécie, qu'on te redoute, il faut faire parler de toi.

– J'écrirai... dit Pifle.

– Quoi ?...

– Des choses... sur le sport... des commentaires...

Chapotard leva les bras au ciel.

– Inutile !... absurde !... Fais de la polémique !... Attaque les gens !...

– C'est que... je n'en connais pas beaucoup...

– Tant mieux ! C’est une garantie d’impartialité... Pour t’indiquer la manière, je t’ai préparé un premier papier qui, je t’assure, ne passera pas inaperçu...

Il atteignit quelques feuillets sur la table.

– Lis ça, Amédée !...

Il s’agissait d’un pamphlet aussi violent que perfide, contre un certain Mappede, directeur du vélodrome de Lutèce. De la première ligne à la dernière, ce Mappede était traîné dans la boue. Il était accusé d’incompétence et de malhonnêteté en des termes dépourvus de la moindre ambiguïté.

Pifflé défaillait en avançant dans sa lecture.

– C’est signé Amédée Pifflé ? dit-il avec inquiétude.

– Bien sûr... N’est-ce pas que c’est envoyé ?...

– C’est très vigoureux, dit Pifflé. À mon avis, c’est même un peu trop direct.

– C’est un magnifique début pour toi !

– D’accord... mais que fera M. Mappede, après ça ?...

Chapotard fit claquer ses doigts.

– Détail... mon cher Amédée... Mappede n’est pas intéressant, ce n’est qu’un prétexte...

– Il m’intentera peut-être un procès ?...

– Fameux pour toi !

– Ou il me provoquera, dit Pifflé, peu belliqueux.

– Excellent !... On verra que tu n’as pas peur d’aller sur le terrain... Car enfin, tu n’as pas peur, n’est-ce pas Amédée ?...

– Certes ! murmura Pifflé.

– Va porter ton papier et attends les événements. Tu es satisfait ?

– Oui monsieur Chapotard, dit mollement le journaliste.

– Je n’aurais pas fait cela pour tout le monde, dit le député. Bien entendu, personne ne saura que j’ai écrit l’article... Je te promets de garder le secret.

– Vous êtes bien aimable, dit Pifle. Mais...

– Achève ta pensée...

– J’ai envie de signer Baron Cocodès...

Chapotard se redressa :

– Cocodès ?... quel Cocodès ?...

– C’est mon pseudonyme...

– Malheureux ! dit Chapotard. Quand on attaque quelqu’un avec l’énergie que tu déploies contre Mappe, un pseudonyme est une lâcheté... Signe de ton nom en toutes lettres... Il faut prendre ses responsabilités, mon cher Amédée.

Pifle pensait confusément que Chapotard eût bien fait de prendre les siennes. Il soupira :

– Vous avez raison.

Il descendit les Champs-Élysées à pas trainants. Un historien peut se permettre d’insulter les grands hommes d’autrefois, d’accuser Jacques Cœur de vol, Louis XI de félonie, Necker de sottise. Ils sont morts. Et on peut hardiment affirmer qu’ils ne sortiront pas du sépulcre pour tirer les oreilles de leur détracteur. Mais s’adresser à M. Mappe, que Pifle n’avait jamais vu, et qui devait être bien vivant, semblait plus risqué.

– Sûrement, j’aurai un duel, gémit Pifle.

Et il choisit déjà ses témoins : Leponant et le tambour Pierre Coulibane, qui n'étaient sans doute, ni l'un ni l'autre, altérés de sang.

Tout à coup son visage s'irradia :

– Saloizeau refusera ce papier !... Sûrement, il le refusera...

Malheureusement, Saloizeau prenait son repos hebdomadaire, et son remplaçant crut faire plaisir à M. Pifle en insérant son article en bonne place.

– Mâtin, fit M<sup>me</sup> Coulibane, en apportant le déjeuner au journaliste, vous l'abîmez, votre M. Mappe !...

Pifle, d'habitude assez long à se réveiller, reprit ses sens instantanément.

– Ça y est ? fit-il.

– Vous pouvez le dire que ça y est !

L'article imprimé lui parut encore plus agressif.

Il contenait des épithètes vraiment trop vives et des allégations qui ne pouvaient demeurer sans réponse.

Je n'ai pas faim... dit Pifle. Je ne sais pas ce que j'ai... je suis un peu souffrant...

– Vous travaillez trop !... s'apitoya M<sup>me</sup> Coulibane. Pour douze cents francs par mois, vous avez tort de vous surmener !

– Je vais rester au lit aujourd'hui, dit Pifle.

– C'est ça... vous boirez de la tisane des quatre fleurs...

– Non ! s'écria Pifle. Je ne boirai pas de tisane des quatre fleurs... Je me lève et je sors !...

– Pourtant, si vous êtes malade ?...

– Il faut que j’aille au journal ! dit Pifle d’un air sombre.

– Je parie que vous voulez vous rendre compte du grabuge !

– Vous ne vous trompez pas, madame Coulibane ! Je me battraï sans doute en duel demain matin.

– Seigneur !... Et si vous êtes tué ?...

Pifle gémit si fort que le lit trembla :

– On ne meurt qu’une fois, dit-il.

Il s’habilla en hâte. Jacqueline l’attendait dans le vestibule en feignant de s’arranger les cheveux.

– Vous êtes matinal, m’sieur Pifle !...

– J’ai une petite affaire à régler !...

– Vous avez oublié votre cravate !

Cet oubli révélait son trouble, mais il le mit sur le compte de l’indifférence vestimentaire.

– Cela m’est égal !... je suis pressé !

– Prenez votre petit nœud noir à pois blancs.

Il prit son petit nœud noir à pois blancs. Jacquot eut la patience de tenir à bonne hauteur une glace à main.

– Ce Mapped est donc votre ennemi ? demanda-t-elle.

– Même pas !... dit dédaigneusement Pifle. C’est une vulgaire fripouille... Il faut nettoyer les écuries d’Augias... Le sport doit être épuré...

Il eut un geste large.

– Épurons !... épurons !...

Et il descendit, pas fâché d'avoir produit son petit effet.

Les salles de rédaction de la *Gazette* étaient à peu près vides. La première personne que rencontra Pifle fut le garçon de bureau.

– Bonjour Casimir !

– ... jour...

Casimir rangeait les rédacteurs en deux classes ; ceux qui lui donnaient des pourboires et ceux qui ne lui en donnaient pas. Pifle ne lui en donnait pas.

– Vous avez lu mon article, Casimir ?...

– Non...

– Lisez-le... lisez-le...

– Oh ! s'il fallait tout lire...

Pifle se morfondit jusqu'à midi. Il alla déjeuner chez un marchand de vins du quartier et revint avant deux heures. Cette fois, il trouva des camarades, mais nul ne lui parla de son article. C'était à croire qu'aucun ne lisait la *Gazette*.

Pifle fut déconcerté, vexé. Il méritait mieux que cette froideur hostile, car il se considérait comme le paladin de la maison.

– Ils crèvent de jalousie, pensait-il.

Il s'arrangea pour rencontrer Saloizeau qui se rendait à l'atelier de composition. Le secrétaire ne s'éternisa pas en discours, il eut un ricanement caractéristique et dit :

– Le patron vous attend à six heures.

Pifle avait jusque-là moins songé à Garnytoque qu'à Mappe.

Il lui apparut à cet instant qu'il n'avait peut-être pas envisagé toutes les conséquences de son acte.

Pour aller chez M. Garnytoque, il ne passait plus par le salon du public, mais par une autre pièce plus exigüe, réservée aux employés et aux familiers de la maison.

Le patron avait son monocle, ce qui était un mauvais signe. Il désigna un siège à Pifle :

– Ainsi, monsieur, vous considérez que la *Gazette* est destinée à servir vos intérêts personnels ?...

Ce préambule dérouta Pifle :

– Je n'ai pas d'intérêts personnels... dit-il naïvement.

– À d'autres !... dit M. Garnytoque. Depuis que vous êtes ici, vous guettiez le moment favorable... vous avez mis tous vos soins à vous faire passer pour un crétin, et crac... vous profitez de l'absence de Saloizeau pour glisser l'article.

Pifle jugea superflu de dire qu'au contraire, il espérait en Saloizeau comme en un dieu tutélaire. Les apparences étaient contre lui. Il n'avait qu'à se résigner.

Combien avez-vous touché ?... demanda le patron.

– Moi ?... s'indigna Pifle. Rien du tout, monsieur le Directeur !...

M. Garnytoque fit sauter son coupe-papier :

– Soyez franc, Pifle... Seule, la franchise peut vous sauver ! Je ne suis pas hostile, par principe, aux combinaisons de ce genre, à condition que je touche ma juste part... Je vous répète ma question : Combien vous a-t-on donné pour faire perdre à Mappe son titre de directeur du vélodrome de Lutèce ?...

Le siège de Pifle eut du tangage.



– Il a perdu son titre ?

– Parbleu !... Vous l'avez assommé ! Votre article est bien fait... Il contient assez de vérités et de calomnies pour démolir un type comme Mappe. Combien vous a-t-on offert ?...

Pifle se drapa dans sa dignité :

– Monsieur le Directeur, je ne suis pas à vendre... je ne fais pas de pareilles besognes pour de l'argent...

– Vous m'énervez avec vos boniments ! cria M. Garnytoque. Si vous continuez sur ce ton, je vous balaie comme un fétu de paille !

Pifle comprit qu'il était en effet

*... comme la poudre et la paille légère  
Que le vent chasse devant lui...*

– Pourtant, dit-il, je ne puis déclarer que j'ai reçu de l'argent, puisque je n'en ai pas reçu !

– Alors, pourquoi avez-vous écrit cet article ?...

Pifle respira longuement.

– Pour faire plaisir à M. Chapotard...

– J'aurais dû m'en douter, dit M. Garnytoque sans se fâcher. C'est bien joué... Comprenez-vous, au moins, ce qu'on vous a fait faire ?...

– Non, monsieur le Directeur, dit Pifle.

– Cependant, vous n'êtes pas tout à fait bête !

– Je sors de l'école des Chartes.

– Je l’attendais !... À l’école des Chartes, on ne vous a pas enseigné l’art des combinaisons ? Aujourd’hui, tout n’est que combinaisons... Et celle que vous avez facilitée n’est pas dénuée d’intérêt. Vous m’écoutez comme si je parlais sanscrit ?

– Je ne sais pas, dit Pifle.

– Eh bien ! je vais éclairer votre lanterne... C’était aujourd’hui l’assemblée générale de la Société du vélodrome de Lutèce. Le groupe qui a mis Chapotard dans son jeu avait pour plan de remplacer Mappe par Gravois, leur homme à tout faire. Votre article leur a permis d’enlever le vote. Gravois a été nommé directeur et Chapotard a palpé la forte somme. Rassurez-vous... je me charge de lui faire rendre gorge...

– Moi aussi, dit Pifle.

– Tant mieux, car je ne veux pas le voir... Vous allez courir chez lui... vous lui parlerez... vous le menacerez... Si vous n’obtenez pas vingt mille francs, dont je vous ristournerai trois mille, ce n’est pas la peine de vous représenter ici.

– Adieu ! exhala Pifle sans illusions.

On apportait un pli. M. Garnytoque eut une exclamation.

– C’est de Chapotard !

Il tira de l’enveloppe une simple carte de visite et un chèque qu’il vérifia avec satisfaction.

– Chapotard sait que je ne plaisante pas sur ce chapitre et il connaît mon tarif.

– Ce sont les vingt mille francs ?... interrogea Pifle, qui se sentait revivre.

– Vingt-cinq mille, rectifia M. Garnytoque.

– Alors... ma petite part ?...

– Allez la demander à Chapotard et à l’avenir ne vous laissez plus embrigader sans me consulter.

Pifle n’était pas faraud. La certitude qu’on l’avait joué ne lui était pas consolante. Mais il était impossible, puisque le coup avait réussi, que Chapotard l’oubliât.

Il courut donc à l’hôtel, où le député l’accueillit avec une joie exubérante.

– Je te félicite, mon petit !

– Il n’y a pas de quoi, monsieur Chapotard !

– As-tu vu Mappe ?

– Il n’a pas bougé !

– Méfie-toi. Il parlait de te descendre à coups de revolver. Te voilà lancé ! Ne t’attarde pas... j’attends quelqu’un...

En le reconduisant familièrement jusqu’à la porte, il ajouta :

– Il faudra bientôt faire un article... J’ai un sujet épatant... Il s’agit de l’administrateur délégué d’une grosse firme d’automobiles... C’est un vrai bandit !

## CHAPITRE VI

### LES HOMMES DIFFÉRENT.

M. Mappe ne se présenta pas à la *Gazette*, où Pifle redoutait de le voir apparaître.

– Je n’ai pas peur, déclara-t-il à Leponant. S’il veut une correction par-dessus le marché, je suis prêt à la lui administrer.

– Ne faites pas cela, dit Leponant. C’est un tout petit vieux, d’apparence minable, que vous renverseriez en soufflant dessus.

Cette révélation ne déplut pas à Pifle, qui, en dépit de sa bravoure, préférait avoir affaire à un gringalet qu’à un colosse.

– Grand ou petit, dit-il, je le recevrai... Qu’est-il devenu ?...

– Chauffeur de taxi, je crois.

– Il n’est donc pas riche ?

– Lui ?... Il a autant d’argent qu’un crapaud de plumes.

– Qu’en sait-il ?... pensa Pifle, pour couper court à ses remords.

Car il ne pouvait supporter l’idée que ce Mappe, qui ne lui avait jamais rien fait, croupissait désormais dans la misère à cause de lui.

Il fuyait Chapotard avec horreur, mais il savait que le député le retrouverait au bon moment, quand il faudrait attaquer l'administrateur de la maison d'automobiles.

– Je démissionnerai plutôt !...

Les faibles se mentent volontiers à eux-mêmes. Pifle ne démissionnerait point et jouerait humblement le rôle que lui distribueraient Chapotard et Garnytoque.

Pifle apprenait le rudiment de son métier. Il mettait en français les « communiqués » entassés chaque jour sur son bureau, puis complétait les dépêches transmises par les agences. Le dimanche, il démarquait la page sportive de *Paris-Soir* et téléphonait à *l'Auto* pour obtenir les résultats qui lui manquaient.

Tout cela représentait, en moyenne, une heure de travail par jour. Pifle avait repris ses recherches sur le grand cartulaire de l'abbaye de la Sauve Majeure, recherches qu'il espérait terminer dans quatre ou cinq ans.

Il nourrissait toujours le dessein de bifurquer vers la politique mais cette ambition lui paraissait de plus en plus chimérique. Les rubriques d'un journal sont comme autant de compartiments étanches, et il est très difficile de passer de l'une à l'autre. Chaque rédacteur défend ses prérogatives avec férocité et élargit les coudes pour que nul ne lui passe devant.

Pifle était d'autant plus surveillé par ses camarades qui le considéraient comme un homme de sac et de corde. Ils le craignaient en feignant de l'ignorer.

Saloizeau s'humanisait. Il lui serrait la main au passage, et ce geste ne lui était pas coutumier.

– Quand nous servez-vous une seconde histoire ?...

Pifle se caressait le menton avec fatuité :

– Prochainement, Monsieur Saloizeau.

- Ça mijote ?...
- C'est presque cuit.
- Ce sera retentissant ?...
- Un coup de tonnerre !...
- Je vous composerai un beau titre sur deux colonnes.

Pifle remercia congrûment le secrétaire de rédaction. Si, dans l'aventure, on le trucidait, il aurait, lui aussi, un beau titre sur deux colonnes, avec une photographie.

\*\*\* \*\*

L'automne venait. Les arbres de Paris pleuraient de l'or. Les paveurs annuels rangeaient leurs outils avant d'avoir terminé la moitié de leur tâche. Les plages renvoyaient des êtres iodés, harassés par les vacances. La première réunion de boxe était annoncée pour le vendredi, à la salle Austerlitz.

Pifle reçut deux coupons d'invitation et une trentaine de demandes de places, émanant de ses camarades ou d'inconnus qui lui adressaient des lettres affectueuses et pressantes.

Il gardait ses invitations pour Jacqueline et son frère. Mais, appelé au secrétariat, il eut le tort de laisser trois minutes les précieux papiers sur sa table et ne les retrouva plus. En vain, il tempêta, supplia, parla « d'en référer à la Direction », les billets ne reparurent pas.

Pifle soupçonna Leponant qu'il avait vu pénétrer dans son cabanon, mais il était incapable d'accuser quelqu'un en face. Pour ne pas manquer à sa promesse, il alla louer deux places qui lui coûtèrent la bagatelle de cent francs chacune.

Pifle n'était pas riche. En un mois, malgré des prodiges d'économie et des calculs compliqués, il avait dévoré les cinq cents francs de la *Gazette*, plus la moitié de ses économies. Et ses souliers prenaient l'eau.

Cela ne l'empêchait pas d'écrire à ses parents, car il était fier, que ses affaires marchaient admirablement et qu'il espérait acheter sous peu le lopin de terre qu'ils jugeaient si tentant, au bout de leur verger.

Le vendredi, Jacqueline lui dit :

– Pierre ne peut pas venir... On est venu le chercher du Perroquet. Cela ne vous ennuie pas de m'amener ?...

– Au contraire... dit Pifle, qui pensait à ses cent francs inutilement dépensés.

Il se consola en montant dans le Métropolitain avec sa compagne. Jacqueline était fort jolie, très élégante, et les messieurs la regardaient fixement, de ce regard vorace qu'ils ont tous quand leur femme n'est pas à côté d'eux.

– Je suis bien contente de voir boxer Pomponnel, dit Jacquot. Est-ce que vous l'aimez ?...

– Beaucoup, dit Pifle, à qui Pomponnel était aussi inconnu que le shériff de Dawson City.

– D'après vous, battra-t-il Young Crépitant ?...

– Heu !... dit Pifle, sans se compromettre.

– Crépitant est plutôt un moyen qu'un welter.

– C'est mon avis, dit fermement Pifle.

Je suis sûre qu'il y a une différence de trois kilos.

– Vous ne vous trompez pas, affirma Pifle.

La salle d'Austerlitz était comble. Pifle ne regretta plus ses cinq louis, car le hasard lui donna Leponant pour voisin.

– Fichtre !... murmura le Marseillais, en clignant de l'œil vers Jacquot.

Pifle présenta cérémonieusement :

– Mon excellent camarade Leponant... Mademoiselle Jacqueline Coulibane...

Leponant baisa la main de Jacquot. Pifle ne savait pas baiser la main des dames. Il avait toujours une seconde d'hésitation, qui enlevait toute grâce à son geste.

Et il ignorait qu'on ne doit jamais baiser la main des jeunes filles.

– Vous aimez la boxe, mademoiselle ?...

– Je l'adore, monsieur.

– Même s'il y a du sang ?...

– Je ferme un peu les yeux... pas trop... Pomponnel va gagner ?...

– Les doigts dans le nez, dit Leponant.

– On dit grand bien de Leziguano ?...

– C'est un futur champion.

– Meilleur que Grontin ?...

– Grontin n'existera pas devant lui.

– Pensez-vous ?...

– Vous verrez !...

– Le combat se fera-t-il ?...



– Le mois prochain, au Palais des Sports.

– Pour le titre ?...

– La Fédération a reconnu Leziguano comme challenger officiel.

Pifle eût voulu placer son mot, mais, outre que ses voisins ne se préoccupaient guère de lui, il eût été bien en peine de tenir sa partie, car il ignorait tout de la boxe anglaise.

Deux novices parurent sur le ring. Ils avaient des gestes d'attrapeurs de mouches. Parfois, le visage de l'un se trouvait, par hasard sous le poing de l'autre. Alors la foule éclatait alors en clameurs sauvages, et les combattants s'élançaient de nouveau avec un zèle d'apôtres.

Pifle n'appréciait pas ces jeux brutaux, auxquels il ne portait, d'ailleurs, qu'une attention médiocre. Il épiait Leponant, un peu trop empressé, à son gré, auprès de Jacqueline.

Mais que dire ? Leponant se conduisait en galant homme. Il payait des chocolats glacés, offrait un bock à l'entr'acte, avec la correction la plus mondaine. Pifle en voulut cependant à Jacqueline d'accepter ces hommages et éprouva, pour la première fois de sa vie, ce sentiment curieux et complexe qu'on appelle la jalousie.

Au premier coup de poing de Leziguano, son adversaire s'effondra. Il y eut des bravos et des protestations.

– Chiqué !... rendez l'argent !... chiqué !...

Le vaincu se relevait, s'éclipsait modestement.

– Il a eu les foies !... dit Jacqueline.

Pifle la jugea triviale. En quelques lignes écrites sur ses maigres genoux, il flétrit la conduite du boxeur capon. Ensuite, le match Pomponnel-Crépissant lui paraissant fastidieux parce

qu'il était très serré et qu'aucun des deux hommes ne parvenait à imposer sa tactique, Pifle accusa les organisateurs de se moquer du public et de mal composer leur programme.

La soirée se termina si tard qu'ils manquèrent le dernier métro. Ils prirent donc un taxi : Jacqueline et Leponant au fond, Pifle sur le strapontin.

– C'est moi qui paie la voiture, se disait-il, c'est moi qui ai les plus longues jambes, et on me colle sur le strapontin.

Au journal, il ajouta à son papier une dernière phrase ai-guë, ne se relut pas et revint s'engouffrer dans le taxi où les deux jeunes gens devisaient gaiement.

Quand ils eurent déposé Leponant près du parc Monceau, Pifle s'installa près de Jacqueline.

– Vous êtes devenu muet ?... lui demanda Jacqueline après un silence.

– Non, répondit Pifle.

– Qu'avez-vous ?...

– Rien !

Elle n'insista guère.

– Votre ami Leponant est charmant, dit-elle.

– Charmant ! dit Pifle, les dents serrées.

– Quel est son prénom ?

– Roger.

– C'est gentil...

– Ah ! ah !

– Pourquoi faites-vous : ah ! ah ! ?

– Je ne sais pas, dit Pifle.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la cité du Midi et se séparèrent froidement.

Pifle se campa devant la glace de l'armoire.

– Ah ! mais... il ne faut pas me prendre pour un imbécile !

Il dormit mal. Le lendemain, il fut surpris de son compte rendu fielleux, d'une partialité d'autant plus flagrante que toute la presse se répandait en éloges.

– J'ai été un peu fort, se dit-il. Bah ! je rattraperai cela la prochaine fois...

Quand il arriva à la *Gazette*, l'huissier le prévint qu'un monsieur l'attendait depuis un bon moment déjà.

– Qui est-ce ?

– Connais pas, dit le rogue Casimir.

– Il n'a pas donné son nom ?

– Il n'en a pas.

– Comment ?... il n'a pas de nom ?...

– Pas de carte de visite.

– Faites entrer...

Le monsieur, qui n'avait pas l'air de bonne humeur, ne s'attarda pas en préambule.

– Vous êtes bien le rédacteur sportif ?

– Oui, dit Pifle.

– C'est vous qui avez fait le compte rendu de la soirée de boxe ?

Prudent, Pifle ne fut pas très affirmatif :

– Peut-être... Pourquoi ?

– Je suis le manager de Bosquet, qui a été battu par Le-ziguano.

– Et alors ?... dit Pifle, le souffle court.

– Vous n’y connaissez rien !... Vous n’avez pas vu que mon homme a été descendu par un lucky punch au xyphoïde ?

Pifle avait d’autant moins vu cela qu’il ignorait ce qu’était un lucky punch et qu’il eût été embarrassé pour trouver la place du xyphoïde.

Le manager était hors de lui.

– Vous accusez Bosquet de faire du chiqué !... C’est ignoble !... Vous nous ôtez le pain de la bouche !

Pifle l’observait, avec une certaine inquiétude.

– Monsieur, rétorqua-t-il, j’ai mon opinion...

– Elle est propre, votre opinion !... Quand on est aussi incompetent, on la boucle !

– Que boucle-t-on ?

– La bouche !

Le mot du manager fut un peu plus énergique.

– Tout ça parce que je ne vous ai pas graissé la patte !

– Il y a un autre motif...

– Lequel ?

Pifle ne pouvait expliquer que sa sévérité excessive n'avait d'autre raison que l'empressement de Leponant auprès de la jolie Jacqueline Coulibane.

– Ça me regarde, dit-il.

– En tout cas, dit le manager, je vous apporte quelque chose.

– Quoi ?

– Ça !

Pifle reçut de biais une gifle qui emplit ses oreilles du tumulte de l'océan en furie.

Le manager attendait une riposte :

– Monsieur, dit gravement Pifle, vous avez de la chance que nous soyons seuls !... Sinon, votre geste vous eût coûté cher !...

## CHAPITRE VII

### LA RENOMMÉE.

Qu'on représente l'Histoire sous la forme d'une dame austère et du meilleur monde ou d'une vieille harpie bavarde et menteuse, elle est toujours une incarnation féminine. C'est-à-dire qu'elle est essentiellement capricieuse et sujette à des emballements injustifiés et même injustes.

L'aventure de Pifle et du manager fit le tour de ce qu'on appelle les « milieux pugilistiques ».

En passant de bouche en bouche, elle se déforma, devint légende, si bien qu'au bout de quelques jours on ne sut plus de façon claire si c'était le manager qui avait calotté Pifle ou si c'était Pifle qui avait calotté le manager.

Ce dernier fixa définitivement l'opinion en jurant que c'était lui le vainqueur. On décréta que pour l'affirmer avec tant de véhémence, il devait avoir reçu une belle tripotée. Un écho perfide parut à ce sujet et Pifle bénéficia d'une victoire qui n'avait, au fond, pas été aussi nette qu'on l'affirmait.

Plus peuple que les « milieux pugilistiques » est le « monde de la pédale ». Les hérauts de ce monde-là sont d'honorables gentlemen à casquettes, qui, tous les étés, passent un mois sur le trottoir du faubourg Montmartre, en face de *l'Auto*, sans que

l'observateur le plus vigilant puisse établir quand ils mangent et quand ils dorment.

Ce « monde » n'ignorait pas que Pifle avait fait « débarquer » Mappede de la direction du vélodrome de Lutèce. Puissance physique, influence morale, Pifle avait donc tout.

– C'est quelqu'un !... répétait-on.

Peu le connaissaient, car il n'avait jamais fréquenté les sportifs. Or, le plus sûr moyen d'atteindre à la popularité est de ne fréquenter personne. On peut être de la sorte affublé de toutes les vertus, sans divulguer aucun de ses défauts.

Chaque dimanche, les initiés se montraient Pifle du doigt. Sa silhouette dégingandée devint rapidement familière et, comme son nom était plaisant à prononcer, les gavroches criaient quand une réunion clochait :

– Pifle, tu leur diras un mot !

Et Pifle, comprenant son intérêt, n'hésitait pas à s'ériger en Aristarque impitoyable.

Au début, ce ne fut pas sans une sourde terreur, car il appréhendait les représailles. Mais il vérifia bientôt qu'on n'asticote jamais ceux qui ont une réputation de mauvais coucheur. Plus on redoute les gens, plus on les laisse tranquilles.

Pifle ne manquait jamais de critiques à formuler ; des correspondances bénévoles, presque toujours anonymes, se chargeaient de lui fournir de la matière. Et c'est grâce à eux que naquit la fameuse chronique hebdomadaire : *Ce qui ne va pas*.

Pifle engraisait d'orgueil. M<sup>me</sup> Coulibane lui fournissait maintenant, sans supplément, deux croissants tous les matins, et il eut la surprise de trouver à son chevet une fiole de fleur d'oranger pour éteindre sa soif nocturne.

Saloizeau s'était définitivement humanisé. Il comblait Pifle de ces billets de théâtre qui affluent dans les journaux et dont on ne sait jamais où ils passent.

– Pour asseoir votre réputation, disait Saloizeau, je vous conseille un joli duel.

Ce conseil toucha Pifle jusqu'à déterminer une brève constriction de la gorge.

– Avec qui ?... demanda-t-il par simple curiosité.

– Avec n'importe qui... Vous êtes de bonne force aux armes ?

– Oui... oui...

– Ça serait épatant.

– J'y réfléchirai, dit Pifle.

Une fois seul, il boutonna frileusement sa veste :

– Plus souvent que j'irai me faire ouvrir le ventre !

Mais il s'admirait sans vergogne :

– Tout de même, quel changement en six semaines !... On a beau dire, les hommes de valeur finissent toujours par percer... La veine ou la déveine, ça n'existe pas !...

Un mardi, M<sup>me</sup> Coulibane l'éveilla de bon matin :

– M'sieur Pifle, on a couru après vous, hier.

– Qui ?

– Un monsieur en automobile... Son chauffeur a failli abîmer sa voiture dans la cité du Midi.

– Qui était-ce ?



– Il a laissé sa carte, dit M<sup>me</sup> Coulibane.

– Donnez-la-moi...

– Figurez-vous que je l’ai mise sur le coin du buffet et que je ne la retrouve pas... C’est extraordinaire !...

– C’est surtout fâcheux, dit Pifle.

– Il n’y a que demi-mal... Je sais le nom du monsieur.

– C’est ?

– Chipotard !...

– Chapotard... rectifia Pifle.

– Va pour Chapotard !

– Que me voulait-il ?

– Il ne me l’a pas dit, mais il l’a écrit sur sa carte.

– Cela ne me renseigne guère, puisque vous l’avez perdue !

M<sup>me</sup> Coulibane était femme de précaution.

J’ai lu le mot, dit-elle. Ce monsieur vous demande de passer chez lui sans faute avant midi.

Pifle laissa son chocolat. Il arriva si tôt aux Champs-Élysées qu’il trouva le député au lit. Deux bouteilles de champagne vides gisaient sur la table, et l’appartement empestait le cigare froid.

– Mazette !... Tu es matinal !... dit en bâillant Chapotard. Il ne fallait pas te presser tant que cela, mon cher Amédée !

– J’eusse été navré de vous faire attendre, dit Pifle.

Chapotard frotta de ses paumes son crâne poli comme une boule de billard :

– J’ai un sacré mal aux cheveux !... Devine avec qui nous avons fait, hier soir, une petite noce bourgeoise ?

Pifle ne devina point.

– Avec Garnytoque, ton illustre patron. Il m’a fait des éloges de toi. Je te les transmets. Il paraît que tu es en passe de devenir le roi des reporters !

– Vous exagérez ! dit Pifle.

– Le mot est de Garnytoque... Il n’en a que plus de valeur... Les éloges des coquins ont plus de poids que ceux des honnêtes gens.

Chapotard vida un grand verre d’eau minérale.

– Pouah ! Que c’est fade !... Je ne t’offre pas de trinquer... J’ai décidé, mon cher Amédée, de te donner encore un coup de main... Je suis chic, hein ?

Pifle inclina la tête pour signifier qu’effectivement Chapotard était chic.

– C’est mon premier article qui t’a lancé, ce n’est pas niable... Je t’en ai préparé un second qui n’est pas piqué des vers...

– Sur le type des autos ? demanda Pifle.

– Justement... Prends-le sur la cheminée.

Pifle déchiffra, sur une feuille rose :

« Mon gros chéri... »

– Non, derrière ! dit Chapotard.

Pifle lut lentement l’article, tandis que Chapotard l’observait en feignant de commencer sa toilette.

– Bel ouvrage ! dit enfin Pifle.

Le député acquiesça :

– Je crois que c’est assez réussi... Il est mieux que le précédent, hein ?

– Il est plus terrible.

Pifle replia le papier :

– Et c’est toujours signé Amédée Pifle ?

– Toujours, dit Chapotard. Ce n’est pas pour moi que je travaille.

– J’en suis persuadé, dit Pifle, sarcastique.

Il posa le papier sur la cheminée, exactement où il l’avait pris, à côté de la lettre rose.

– Pourquoi le poses-tu ?

Pifle, dont le cœur battait la chamade, rassembla toute son énergie.

– Quelle sera ma part ? fit-il.

Chapotard lui fit face ; une indignation douloureuse se lisait sur ses traits :

– Qu’ai-je entendu ?... C’est toi, Amédée, le fils de mon fidèle ami Pifle, qui t’exprimes avec ce cynisme ?...

– C’est moi, dit Pifle.

Le député suffoqua :

– Paris t’a déjà gangrené !

Mais Pifle avait surmonté son trouble.

– Je me rappelle une de vos phrases : le journalisme ne vaut que par les à-côté... L’autre jour, je me suis laissé faire, par

reconnaissance ; aujourd'hui, je veux passer à la caisse... Si vous me trouvez trop exigeant, ne discutons pas davantage...

– Tu es fou, Amédée !... Tu ignores que je suis d'accord avec Garnytoque ?

– Je le suppose, dit Pifle.

– Et s'il te chasse ?

– On m'offre une situation plus avantageuse.

– Où ?

– Ailleurs... dans un journal où l'on ne me demandera pas des canailleries. Dieu merci, il n'en manque pas à Paris.

Les yeux de Chapotard flamboyèrent de fureur, mais ce ne fut qu'un éclair. Le député redevint placide et souriant :

– Tu es un vilain gourmand ! dit-il. Si tu es sage et obéissant, tu auras un beau billet de mille.

– En acompte ? dit Pifle.

– Ça ne suffit donc pas ?

– Je veux dix mille francs.

Chapotard bondit :

– Dix mille francs ?... Je ne les touche pas moi-même !...

– Alors, dit Pifle, le jeu ne vaut pas la chandelle. Restons tranquilles et attendons des jours meilleurs.

Chapotard le prit paternellement par les épaules.

– Amédée, j'ai donné ma parole... Tu ne vas pas me faire passer pour un sauteur ?

– J'en serais désolé, dit Pifle.

- Je t’offre la totalité de ma commission : cinq mille.
- D’avance, compléta Pifle, et le reste après.
- Tu fais chanter ton bienfaiteur ?
- J’ai des frais, dit Pifle. Puisque vous êtes venu chez moi hier, vous savez que j’habite un palace ?

Chapotard médita un instant :

– Écoute... Transigeons à huit mille... je te le demande en grâce. La prochaine fois, je serai plus généreux, mais, ce mois-ci, j’ai des échéances... Ça va-t-il ?

– Je ne suis pas intraitable, dit Pifle. J’accepte huit mille francs... le prix d’une bouchée de pain.

Chapotard eut une grimace :

– D’une belle brioche !... Ah ! tu peux te vanter de comprendre les affaires, toi !... Reprends le papier, misérable !

– Avec un peu d’argent comptant ?

– Trois mille, sans cœur !

Il prit un carnet de chèques dans la poche de son veston.

– Non... Je préfère des billets... Pour les affaires de ce genre, j’ai horreur des chèques.

Chapotard eut un rire presque aussi grinçant que Saloizeau :

– Ta prudence m’honore !... Tiens, chenapan !

D’émotion, Pifle avait les mains glacées. Jamais il n’avait encaissé d’un coup trois billets de mille francs. Pour s’obliger à l’impassibilité, il les plia méthodiquement, puis les inséra dans son portefeuille un peu crasseux.

– Merci, monsieur Chapotard, dit-il.

Il reprit le papier sous la lettre rose :

– Si monsieur Rottenfeld me tue, vous m’achèterez une couronne...

– Tu es joyeux, tu plaisantes maintenant !

– Au revoir, monsieur Chapotard.

Pifle descendit à pied jusqu’à la place de la Concorde. Une bise aigre soufflait, mais il n’en sentait pas la morsure.

– Ce n’est pas difficile d’être malhonnête, pensait-il.

Et ce qu’il venait de faire prenait à ses yeux l’aspect d’une victoire sur lui-même.

Toutefois, quand il eut remis l’article au secrétariat, une étrange mélancolie s’empara de lui.

– Peu de confrères, s’était-il dit d’abord, seraient capables de faire ce que je fais là.

Il se répétait la même phrase avec une intonation beaucoup moins orgueilleuse. Certes, ses confrères n’étaient pas riches, mais ils jouissaient de l’estime de tous, ils étaient gais, ils n’avaient peur de rien ni de personne. Non, bien sûr, aucun n’eût consenti à signer l’écœurant papier sur Rottenfeld !

– C’est fini !... se jura Pifle. Je n’accepterai jamais plus une « combine » de ce genre. Au diable les Chapotard et les Garrytoque !...

L’article parut en première page, avec le titre sur deux colonnes jadis promis par Saloizeau. Des affiches le reproduisirent ; des camelots le crièrent sur les Boulevards.

– Le scandale des autos Libellule !... L’exécution de M. Rottenfeld !

Pifle se terra dans son bureau, après avoir dit à Saloizeau, avec un sourire convulsif :

– J’ai suivi votre conseil... j’aurai mon duel.

Les témoins de M. Rottenfeld se firent annoncer vers trois heures. Ils étaient visiblement très ennuyés, et Pifle éprouva une telle émotion qu’il ne put déchiffrer leurs noms sur les bistrots.

Ils lui demandèrent de les mettre en rapports avec deux de ses amis et se retirèrent en soupirant :

– C’est une déplorable affaire !

Pifle trouva Leponant en train de jouer au billard et Pierre Coulibane au bar où il remplaçait la peau de son tambour.

– Mes amis, dit-il, après leur avoir tout expliqué, je compte sur vous.

– Nous serons inflexibles ! promit Leponant.

Pifle protesta vivement :

– Je ne désire pas la mort de Rottenfeld... c’est un père de famille.

– Des excuses alors ? demanda Pierre.

– Non plus... il n’accepterait pas.

– Bon, conclut Leponant, on s’arrêtera au premier sang.

Pifle les regarda s’éloigner, disparaître.

– Ils sont ravis, se dit-il. Ils se fichent de ma vie comme d’une poire blette !

Il avait mis dans ses projets d’écrire son testament, mais il n’en fit rien, dans la crainte que celui-ci lui portât malheur. Au

bureau des postes de la rue Duperré, il rédigea un télégramme pour ses parents :

*Me bats en duel demain (stop) Inutile de vous alarmer (stop) Baisers. Amédée.*

Mais il estima que ce télégramme n'était pas assez optimiste et le déchira.

Finalement, il en envoya un ainsi fait :

*Pense affectueusement à vous (stop) Tendresses. Amédée.*

Il avait écrit la veille à son père et songea que ses parents ne comprendraient pas la raison de sa tendresse télégraphique, mais il estimait agir en bon fils.

Ses témoins le rejoignirent au café de la Paix. Ils étaient guillerets, ainsi que tous les témoins dont c'est la première affaire.

– Qu'est-ce que vous prenez ? dit machinalement Pifle.

Leponant lui serra la main.

– Pistolet ! annonça-t-il.

Et Pierre Coulibane :

– Vingt-cinq pas... deux balles au commandement.

Leponant fournit les derniers renseignements :

– Au Parc des Princes, demain matin, à huit heures... Sur ce, parlons d'autre chose !



Ils essayèrent, mais la conversation tomba. Pifle fumait cigarettes sur cigarettes avec avidité.

– Où dînons-nous ? dit-il soudain.

– Chez maman, dit Pierre. Elle nous prépare un poulet en cocotte. J'ai invité monsieur Leponant.

Ce n'était pas ce qu'il avait fait de mieux, selon Pifle, à qui il déplaisait que Jacqueline et le journaliste nouassent des relations trop amicales.

Le début du repas fut morne, mais Leponant était un brillant convive. Il savait une foule de ces histoires qu'on se raconte dans les salles de rédaction. Elles obtinrent un joli succès auprès de la famille Coulibane, et l'intarissable faconde du méridional fit oublier Pifle et son duel.

L'âme ulcérée, Pifle bouda sur son aile de volaille et sur ses haricots verts. Un recueillement général lui eût semblé plus adéquat. Il se leva dès qu'on eut servi le flan.

– Je vous demande pardon... Je vais me coucher.

– Déjà ? dit Jacqueline, se tournant vers lui pour la première fois.

– Et le café ? dit M<sup>me</sup> Coulibane.

La paume en avant, Pifle repoussa le café, comme Antoine repoussa les présents de la reine de Saba :

– Il ne faut pas que ma main tremble, dit-il.

– Il a raison, dit Leponant. Bonne nuit, mon vieux !

– Et ne vous en faites pas ! dit Jacqueline avec une effrayante désinvolture.

C'est tout ce qu'elle trouvait : ne vous en faites pas.

– Linotte ! ragea Pifle.

Il les entendit rire longtemps encore, puis Leponant quitta la place et le silence régna.

Pifle était convaincu qu’il ne fermerait pas l’œil, ce qui ne l’empêcha pas de s’endormir d’un sommeil d’enfant.

Depuis le moment où il grignota sa paire de croissants jusqu’à celui où il s’introduisait dans le Parc des Princes, il fut comme un automate.

Au milieu d’un petit groupe, il distingua un monsieur qui discutait en gesticulant : c’était Rottenfeld.

– Il rouspète contre les photographes et le cinéma, révéla Leponant.

Il y avait, en effet, une demi-douzaine de photographes et deux opérateurs qui mettaient leurs appareils au point. Leur présence redonna du courage à Pifle.

– Qu’on fasse vite ! dit-il.

Leponant compta vingt-cinq pas – il eût pu les faire plus grands – et Amédée fut seul devant Rottenfeld.

Son adversaire lui paraissait ridiculement petit, et il pensait :

– Je suis plus grand que lui... c’est une iniquité !... Les cibles ne sont pas égales...

Il aspira l’air froid à pleins poumons. Le cinéma crépitait comme une lointaine mitrailleuse. Un moineau passa, se rendant à ses affaires.

– Êtes-vous prêts, messieurs ?

Pifle étreignit la crosse de son arme :

– Attention !... Feu !... un, deux !...

Pifle entendit claquer un fouet, et ce fut comme si Rottenfeld expectorait un flocon d'ouate. Il voulut tirer, lui aussi, mais son index, au lieu de presser sur la gâchette, appuyait désespérément sur le pontet du pistolet. Le coup ne partit pas.

– Trois !... halte !

Pifle eut une intuition géniale ; il jeta son pistolet et se croisa noblement les bras. Le cinéma tournait sans relâche.

– Vous n'avez rien ?... rien ?

– Je ne crois pas...

– Sublime !... disait Leponant. Tu as été sublime !... tant pis, je te tutoie !

Pierre Coulibane embrasse Pifle sur les deux joues :

– Mais pourquoi n'avez-vous pas tiré ?

– Peuh !... dit Pifle. À cette distance, avec mon adresse, je ne pouvais pas le manquer... Alors, vous comprenez... un père de famille...

## CHAPITRE VIII

### LA GLOIRE.

L'humanité, vue des bureaux de rédaction d'un journal, se présente sous un raccourci déformant. Elle apparaît composée d'exaltés dont la préoccupation lancinante est de faire parler d'eux et qui ne reculent devant aucun moyen pour y parvenir. D'un bout de l'année à l'autre, ils envoient des notes, des annonces, des communiqués, des rectifications, des palmarès, et consentent à des bassesses pour les faire publier.

Il y a les convaincus, les « cinglés » du sport et les arrivistes. Les premiers, les plus intéressants, consacrent la majeure partie de leur existence aux sports. Ils sont présidents, secrétaires, trésoriers, délégués, commissaires, et fournissent aux diverses rubriques la matière quotidienne.

Une ligne biffée les navre, un nom mal orthographié les désespère. Ils composent la phalange solide, le dernier carré du sport sain. Ils sont souvent ennuyeux, mais on n'ose jamais le leur dire.

Les « cinglés » sont la caricature des premiers. Ils élisent domicile dans l'antichambre de « leur » rédacteur, puis au bar, où ils risquent d'entrevoir quelques athlètes et, enfin, sur les stades où on les trouve partout, été comme hiver, toujours bavards, toujours exaltés.

C'est à peine s'ils se souviennent de leur métier, de leur foyer, mais ils savent irréfutablement tous les résultats des dix dernières années et chiffrent les temps des records au dixième de seconde.

Si les arrivistes sont des tard venus, ils n'en ont pas moins la prépondérance. Parmi tant de naïfs et d'illuminés, la manœuvre est facile.

Les grenouilles ont toujours demandé un roi.

Les arrivistes du sport, qui ne pensent qu'à eux, déclarent à tout propos qu'ils ne pensent qu'aux autres. Cela suffit pour qu'on les croie. À eux donc les premières places, les honneurs, et ces petits bouts de ruban multicolores que la plupart des hommes aiment tant, surtout depuis que le souci d'égalité est devenu nettement démocratique.

Pifle connut tous ces individus dont il avait besoin. C'est par eux qu'il fut renseigné, édifié, instruit en peu de semaines. Enfin, pour masquer son ignorance technique, il eut les volontaires.

Jamais il ne viendra à l'idée d'un badaud de dire à un brave terrassier :

– L'ami, passez-moi votre pelle et votre pioche. Vous êtes fatigué, je vais faire votre travail.

Mais, dix fois par jour, on implore les journalistes :

– Voulez-vous que j'aille, dimanche, pour vous, au meeting de Bécon-les-Salades ? Je connais tout le monde dans ce patelin... Je vous apporterai mon compte rendu avant sept heures.

Grâce à ces collaborateurs bénévoles, Pifle eut une des rubriques les plus complètes et les mieux informées de Paris ; il se contentait de redresser quelques phrases tortueuses.

Sa timidité le servit. Rien ne ressemble plus à un orgueilleux qu'un timide. Pifle ne fut pas long à se sentir haï de ses camarades, et la haine ambiante est un fameux stimulant.

Les autres s'exaspéraient :

– Pourquoi porte-t-on Pifle aux nues ?... Je ne comprends pas... Qu'a-t-il fait d'extraordinaire ?... Votre engouement est absurde.

Les admirateurs de Pifle répondaient :

– Vous êtes jaloux de lui, donc il a une valeur.

Car nous abondons en syllogismes auxquels manque presque toujours un terme.

\*\*\* \*\*

Trois jours s'écoulèrent après le duel sans que M. Garnytoque donnât signe de vie. Les quotidiens avaient publié des comptes rendus, voire des photographies, où Leponant, en bon témoin, figurait au premier plan.

Pifle digérait son triomphe avec béatitude. Les félicitations s'amoncelaient sur sa table. Chapotard lui avait simplement écrit : « Bravo ! »

– Ce mot vaut mille francs la lettre, se dit malicieusement Pifle. Chapotard m'aime bien, mais il eût peut-être préféré écrire : De profundis. J'irai le voir au début de la semaine prochaine.

Casimir, obséquieux, pénétra dans le bureau-cabanon :

– M. Garnytoque vous fait demander si vous pouvez aller le voir.

– Tout de suite !

Le directeur l'accueillit chaleureusement :

– Bonjour, matamore !... Vous en faites de belles !...

– Moi, monsieur le Directeur ?...

– Regardez cette mine innocente !... je vous défends, mon cher Pifle, d'exposer votre vie inutilement...

– Rottenfeld m'avait envoyé ses témoins...

– Qu'importe !...

– Mon honneur m'ordonnait de me battre...

– Je vous félicite de ce sentiment chevaleresque, mais une autre fois, faites la sourde oreille.

– Ce n'est guère possible, j'ai mon honneur...

– Laissez-vous tenter un procès... C'est moins dangereux et ce n'est pas plus mauvais pour la publicité. Je ne me consolerais jamais qu'une balle stupide ou une estocade malencontreuse privât la *Gazette* d'un collaborateur tel que vous.

Il essuya son monocle :

– Pifle, le conseil d'administration du journal a décidé de faire quelque chose pour vous... Que penseriez-vous d'une augmentation ?...

– Ma foi, elle serait la bienvenue, dit Pifle.

M. Garnytoque se frotta vigoureusement les mains.

– Vous trouvez ça naturel ?... une augmentation ?... Et vous n'êtes pas ici depuis deux mois... Le cas est unique dans les annales de la maison, mon cher Pifle...

– Je vous en suis d'autant plus reconnaissant.

M. Garnytoque agita la main :

– Non, non... cela me fait plaisir. Sur ma proposition, le conseil s'est arrêté au chiffre de douze cents.

Pifle trouva, tout à coup, la vie splendide. Douze cents francs par mois ! son rêve ! Il allait pouvoir s'offrir le pardessus en poil de chameau dont il avait envie depuis si longtemps !

– Oui, continua M. Garnytoque, douze cents francs d'augmentation. Cela vous fera six cents francs par mois à partir du premier novembre... Si vous continuez à ce train-là, vous nous ruinerez !... Mais je plaisante... aucun sacrifice n'est excessif quand il s'agit de s'attacher un collaborateur d'élite...

Pifle se remettait peu à peu. En deux secondes, il renonça au pardessus en poil de chameau. Cent francs par mois, cela ne fait que trois francs trente-trois par jour, mais cela fait douze mille francs en dix ans. Tout dépend de la façon de compter.

Son petit discours de remerciement fut laborieux, mais M. Garnytoque l'accepta comme un chef-d'œuvre d'éloquence.

Saloizeau interviewa Pifle :

– Le patron vous augmente ?... C'est vrai ?...

– Oui.

– Je vous félicite, dit l'homme au nez de cire. À l'occasion, glissez-lui un mot pour moi... Voilà six ans que j'attends qu'on pense à moi.

– Entendu, dit Pifle, pénétré de son importance.

– En échange, si vous désirez les palmes académiques... je suis très bien à l'instruction publique...

– Merci, dit Pifle, avec un sourire mystérieux. Ne vous inquiétez pas pour ma boutonnière.



– Oh ! je sais bien que quand vous voudrez une décoration...

Pifle remonta à pied, en flâneur, vers la cité du Midi. Il se morigénait de sa tristesse. Pourquoi faisait-il cette mine d'enterrement ? Il ne s'attendait pas à être augmenté et on lui donnait cent francs de plus par mois. Le plus logique était donc qu'il se réjouît.

Mais son état d'âme était celui du monsieur qui trouve un billet de cent sous sur l'asphalte et qui pense :

– Ce n'est pas moi qui ramasserai jamais mille francs !...

Pifle s'ébroua. Il décida de porter la bonne nouvelle à M<sup>me</sup> Coulibane, pour déguster ses compliments.

Boulevard de Clichy, un taxi s'arrêta à quelques mètres de Pifle. Jacqueline en descendit lestement.

– Au revoir et merci, fit-elle.

Un bras sortit du taxi, un bras gris. Leponant avait un costume de ce gris-là. Pifle se rembrunit.

– C'est le bon Dieu qui vous envoie ! s'exclama la jeune fille. Maman m'avait recommandé de vous téléphoner, mais je n'ai pas eu une minute. Que faites-vous ce soir ?...

– Pas grand'chose, dit Pifle.

– Maman a fait un bœuf à la bourguignonne. Quand nous l'aurons mangé, nous irons vous voir au cinéma.

– Comment me voir ?...

– Votre duel est filmé au Lutèce-Palace.

Pifle maugréa, suprêmement hypocrite :

– Je déteste ces procédés...

– Vous payez la rançon de votre célébrité...

– Ce n'est pas drôle !

Jacqueline était plus franche que le journaliste :

– À votre place, ça ne me déplairait pas !...

Le bœuf à la bourguignonne de M<sup>me</sup> Coulibane était un mets délectable. Mijoté sur un feu doux, pendant une dizaine d'heures, il se présentait sous la forme d'un emplâtre noir et gluant.

– Ce n'est pas beau à voir, disait M<sup>me</sup> Coulibane, mais qui en goûte en redemande.

Pifle, qui avait déjà apprécié l'emplâtre, en redemanda. Pierre n'étant pas là, il racontait librement son duel.

– Rottenfeld lève le bras... il vise soigneusement... Pan !...

– Seigneur !... murmura M<sup>me</sup> Coulibane, qui entendait l'histoire pour la dixième fois. Un peu de sauce ?...

– Une cuillerée... je ne sens rien... donc, il m'a manqué...

– Heureusement, dit M<sup>me</sup> Coulibane.

Pifle touche son assiette.

– Les Pifle, dit-il, ne sont pas des assassins. Pas de sang sur les mains !... Rien que de l'encre !... J'ai jeté mon pistolet !... Tout était fini...

– Franchement, je ne vous croyais pas comme ça, dit M<sup>me</sup> Coulibane qui ne savait pas déguiser sa pensée.

Puis sans transition, à Jacqueline :

– À quoi penses-tu, Jacquot ?

– Je pense que nous sommes en retard. Les actualités passent en premier.

Pifle saisit l'occasion par son frêle cheveu.

– Nous prendrons un taxi... je suis riche.

– Vous avez hérité, plaisanta M<sup>me</sup> Coulibane.

– Le patron m'a augmenté.

– Déjà ?...

Ce petit mot lui fut doux.

– C'est un roublard... Il sait qu'on m'a fait ailleurs des offres avantageuses.

– Combien gagnez-vous maintenant ?...

Pifle contempla son morceau de roquefort.

– Je suis augmenté de douze cents...

– À la bonne heure !... fit M<sup>me</sup> Coulibane. Avec deux mille quatre par mois, un célibataire peut se suffire. Nous allons profiter de ça pour faire « repapiéter » votre chambre.

– Pourquoi faire ?...

– Retapisser !... Vous ne comprenez donc pas le français... Vous paierez le papier et moi la colle !

Jacqueline s'impatientait :

– Mets ton chapeau, maman ! Vous discuterez cela demain !

– Si j'avais su, pensait Pifle, je n'aurais rien dit. Elle m'embête, avec son repapiétage !...

Ils arrivèrent assez tôt pour voir projeter le duel sur l'immense écran.

Des messieurs s'affairaient au pied des tribunes du Parc des Princes. L'un d'eux portait une petite boîte.

– Le docteur... murmura Pifle.

Trois personnages assez flous traversèrent le champ au premier plan.

– Vous voilà, monsieur Pifle, dit M<sup>me</sup> Coulibane.

Quelques spectateurs se retournèrent, scrutant la pénombre. Les adversaires prenaient place pendant que haut-parleur éructait une valse lente.

– Vous étiez très près l'un de l'autre... remarqua Jacqueline.

– Très... le cinéma éloigne beaucoup.

En voyant tirer Rottenfeld, Pifle retrouva l'impression désagréable qu'il avait ressentie le fameux matin. Une seconde – perceptible pour lui seul – son double hésita, puis jeta le pistolet.

– C'est romain ! s'exclama un monsieur.

Des bravos claquèrent. Le haut-parleur attaqua un two-step pour mettre en valeur les inondations de Chine.

– C'est émouvant !... dit Jacqueline, sincère.

M<sup>me</sup> Coulibane se moucha bruyamment.

– Ah ! oui... c'est émouvant !...

On entendait des réflexions :

– Si... je vous assure... c'est celui-là !...

– Tu crois ?...

– Il est bien reconnaissable, avec son grand nez !...

– Il est rudement laid !...

Après l'entr'acte, se déroula un terrible « super film », le *Sanglier de Chihuahua* dont le titre fut accueilli par un « Ah ! » d'infinie satisfaction.

Musique arrêtée, les protagonistes défilèrent.

L'héroïne persécutée laissa tomber deux larmes de glycérine. Le traître fronça les sourcils et remua les mâchoires. Enfin, le héros, un cow-boy, parut, avec son grand chapeau blanc, son foulard et son palefroi.

La musique souligna la première phrase d'une romance :

Dans une vallée merveilleuse  
Une famille vivait heureuse.

La mère heureuse tricotait des bas, la jeune fille heureuse cueillait des fleurs artificielles dans un buisson, et le père heureux, rentrant de la prairie, saluait sa femme comme au retour d'une expédition circumterrestre.

Pifle n'avait qu'un goût modéré pour les films américains, dont la psychologie le déroutait.

Pendant ce temps, dans une pulchéria de la ville voisine, quatre garçons de vaches – c'est ainsi qu'on nomme les cow-boys en Amérique – jouaient aux cartes. Soudain l'un d'eux tira trois coups de revolver, tua son partenaire, sauta à cheval, et la première des cinq cents poursuites qui agrémentaient la « supervision » commença.

Pifle bâillait à se décrocher la mâchoire. Pour se caler plus confortablement dans son fauteuil, il étendit le bras sur le dossier du fauteuil voisin. Sa main toucha une main – la main de Jacqueline. Cette main recula de quelques centimètres, puis se laissa rejoindre.

Pifle éprouva une troublante volupté. Il discernait le joli profil de Jacquot, immobile, serein. La duplicité féminine est insondable. Pifle résolut d'être manchot jusqu'à la fin du film.

Il caressa la main qui s'abandonnait et se risqua à la pétrir avec une énergie croissante.

La main de Jacqueline, révoltée, voulut fuir. Pifle la maintint de force, mais un pinçon cruel lui fit aussitôt lâcher prise.

– Méchante !... dit-il.

Jacquot ne bougea pas plus qu'une statue. Décidément sa perversité était incommensurable.

Quand les lampes se rallumèrent, M<sup>me</sup> Coulibane dit :

– Attendez un peu que je voie la tête du freluquet qui était derrière moi... Ce polisson ma tripoté la main pendant une heure !...

Et pas très fâchée, avec un sourire indulgent :

Tout de même, ces jeunes gens... si on les écoutait !...

## **CHAPITRE IX**

### **LE SECRET DE LA TECHNIQUE.**

L'exactitude est la politesse des présidents de la République... Au premier coup de dix heures, le chef du pouvoir exécutif entra dans le Grand-Palais, aux accents d'une *Marseillaise*, jouée à vingt mètres de hauteur par la Garde républicaine.

Le commissaire de police du quartier, déguisé en académicien, s'affairait autour du cortège comme un chien labri autour d'un troupeau d'ovins. Le chef du protocole marchait à reculons.

– Par ici, monsieur le Président... par ici...

Les photographes partent pour un championnat d'instantanés, et l'allumeur de magnésium donne le signal du départ avec un flouc !... de starter enrhumé.

Derrière le président tournoyait la horde des jaquettes et des redingotes. Les jaquettes, plus jeunes, voulaient le pas, mais les redingotes, plus expérimentées, se maintenaient fermement dans le sillage de l'auguste visiteur. On eût dit des gamins à la sortie d'un baptême, quand ils cherchent à attraper les bonbons jetés par la marraine.

Amédée Pifle ne faisait pas partie du cortège officiel. Mais par la vertu de ses coudes et de ses longues jambes, il marchait à

la droite du Président, qui se tourna plusieurs fois vers lui, pour lui dire avec une extrême amabilité :

– C'est très bien... c'est très intéressant...

Pifle travaillait. Il notait sur son calepin tous les stands où s'arrêtait le cortège, parce que, tout à l'heure, il enverrait son courtier y ramasser des publicités vaniteuses.

« Le Président de la République a tenu à féliciter Monsieur X..., l'industriel bien connu, dont la nouvelle 7 cylindres lui a arraché des cris d'admiration ».

La foule encombrait les avenues de feutre. Des amateurs se faisaient expliquer le fonctionnement des mécaniques et feignaient d'être captivés par les discours des démonstrateurs. Décidés à ne rien acheter, ils disaient chez Citroën :

– Vous n'avez pas la peinture au-dessous ?...

Et chez Rolls-Royce :

– Avez-vous le même modèle pour enfants ?...

Une grosse dame en transpiration courait comme une folle, faisant une énorme provision de prospectus et de catalogues pour son petit garçon qui avait la rougeole.

Un jeune homme très jaune répétait toutes les vingt secondes, spasmodiquement :

– Quelle quincaillerie !... quelle quincaillerie !...

\*\*\* \*\*

Pifle n'avait pas vu venir sans angoisse l'inauguration du Salon de l'Automobile. L'impossibilité où il s'était mis d'avouer



son incompetence l'obligeait à suivre lui-même la grande manifestation industrielle.

Qu'allait-il écrire ? Quelques articles préparatoires, faits par des spécialistes, l'affolèrent. Les servo-freins, les soupapes en dessus, les culbuteurs lui donnèrent des cauchemars, il eut la surprise d'apprendre que les pneus-ballon n'étaient pas exclusivement réservés aux avions et que leur inflation n'avait aucun rapport avec celle de notre monnaie nationale. Il pâlit sur le graissage sous pression et le mécanisme du sur-compresseur le laissa pantois.

Par bonheur, il commençait à connaître les finesses du métier et il sortait de l'école des Chartes. Son « avant-Salon » fut une compilation méthodique de tout ce qui avait été publié. Il redevenait historien. Il conclut en faveur des cylindrées moyennes et félicita les constructeurs de chercher « des rendements supérieurs avec des puissances inférieures ».

Il ne s'aventurait pas beaucoup, mais les lecteurs de la *Gazette* savaient se contenter de vérités premières.

– Je compte sur un article par jour pendant toute la durée du Salon, avait dit M. Saloizeau.

– Vous ne trouvez pas ça exagéré ?...

– C'est l'usage... on insère la publicité à la suite de cet article. Parlez des phares, des amortisseurs, des carrosseries... Mais vous avez tendance à faire un peu trop technique.

– Je m'arrangerai, avait répondu Pifle.

– Voulez-vous un courtier de publicité, ou préférez-vous « prospecter » vous-même ?...

Pifle ne demanda pas d'explications, pourtant utiles. Son principe était de paraître tout savoir :

– Je verrai, dit-il.

Leponant le renseigna obligeamment :

– Le courtier va relancer les clients. Il t’apporte les ordres, tu rédiges les articles et vous partagez la commission.

– Intéressante, la commission ?...

– Vingt pour cent.

– Si je n’ai pas de courtier, les vingt pour cent sont à moi ?

– Mais oui...

Pifle alla tout de suite déclarer à Saloizeau :

– Je préfère travailler sans courtier.

Et le lendemain, il entra de pied ferme dans le mystérieux empire de la publicité.

Un millier de maisons participaient au Salon. Pifle se promit de les voir toutes, à raison de cent trois par jour. Au bout de la première matinée, comme il avait fait deux stands seulement, il apprécia la vanité des programmes. D’ailleurs, son enthousiasme se mourait déjà de consommation.

Le courtier de publicité doit avoir de bonnes jambes, une témérité placide et un amour-propre élastique.

Il ne peut pas, en pénétrant dans un stand, ôter son chapeau et sourire humblement au groom qu’il ne doit, sous aucun prétexte, confondre avec le directeur. Trop poli, il est tout de suite repéré et vidé sans égards. S’il a une serviette, il doit la cacher avec soin, car elle le trahirait inmanquablement.

Le courtier doit être un monsieur comme tous les messieurs. Une fois dans la place, il consulte un prix courant et feint de s’intéresser aux châssis exposés.

Au bout d’un certain temps, le chef du stand le remarque et pense :

– Qui est ce monsieur distingué qui contemple de si près nos chefs-d’œuvre ?...

Et c’est lui-même qui interpelle le courtier :

– Monsieur désire un renseignement ?...

C’est alors que le courtier doit faire preuve d’une habileté infernale. Un mot de trop, et il est perdu. Qu’il ne demande pas, par exemple :

– Ça marche à l’essence ou au pétrole ?...

Ou bien, entendant parler de l’huilage au B B :

– Il faut donc avoir toujours un enfant sous la main ?...

Non, il doit écouter jusqu’à ce que l’épuisement gagne son interlocuteur. Alors, il susurre :

– Vous venez de me donner le texte d’un remarquable entrefilet de publicité... Voulez-vous que je vous passe ça à trente francs la ligne ?...

On n’accepte pas toujours, mais il est relativement rare qu’on se livre à des voies de fait sur son individu. Il coupe court aux invectives :

– Ne vous dérangez pas... je repasserai...

Il advient que le vendeur mystifié prenne sa revanche :

– Vous êtes un agent de publicité ?...

– Oui, monsieur, répond le courtier, l’échine en arc.

– Je vous fais perdre votre temps... je suis navré... Allez voir d’urgence M. Durand, qui s’occupe de cela...

Le courtier respire :

– M. Durand ?... Où le trouverai-je ?...

– À notre usine, à Courbevoie...

Déjà le courtier est moins emballé.

– Ah ! c'est à Courbevoie ?...

– Mais oui... je crois qu'il fera quelque chose... Vers quatre heures, n'est-ce pas ?...

Le courtier part. M. Durand le fait attendre jusqu'au crépuscule, puis le reçoit :

– Qui est l'idiot qui vous envoie ici ?... Nous avons un distributeur, monsieur !... Dupont-Dupont, rue Jean-Goujon, à deux pas du Grand-Palais !...

Le distributeur de publicité est l'ennemi du courtier de publicité. C'est lui qui encaisse la totalité des commissions.

Dès le premier soir, Pifle rendit les armes :

– Il y a trop de besogne pour un seul homme, dit-il à Saloizeau. Donnez-moi un courtier, la maison y gagnera.

On lui adjoignit M. Lévy. M. Lévy s'était fait mettre des fausses dents pour que son sourire fût plus avenant. Il était onctueux comme une bille de beurre et se flattait de connaître tout le monde à Paris. Il avait été encaisseur dans une banque.

Par lui, Pifle devait s'initier aux subtilités de la ristourne de la main à la main et aux complications perfides du droit de suite.

– En publicité, disait le doucereux M. Lévy, ce n'est pas celui qui travaille le plus qui gagne le plus.

Et il ajoutait :

– Je ne déplace pas autant d'air que les autres, mais je décroche toujours un petit ordre par-ci par-là.

En effet, Pifle eut à faire ressortir les mérites des marques les plus diverses, en cinq, dix, ou vingt lignes, selon la capacité financière des clients.

Le Président de la République avait fait le tour du rez-de-chaussée. Il ne s'exclamait pas : « Que d'eau !... que d'eau !... » comme le regretté Mac-Mahon, mais il pensait :

– Que d'autos !... que d'autos !...

Le chef du protocole gravissait la première marche de l'escalier.

– Par ici, monsieur le Président !... par ici !...

Et le Président, docile, alla admirer les bicyclettes bien que les constructeurs ne pussent nourrir l'ambition saugrenue de le voir jamais pédaler autour du lac.

Quelqu'un tira M. Pifle par la manche :

– Vous ne me reconnaissez pas ?

– Il me semble... C'est un peu vague... je vois tant de monde...

– Rottenfeld... vous vous rappelez ?...

– Je vous demande pardon, dit Pifle, méfiant.

– Je vous dérange peut-être.

– Nullement... je bavardais avec Albert Lebrun...

– Alors, je suis confus...

– Je dîne chez lui ce soir, dit Pifle avec aplomb.

– Pouvez-vous m'accorder un instant ?...

– Oui monsieur...

Le ton de Rottenfeld n'avait rien d'agressif. Ils se rendirent au bout de la grande nef, dans un stand désert, au-dessus duquel se balançait une gigantesque pancarte :

### C. W. ROTTENFELD AND CO.

– Vous êtes ici chez moi, dit Rottenfeld.

Un cyclecar se morfondait au centre du stand. Tout autour, sur des chevalets d'acajou, des photos représentaient d'immenses ateliers où grouillaient des centaines d'ouvriers, un sky-scraper, un chantier naval et un parc d'aviation plus grand que le Bourget.

– Nos usines, dit Rottenfeld.

– À Cincinnati ? dit Pifle. Elles sont magnifiques...

– C'est ainsi qu'elles seront quand elles existeront, dit cyniquement Rottenfeld. Asseyez-vous et causons... Je lance une nouvelle marque, le Capricorne... le cyclecar pour tous... Jusqu'ici, nous n'en avons fabriqué qu'un... Nous ne mentons donc point en déclarant que nous ne pouvons pas livrer avant un an... L'affaire est merveilleuse, mais nous sommes un peu à court d'argent...

– Ce n'est pas un péché, dit Pifle.

– Mais c'est une gêne sérieuse.

– Pas pour un brasseur d'affaires de votre trempe, dit Pifle.

– Évidemment, j'en ai vu de pires, concéda Rottenfeld, mais il faut aviser... Je ne vous cacherai pas que ça presse... Je vous ai jugé à l'œuvre, monsieur Pifle... Mieux vaut compter au nombre de vos amis que de vos ennemis... je vous demande carrément, voulez-vous marcher avec nous ?...

– C'est que... mes capitaux ne sont pas disponibles, dit Pifle.

Rottenfeld s'empressa d'ajouter :

– Nous ne vous demandons que votre plume... Faites-nous de la publicité, que nous payerons au tarif ordinaire, mais que vous signerez de votre nom... En échange de cette faveur, vous ferez partie de notre Conseil d'administration, avec un nombre suffisant d'actions d'apport... Je ne vous cache pas que ces actions valent aujourd'hui zéro.

– C'est un minimum, dit Pifle.

– Elles monteront !... Souvenez-vous de ma formule : le cyclecar pour tous ou l'auto à la petite semaine... Le client versera cent francs par semaine pendant deux ans...

– Quatre cents francs par mois ?...

– Non !... cent francs par semaine !... Cela fait davantage et cela paraît moins. Nous livrons le Capricorne au bout d'un an, et la farce est jouée... Nous ne risquons rien...

– C'est le client qui risque !...

– Partez de cet axiome que le client n'est jamais intéressant... Je ne vous demande pas une réponse immédiate... Réfléchissez tout à votre aise... Vous accepterez demain...

– Vous allez, vous allez !... dit le journaliste.

– Vous êtes intelligent ; par conséquent, vous ne pouvez pas refuser... Je ne pouvais faire cette proposition qu'à un homme comme vous. Un journaliste ordinaire n'eût pas compris... Chaque administrateur touchera environ douze mille francs de jetons de présence par an... C'est peu, mais cela s'améliorera... Le Capricorne est une affaire propre, loyale, qui progressera à pas de géant. Au prix où sont les autobus, tout le

monde a l'impérieux besoin d'un cyclecar... Cent francs par semaine, c'est dérisoire !...

Pifle essaya de soulever le capot :

– Est-ce qu'il marche, votre cyclecar ?...

– Nous espérons, répondit Rottenfeld. Ne vous fatiguez pas, le capot est vissé. Le public ne s'expliquerait pas pourquoi il n'y a pas de moteur à l'intérieur... Les gens sont si prompts à la critique !



# **CHAPITRE X**

## **LES FONCTIONS PUBLIQUES.**

La notoriété d'un journaliste se mesure au nombre de visiteurs qu'il reçoit. Ce n'est qu'à la fin de leur carrière que les plumitifs célèbres renoncent à perdre des jours et des jours à écouter des fâcheux prolixes. Amédée Pifle en était encore à la volupté des jeunes médecins auscultant leurs premiers malades, des avocats stagiaires écoutant les confidences de leurs premiers clients. Il disait à ses plus sinistres raseurs :

– Quand vous passerez dans le quartier, n'hésitez pas à monter, vous me ferez plaisir...

Ce jour-là, Casimir introduisit trois visiteurs à la fois et répondit au coup d'œil interrogateur de Pifle.

– Y paraît qu'y sont ensemble.

Les trois messieurs saluèrent simultanément :

– À qui ai-je l'honneur, messieurs ?...

Pifle demandait cela en signant son courrier – un courrier fictif représenté par un tas de vieilles circulaires. Il posa son porte-plume en apprenant qu'il avait devant lui les délégués de l'Armagnac et Chalosse.

Dès que quelques hommes se réunissent pour constituer un comité, ce comité devient pour eux le nombril de l'univers. Ils ne parlent jamais du Comité des épiciers en gros du Doubs, du Comité des braconniers des Flandres. Et quand il s'agit de la Fédération française des pêcheurs à la ligne, ils prononcent tout simplement : La France.

Les délégués de l'Armagnac et Chalosse représentaient le Comité de rugby de la région. Le président, mince et long, au nez couvert de pustules, s'appelait Escatafal ; le vice-président, obèse et sans doute arthritique, avait nom Bouzigue. Jamais Pifle ne devait connaître l'état-civil du secrétaire, ostensiblement boiteux, qui lui fut désigné sous le vocable de Broum, ou Sproum, ou Groum.

– Monsieur, dit le président Escatafal, vous vous demandez pourquoi nous venons interrompre vos travaux et vous faire perdre une partie du temps précieux que vous consacrez à la noble cause des sports. Votre curiosité est légitime, je ne vous ferai donc pas languir et je vais vous exposer en peu de mots, le plus brièvement possible, l'objet de notre visite...

M. Bouzigue voulut expliquer :

– Figurez-vous que...

Mais M. Escatafal l'interrompit sévèrement :

– Je vous en prie, Bouzigue !...

Et il continua son discours :

– Le Comité d'Armagnac et Chalosse, vous ne l'ignorez pas existe depuis peu... Trop longtemps, on a divisé arbitrairement une région constituant un tout ethnographique. Enfin, la « deuzéfer » a entendu la voix des opprimés, comme la Société des Nations entendit la voix de la Pologne...

– Il y a une justice en France !... dit le vice-président.

Les prunelles de M. Escatafal étincelèrent :

– Je vous en prie, Bouzigue !... Quand nous fûmes constitués, il nous fallut un délégué au Comité Central, et nous choisîmes notre compatriote Salavardac, qui habitait Paris depuis l'exposition de 1900... Aujourd'hui, Salavardac ne peut plus être notre délégué...

– Hélas ! dit le vice-président.

– Je vous prie, Bouzigue !... Non, Salavardac, quelque soit notre vénération pour lui, ne peut plus être notre délégué...

– Pourquoi ?... dit Pifle.

– Il est mort, répondit Escatafal.

Le secrétaire au nom indistinct se leva :

– C'était mon cousin, dit-il.

Et il se rassit.

– En conséquence, nous décidâmes... commença le vice-président.

Escatafal monta son diapason :

– Je vous prie, Bouzigue !... Nous nous réunîmes le lendemain des funérailles, et nous décidâmes le choix d'un nouveau délégué... Nous hésitâmes longtemps... ce fut orageux... Nos principaux orateurs défilèrent à la tribune. Finalement, un d'entre nous prononça le nom d'Amédée Pifle !...

Le secrétaire inconnu se releva :

– C'est moi, dit-il.

Et il se reposa sur sa chaise.

– Une vague d’enthousiasme déferla, dit Escatafal. Votre mère est de Labastide-Viguerolle, notre sang coule dans vos veines !...

– Le Midi, il n’y a que ça !... dit le vice-président.

Cette fois, la coupe d’Escatafal déborda. Les joues enflammées, il attaqua l’interrupteur :

– À vous, Bouzigue !... Puisque vous y tenez tant, je vous cède la parole !... À vous ! Annoncez à monsieur Amédée Pifle qu’il a été élu à l’unanimité délégué de l’Armagnac et Chalosse... Expliquez-lui que nous n’avons même pas eu besoin de son autorisation, persuadés que nous sommes de son indéfectible dévouement à la petite patrie !... Parlez, puisque vous en mourez d’envie !

Bouzigue fut absolument occis par cette virulente apostrophe.

– Ne vous emportez pas, mon vieil Escatafal... vous êtes le plus qualifié de nous trois. Si je vous coupe de temps en temps, c’est parce que je vibre... Ça me fait quelque chose d’être là...

Pifle intervint alors :

– Messieurs, dit-il, je suis aussi surpris qu’ému... vraiment... Votre démarche me flatte... me trouble... Je vous remercie de l’honneur que vous me faites, mais...

Déférent mais énergique, Escatafal reprit :

– Pas de mais !... vous êtes très pris, nous le savons, mais nous avons juré de vous faire accepter !

Le secrétaire se leva pour la troisième fois :

– C’est moi qui ai fait jurer ! dit-il.

Et il se rassit pour la troisième fois.

– J’ai peu de loisirs, c’est vrai, dit Pifle, mais ce qui me retient surtout, c’est la crainte de manquer de compétence.

En entendant ces paroles extraordinaires, les trois délégués eurent une crise de gaieté folle. Bouzigue hoquetait, Escatafal se tenait les côtes, et M. Broum ou Froum gloussait comme une poule pondeuse.

– Pas compétent ! pouffa le vice-président.

– La voilà bien, la modestie méridionale ! fit Escatafal !

– Je ne plaisante pas, dit Pifle. Je suis un spécialiste des sports mécaniques : auto, aviation...

– Vous oubliez, dit Escatafal, que nous lisons vos comptes rendus ?... Ne vous dérobez pas, monsieur Pifle. Nous avons, d’ailleurs, déjà écrit à la « deuzéfer » que vous acceptiez... Topez là !...

Il lui tendit la main en gentleman. Bouzigue lui offrit la sienne comme une escalope de veau grasse et froide. Quant au secrétaire, il faillit le faire gémir, tant il mit d’énergie dans son shake-hand.

– Messieurs, dit Pifle, vous me prenez à la gorge !... C’est mal !

– Enfin, dit Escatafal, nous serons représentés par un homme ! par un vrai !... Salavardac méritait notre respect, mais il avait une paralysie depuis quatre ans, le « povre » ! À propos, vous débutez bientôt... la prochaine séance à Paris, c’est demain...

– Et vous avez du pain sur la planche avec les affaires Magroliche et Picabiau ! se réjouit Bouzigue.

– Je ne pourrai en discuter avant d’avoir feuilleté les dossiers.

– Ces deux affaires sont d’une clarté d’eau de roche, dit Escatafal. Comme vous le savez, Magroliche a quitté Grenoble pour venir jouer chez nous... C’est son droit, l’air des Alpes lui était défavorable... ça le faisait tousser... La Commission de discipline a le toupet d’accuser Magroliche de professionnalisme !... Elle dit qu’il émarge au budget de son nouveau club !... Et cela, pourquoi ? Parce que, de menuisier qu’il était, Magroliche est devenu dactylographe en changeant de région... On ne sait pas quoi inventer pour nous barrer la route des championnats... Nous sommes sûrs que vous ferez requalifier Magroliche...

– Je m’y emploierai de toutes mes forces, promet Pifle.

– Le cas Picabiau est aussi simple... Picabiau, qui jouait chez nous depuis deux ans, a filé en Côte basque !... Il prétend qu’il adore la mer !...

– Ça ne trompe personne ! dit le vice-président.

– Je vous prie Bouzigue !... Picabiau est payé, cela ne fait aucun doute... Il était maçon, le voilà mécanicien-dentiste. Nous avons déposé une réclamation contre lui. Il faut, pour la moralité du rugby, qu’on lui enlève sa licence !... Cela nous est bien égal qu’il joue en Côte basque, mais nous exigeons qu’on respecte les lois de l’amateurisme.

– Je comprends cela, dit Pifle.

– C’est la logique même, dit M. Droum ou Troum.

Les trois visiteurs se levèrent à grand bruit de chaises.

– Maintenant, dit Escatafal, nous vous laissons travailler !... Nous viendrons vous chercher à sept heures pour dîner... Il faut arroser convenablement votre élection !...

– Après, dit le vice-président, vous nous piloterez dans Montmartre. Vous devez en connaître, des petits coins !

Quand ils furent sortis, Pifle regretta d'avoir accepté. Son ignorance l'inquiétait. Quelle figure aurait-il parmi les pontifes du rugby ?

Il décida de se borner à écouter d'abord, en attendant de pouvoir parler avec l'autorité et la sagesse désirables. D'ailleurs, le fait qu'on était venu le chercher du dehors prouvait que les plus malins se laissaient prendre à son bluff.

– Bluff ?

Il employait ce mot pour la première fois.

– Est-ce que je bluffe, après tout ?... Plus maintenant... J'ai une grande facilité d'assimilation... Pour qu'on soit arrivé jusqu'à moi d'Armagnac et Chalosse, il faut que j'aie donné, sans m'en apercevoir, des preuves de ma compétence... J'ai du bon sens, c'est plus précieux que de la technique.

Il est infiniment rare qu'un homme consente à avouer qu'il ignore quelque chose de sa profession. Le dernier tireur d'escarbilles d'une aciérie s'imagine de très bonne foi en connaître autant que l'ingénieur-chef. Pifle était de sang paysan ; or, les paysans n'admettent point volontiers qu'on leur en enseigne.

À sept heures précises, les Armagnacs reparurent.

– Nous avons fait le tour de toutes les salles de rédaction pour annoncer la nouvelle, dit Escatafal. Cela nous a donné une faim de tous les diables !

– Allons dîner, dit le vice-président.

– Je vous prie, Bouzigue !... L'apéritif d'abord !

Chacun paya sa tournée, et cela fit sept tournées, car Escatafal racola successivement trois « amis », dont il ignorait les noms, mais dont il se rappelait les visages. À tous, il présenta :

– Notre grand polémiste national, Amédée Pifle, délégué d’Armagnac et Chalosse !... Vous dînez avec nous, n’est-ce pas ?

Le dîner eut lieu près des Halles, rue de la Grande-Truanderie, et fut sardanapalesque. Pifle fut stupéfié par l’appétit du secrétaire Kroum, ou Vroum, dont la capacité stomacale était pratiquement illimitée. Lui-même but et mangea fort dignement, si bien qu’en se levant, il oscillait un peu sur ses longues jambes.

– Quelle heure est-il ? dit Escatafal.

– Bientôt minuit.

– C’est le moment de grimper à Montmartre !

Bouzigue tenait Pifle par le bras.

– Vous allez nous montrer des trucs inédits ?... Vous devez mener une vie de bâton de chaise !

Pifle ne défendit pas sa réputation de chartiste, pourtant détaché des choses de la chair.

– Il faut bien que jeunesse se passe ! dit-il. Du pied du Sacré-Cœur, on a une vue splendide.

– Ah ! non !... très peu pour nous !... Merci !... protestèrent les autres. Ce n’est pas le Sacré-Cœur qui nous intéresse !

Ils avaient piqué à leur revers de veston les fleurs qui ornaient la table du restaurant. Ils tiraient sur de gros cigares dont ils n’avaient pas déchiré les bagues de papier doré, et ils ne perdaient aucune occasion d’appeler Amédée Pifle par son nom, le plus haut possible.

On les vit rue Pigalle, boulevard de Clichy, rue Caulaincourt, rendus de plus en plus bruyants par quelques verres lampés au passage dans les bars les mieux éclairés.



– Je connais tous les endroits de France où on rigole, disait l'affectueux Bouzigue. J'ai suivi l'équipe première pendant dix ans. On partait, toutes les semaines, du vendredi au mardi... Ça m'a coûté pas mal d'argent, mais je ne le regrette pas.

– Vous êtes dans le commerce ? demanda Pifle.

– Oui, je suis coiffeur.

– Et monsieur Sproum ?

– Il vend des futailles.

– Et monsieur Escatafal ?

– Oh ! lui, il fait dans les prunes... C'est un homme considéré : conseiller municipal, délégué cantonal, chevalier du Mérite agricole.

Et avançant des lèvres gourmandes :

– Où nous menez-vous ?

Pifle n'en savait rien. Il se fiait au hasard, à l'inspiration. Ils traversèrent la place Constantin-Pecqueur. Les rues étaient d'un calme absolu. Escatafal, un peu gris, frappait le trottoir du bout de son parapluie en déclamant :

– Nous sommes dans la Babylone moderne !... Nous sommes à Montmartre !

Ils atteignirent la place du Tertre. On jouait de l'accordéon chez la mère Catherine, mais les derniers clients étaient partis.

– Allons ailleurs ! dit Pifle.

Il plongea résolument dans une ruelle obscure où il passait pour la première fois.

– Ne faisons pas de bruit ! recommanda-t-il.

Alléchés, ils le suivaient à la queue leu leu.

Pifle s'arrêta devant une boutique à la devanture barrée d'un calicot :

## MAGASIN À LOUER

Il affecta la consternation :

– Zut !... il n'y a plus personne !

Il heurta du poing les volets disjoints.

– Quel dommage !... l'endroit le plus rigolo de Paris !...  
C'est sûrement la police qui a fait fermer l'établissement !

# **CHAPITRE XI**

## **MONSIEUR LE DÉLÉGUÉ.**

Chapotard parlait d'abondance. Les mains au dos, il passait, repassait devant la chaise de Pifle, et son crâne jetait un reflet chaque fois que le soleil de décembre le frappait.

Pifle, les genoux serrés, les coudes au corps, écoutait le sermon du député.

– Tu as ce que j'appelle la boulimie des provinciaux, mon cher Amédée... Je connais le mal, j'en ai souffert à mon arrivée et il a fallu que je m'en guérisse tout seul... Il te semble que le sort est injuste, que la vie ne te donne pas tout ce que tu es en droit d'exiger d'elle... Alors, tu ouvres une gueule de poisson affamé, tu veux tout avaler, tu veux de l'argent, beaucoup d'argent !... Et tu es mûr pour les pires bêtises !

Pifle ânonna, l'air contrit :

– Qu'ai-je fait de mal ?

Chapotard ne lui répondit pas directement.

– Je connais tes pensées... Garnytoque ?... Une canaille qui te fait travailler pour six cents par mois... Chapotard ?... Un coquin qui te fait tirer les marrons du feu...

– Oh ! monsieur Chapotard !

– Tu es gentil de protester... Il y a d'ailleurs une part de vérité dans ce que tu penses... Les vieux exploitent souvent les jeunes, c'est dans la norme... Toi-même, plus tard, tu exploiteras ton secrétaire... Mais cela ne t'empêchera pas de l'aimer et de le lui prouver...

Chapotard médita quelques secondes devant la fenêtre :

– Je t'aime bien, Amédée... surtout depuis que tu t'es affirmé... Au début, tu étais d'une naïveté un peu agaçante... tu sortais vraiment trop de l'école des Chartes... Mais tu as rapidement compris que les archivistes paléographes, dans la vie ordinaire, ne sont pas la fleur des pois... Cela ne m'a pas déplu... Quand tu m'as fait chanter à propos de Rottenfeld, tu m'as attendri... J'ai reconnu ma race, et je me suis dit : « Dans quelques mois, il ne sera pas bon de tomber sous ses griffes ! »... Par bonheur, j'ai continué à te surveiller, et tu peux m'en remercier...

Pifle, troublé par ce langage, se demandait :

– Où veut-il en venir ?

– Il existe un journal que je parcours toujours soigneusement, continua Chapotard. C'est les *Petites Affiches*... Sa lecture est décevante ; des mois durant, on n'y trouve rien d'intéressant... Puis, un jour, une ligne vous saute aux yeux et on est payé de sa peine... Je sais, depuis ce matin, que tu fais partie du Conseil d'administration de la Société anonyme des automobiles Le Capricorne.

Il épiait Pifle, qui se troubla :

– J'ai oublié de vous prévenir...

– Oubli fâcheux !... Fais des articles pour Rottenfeld, c'est ton métier. Empoche l'argent qu'il te donnera, c'est encore ton métier, du moins dans le journal un peu spécial où tu es... mais

ne lie jamais ton sort au sien !... C'est une fantaisie que tu risquerais de payer trop cher...

Pifle eut un demi-sourire. Chapotard reprit aussitôt :

– Tu crois que je suis jaloux ?... Imbécile !... Je ne me compromets pas pour douze mille francs par an !...

– En quoi suis-je compromis ? demanda Pifle.

– Les cyclecars ne sortiront jamais, car l'argent des gogos sera mangé au fur et à mesure. Tout cela finira sur les bancs de la cour d'assises ou de la correctionnelle, ce qui est pire !

Pifle marqua quelque agitation.

– Tu commences à croire que ce radoteur de Chapotard a peut-être raison ?... Jusqu'ici, qu'as-tu touché de Rottenfeld ?...

– Rien encore, sauf le règlement de la publicité.

– Tant mieux.

– Que faut-il que je fasse ?

– Démissionner.

Pifle eut un soupir de regret.

– Je le ferai... mais si l'affaire réussit ?

– Elle ne réussira pas.

– Elle est pourtant ingénieuse.

– Trop... N'aie pas de regret, Amédée... si le Capricorne réussit, je t'indemniserai.

Il riait pour qu'on ne prît tout de même pas son offre trop au sérieux.

Pifle parut convaincu :

– C’est bien... je vous remercie, monsieur Chapotard... Je démissionnerai...

– Quand ?

– Dès demain.

Chapotard se fourra les poings dans les poches :

– Amédée, tu es un vilain petit fourbe... Demain, tu auras vu Rottenfeld et tu ne démissionneras pas.

– Je vous assure...

– Assieds-toi et écris la lettre... C’est moi qui la recommanderai.

Pifle faillit se révolter :

– Mais enfin, ce n’est pas si pressé.

– Écris, jeune présomptueux !

Pifle, maté, prit le porte-plume.

– Quels motifs dois-je invoquer ?

– Pas de précautions... Écris que tu t’en vas parce que l’affaire te paraît louche et que tu ne veux pas te faire le complice d’une escroquerie.

– Ce n’est pas utile de m’exprimer ainsi ?

– Au contraire, ta lettre restera aux archives, et, comme il y aura plus tard des perquisitions judiciaires, il ne sera pas mauvais qu’on la trouve.

Pifle ne résista pas davantage, mais il n’était pas content. Cela le navrait de peiner ce Rottenfeld qui avait été si aimable pour lui.

Chapotard relut la lettre et l’empocha.

– Comme ça, je suis sûr qu'elle partira... Ne fais pas cette tête, Amédée... Je recauserai plus tard avec toi de cette affaire.

Amédée Pifle était amer.

– Faut-il aussi que j'adresse ma démission au comité d'Armagnac et Chalosse ?

– Ce serait grotesque... Ça doit être amusant.

– Mais cela ne rapporte pas d'argent !

– Tu seras payé si cela te rapporte des amitiés ou des haines... C'est aujourd'hui ta séance, n'est-ce pas ?

– Je suis même en retard, dit Pifle.

– Va-t'en, Amédée... et répète-toi, à chaque tour de roue du taxi, que Chapotard vient de te rendre un sacré service.

Il faisait un froid sec, pas désagréable. Pifle pensait qu'il venait d'être roulé, mais cela le soulageait. Il n'avait aucune attirance pour la cour d'assises ou le tribunal correctionnel.

– Et puis, non... Chapotard ne m'aurait pas parlé sur ce ton... Il est de bonne foi, sûrement, il est de bonne foi !... Voyons... quel est l'ordre du jour ?

\*\*\* \*\*

En se rendant à la première séance du Comité central, Pifle n'était pas très rassuré. Il lui semblait que, dès le premier mot, ses collègues allaient s'apercevoir de son ignorance.

Le Comité comprenait une écrasante majorité de Méridionaux qui faisaient rouler les r comme roulent les cailloux des Gaves. À côté d'anciens joueurs, des messieurs, qui n'avaient certainement jamais fait du sport, menaient grand tapage et

parlaient tous à la fois, ce qui est la meilleure façon de s'entendre pour les gens nés au sud de la Loire.

L'avenir du sport ne préoccupait personne. Une discussion passionnée se prolongeait au sujet des grandes dates du calendrier de l'année suivante.

– Non, messieurs ! criait un gros homme cramoisi. Il ne faut pas aller à Bayonne en octobre pour le match de sélection et à Bordeaux fin décembre pour le match France-Angleterre !

– Pourquoi ?... pourquoi ?

– Réfléchissez, messieurs !... Mieux vaut aller à Bordeaux en octobre, parce que c'est la saison des cèpes, et à Bayonne pour Noël, parce que c'est la saison des foies gras !

L'argument prévalut et on félicita le gourmet écarlate, qui triomphait avec un rire puissant :

– Pensons un peu à notre estomac, messieurs !

Les affaires Magroliche et Picabiau, appelées par le président, déterminèrent ce qu'on nomme des mouvements divers.

– Encore !... la barbe !... Acquitez-les !

Le président agita sa sonnette :

– Finissons-en, messieurs !... je ne veux pas la mort des pêcheurs, mais, enfin... l'amateurisme...

Pifle demanda la parole :

– Messieurs, je m'excuse d'intervenir dans le débat...

– Avant d'avoir offert la tournée de bienvenue ! dit le gros rouge.

– ... mais j'ai mandat de vous demander la licence de Magroliche.



– Nous voudrions vous faire plaisir, dit le président, mais Magroliche est un amateur marron... il touche de l'argent !

Un barbu l'interrompit :

– Les trois quarts des joueurs sont payés !... chacun le sait, ça !

– Permettez, mon cher collègue...

Mais le barbu ne permettait rien du tout.

– Vous même, vous versez des mensualités au gallois Thomson...

Ce fut un beau hourvari. Les délégués s'interpellaient, s'apostrophaient. Le président carillonnait. On eût dit une assemblée d'énergumènes.

– Du calme, messieurs !... concilia enfin le président. Évidemment, il y a des abus, mais ce n'est pas à nous de les signaler... N'oubliez pas que monsieur Pifle est journaliste !

Ils le considérèrent soudain avec effroi.

– Hé ! pas de blagues !... Ce qu'on raconte ici ne doit pas être répété !

– Rassurez-vous, messieurs, dit Pifle. Je suis un tombeau !

– Il faut l'être !... dit le barbu. Sinon, cela nous entraînerait trop loin... Il faudrait disqualifier tout le monde !

– Pour tout arranger, dit le président, je mets aux voix la qualification de Magroliche et de Picabiau.

Toutes les mains se levèrent :

– Avis contraire ?... Il n'y en a pas... Adopté à l'unanimité !

Pifle câbla le soir même à Escatafal, et reçut, en réponse, un télégramme de remerciement : cent quinze mots de gratitude

éperdue. Magroliche, le dactylographe, envoya lui-même une dépêche :

*Suis très touchait. Reconnaissansse. Magroliche.*

La semaine suivante, Pifle prenait place au bureau en qualité d'archiviste. Ce poste lui revenait de droit.

\*\*\* \*\*

Ce jour-là, quand Pifle arriva au siège de la Fédération française de rugby, on n'attendait plus que lui pour commencer.

Le président, Pourcinel, était de Toulouse. Insignifiant, comme la plupart de ses camarades, il avait le mérite d'avoir, jadis, arpenté les pelouses des Ponts-Jumeaux.

Les deux vice-présidents, Daglouche et Bouvardon, étaient ennemis intimes. Le premier était de Perpignan, le second de Paris. La tactique la plus habile était de discuter sans eux, car un mot de l'un en attirait deux de l'autre.

Le secrétaire, Bouchabel, était papivore. Il tenait admirablement le registre officiel et calligraphiait ses comptes rendus. Son adjoint, le docteur Martigue, était plus fantaisiste et pensait plus à la noce qu'au sport. Il s'en allait régulièrement avant la fin des séances, avec cette excuse :

– Mille regrets... j'ai un rendez-vous.

Le trésorier Duchac était le barbu cynique si indulgent aux amateurs marrons. Enfin, les « membres », au nombre de trois, étaient des auditeurs muets, qui votaient perpétuellement avec la majorité.

Le président ouvrit la séance, le secrétaire expédia la lecture du procès-verbal. Puis, Pourcinel prit la parole.

L'équipe de France devait partir le surlendemain pour Londres. Deux joueurs ne pouvant prendre part à l'excursion, l'un parce que son chien favori était souffrant, l'autre parce qu'on ne lui offrait que deux mille francs à la place de trois mille qu'il demandait. Cette somme représentait son « manque à gagner » pendant les cinq jours que durait le déplacement.

– Quel est donc le métier de cet athlète ? demanda Pifle.

– Terrassier ! répondit obligeamment Pourcinel.

– Nous avons donc à remplacer un demi et un avant, dit Bouchabel. Pour le demi, nous n'avons pas le choix. Prenons Dupuy, c'est le meilleur.

– Combien vaut-il ? demanda Pourcinel.

– Cinq mille francs.

– Diable !... c'est cher, dit Duchac. Nous ferions peut-être mieux de prendre celui qui demande trois mille...

– Jamais !... rugit Bouchabel. Nous ne pouvons pas céder !

– Sauvegardons notre prestige !

– Sauvegardons notre prestige !... dit solennellement Pourcinel. Dans une fédération d'amateurs, nous ne tolérerons pas qu'un professionnel nous impose sa loi.

Duchac alluma sa pipe.

– Vous savez, moi, ce que j'en dis...

– Reste à désigner l'avant, dit Pourcinel.

– Il me semble que Lefémur serait bien, proposa Bouchabel.

– D'accord, mon cher collègue, dit le président. Mais on pourrait peut-être profiter de l'occasion pour faire plaisir à Champtocé, qui vient d'offrir un si beau bronze pour le Challenge des Quinquagénaires.

Un miracle se produisit à cet instant : un des membres muets émit quelques sons inarticulés. Pourcinel braqua aussitôt son lorgnon :

– Que dites-vous, mon cher collègue ?...

L'autre proféra :

– Pensez à l'Auvergne !

– Eh bien ?...

On ne choisit jamais un Auvergnat pour figurer dans l'équipe de France... Alors, je dis : pensez à l'Auvergne...

– Mais avez-vous un bon joueur ?...

– La question n'est pas là, reprit le membre. Je vous répète : pensez à l'Auvergne !...

– Il est gâteux !... fit le trésorier.

Bouvardon leva les bras et claqua des doigts comme un écolier qui veut aller au petit endroit :

– Prenez Lecorbier, dit-il.

Daglouche bondit immédiatement :

– Ce cul-de-jatte ?... Jamais !... Prenez plutôt Lagoguasse...

Ce fut au tour de Bouvardon à s'étrangler :

– Cet infirme ?... jamais !...

Et cela dura. Chaque fois que les adversaires reprenaient haleine, on entendait le membre répéter de son bout de table :

– Pensez à l’Auvergne !...

Champtocé fut finalement sélectionné.

– Maintenant, dit Pourcinel, qui accompagnera l’équipe ?...

Bouvardon déclara belliqueusement :

– C’est mon tour, et je ne le céderai à personne.

– On ne vous le demande pas, rétorqua Daglouche, hargneux, mais je veux aussi aller en Angleterre.

– Entendu, dit le président, vous irez tous les deux.

– J’y vais également, dit Boucharel.

– Cela fera trois délégués, dit Pourcinel. C’est beaucoup... parce que... je veux aller moi-même à Londres.

– C’est trop !... c’est trop !... gémit Duchac. Le change est élevé !...

– Mon cher trésorier, coupa Pourcinel, nous nous sacrifions assez pour la collectivité... la caisse peut nous offrir cela !

Duchac s’apaisa incontinent :

– Vous savez, moi, ce que j’en dis...

– Et vous, Monsieur Pifle, vous ne venez pas ?... demanda Pourcinel.

– Si, mais la *Gazette* paie mes frais.

– La caisse aussi !... dit Bouchabel. Ce que vous allouez votre patron ne nous regarde pas !... Nous procédons toujours ainsi !...

Pifle, pour ne pas être ridicule, ne se fit pas prier davantage :

– Du moment que c’est l’usage, j’accepte.

Le membre auvergnat avait encore quelque chose à dire :

– Messieurs, vous oubliez le masseur...

Mais le président pliait bagage :

– Le masseur ?... superflu !... superflu !... Pas de masseur !... il faut faire des économies !...

## CHAPITRE XII

### INTERMEZZO.

Pifle rapporta de Londres quelques petits cadeaux pour ses amis. Chapotard eut une paire de gants fourrés ; Leponant, une bouteille de whisky, M<sup>me</sup> Coulibane, un album de vues panoramiques ; Pierre, une boîte de cigares, et à Jacquot échut une gravure en couleurs représentant une tête de cheval. Pifle avait hésité entre une tête de chien et une tête de cheval, mais la tête de cheval était plus expressive.

Pour éviter les frais de douane, il avait mis les gants de Chapotard, bu quelques verres du whisky de Leponant et fumé trois cigares du tambour.

Les coudes sur la table, après un bon dîner, il faisait part à la famille Coulibane de ses impressions de voyage.

– Il paraît que les Anglais sont beaux disait M<sup>me</sup> Coulibane. Ils ont la peau blanche et les yeux bleus.

– Et des grands pieds et des gros genoux... compléta Jacqueline.

– Et la couperose à trente ans !... dit Pierre.

– Ils m'ont reçu avec affabilité, dit Pifle, qui était dégoûté du gin pour le restant de ses jours. Ils me connaissaient de répu-

tation, et j'ai été interviewé après le match, comme le prince de Galles.

Il y eut un silence admiratif.

– Peut-on savoir ce que vous avez dégoisé ?... fit Pierre.

– J'ai dit qu'avec un peu de chance, la France aurait pu gagner. Nous n'avons encaissé que vingt-sept points à trois...

– C'est un chiffre assez impressionnant, remarqua Pierre, qui se préparait à partir pour son travail.

– Bah !... fit Pifle d'un air détaché, nous sommes habitués à ces totaux... Cela ne nous a pas empêché de fraterniser au repas du soir.

M<sup>me</sup> Coulibane lapa quelques gouttes de liqueur au fond de son petit verre...

– Ouais !... vous deviez être ivre comme la Pologne !

– Pas plus que les Anglais, protesta Pifle. Ils sont très expansifs... celui qui était à côté de moi m'envoyait des claques à assommer un bœuf.

– Au revoir, Pifle, dit soudain le tambour.

Puis à sa sœur :

– Il me semblait que tu voulais aller au cinéma ?

Jacquot ayant répondu que telle était toujours son intention, M<sup>me</sup> Coulibane s'insurgea :

– Pourquoi m'as tu laissé enlever mon corset ?... Tu sais bien que cela me congestionne de le remettre après les repas ?...

– Mais, maman, dit Jacqueline, je ne te demande pas de t'habiller... M'sieur Pifle m'accompagnera... N'est-ce pas, m'sieur Pifle ?...



– Je suis à votre disposition, mademoiselle !...

– Jacquot, tu es d'un sans-gêne !...

L'effrontée était déjà hors de la salle-à-manger. Elle cria :

– M'sieur Pifle adore le cinéma !...

– Tout mon portrait à son âge... dit la mère, attendrie. Elle me ressemble en tout et pour tout...

– C'est frappant !... dit Pifle, qui avait cependant une opinion personnelle sur cette ressemblance.

– Elle se mariera bientôt, soupira M<sup>me</sup> Coulibane. Ce sera une pénible séparation...

Pifle affecta une parfaite indifférence :

– Le choix de votre gendre est-il fait ?...

– Non... le cœur de la chère petite n'a pas encore battu...

– Vous pourriez la conseiller... la suggestionner...

– À quoi bon ?... Elle n'en fera jamais qu'à sa tête !...

Jacqueline rentrait, tourbillonnante :

– M'sieur Pifle, voyez cet amour de chapeau !...

C'était une toque de velours artistement chiffonnée.

– Délicieux !... fit le journaliste, qui regardait surtout la jolie frimousse de la jeune fille.

– Je vous plais ?...

– Beaucoup !...

– En avant, marche !...

– Ne rentrez pas trop tard et soyez sages !... leur cria  
M<sup>me</sup> Coulibane pendant qu'ils descendaient l'escalier.

Ils dévalèrent jusqu'au bas de la rampe de la cité du Midi.

– Vous avez entendu ?... dit Pifle.

– Quoi !...

– Votre mère nous a recommandé d'être sages...

– C'est une clause de style, dit Jacquot. Avec vous, maman n'ignore pas qu'il n'y a aucun danger...

Cette phrase refroidit Pifle.

– On ne sait jamais !... dit-il. Je vous tiens par le bras... nous avons l'air de deux amoureux.

– Ou d'un frère avec sa sœur... Traversons...

– Nous n'allons pas au Lutèce-Palace ?...

– Non... sur les Boulevards... Je ne suis pas sortie pour aller au cinéma, mais pour causer avec vous...

Il sembla à Pifle qu'en dépit de cette nuit d'hiver, la rue Pigalle s'éclaboussait de soleil.

– Oui, continua Jacqueline, j'ai besoin de causer avec vous... Vous êtes le seul être à qui je puisse me confier !...

– Merci !... fit-il, en lui pressant affectueusement le poignet.

– M'sieur Pifle, dit-elle, avec un trémolo, je suis malheureuse !

– Vous ?...

– Très malheureuse !...

- Pourquoi ?...
- À cause d'un homme !...
- Que vous a-t-il fait ?...
- Je l'aime !...

Ah ! la douce émotion qu'éprouva Pifle en entendant ces trois mots prononcés d'une voix brisée, d'une voix d'adolescente autoritaire que l'amour a vaincue !... Comme il sentait Jacqueline faible à côté de lui, le rédacteur sportif bien connu !

- Cela vous rend malheureuse de l'aimer ?...

Elle eut un petit sanglot attendrissant.

- Il ne s'en doute pas !...
- Détrompez-vous, dit Pifle, il s'en doute depuis longtemps...

L'espoir transfigura Jacquot :

- Vous croyez ?...
- J'en suis sûr, dit-il. Il vous aime aussi.
- Oh ! ça, c'est une blague !...

Pifle n'admit pas ce doute, il répéta avec force :

- Il vous aime !...

Elle demanda avec un bon sens ingénu :

- Pourquoi ne me l'a-t-il pas dit ?...
- Parce que, dit Pifle, il n'a pas osé... C'est un esprit supérieur, mais cet esprit supérieur est timide.
- Il y a autre chose !... soupira-t-elle.

– Qu’y a-t-il ?...

– Une autre femme...

– Je vous jure que non !... dit Pifle.

– Et cette brune avec qui on le voit constamment ?...

– Une brune ?... quelle brune ?...

Jacqueline devint mauvaise.

– Une maigre, avec le nez en pied de marmite et des mains comme des battoirs de lavandière !...

Cette jalousie le flatta énormément :

– Je ne vois pas... vous faites erreur...

Elle se dégagea d’un coup :

– Inutile de nier !... Je les ai surpris ensemble !...

– Quand ça ?... dit Pifle, interdit.

– Samedi dernier !...

Pifle sourit, rasséréné :

– J’étais en Angleterre !...

– Je sais bien !...

Elle tordait rageusement son petit mouchoir :

– J’étais allée l’attendre à la sortie du journal... D’habitude, je le préviens, mais ce soir-là, je voulais lui faire une surprise... Elle a été belle, la surprise !... Je l’ai vu partir, bras dessus bras dessous, avec cette créature... Tenez, ils marchaient comme ça !...

Reprenant le bras de Pifle, elle lui fit faire quelques rapides embardées.

– Ah ! vous ne dites plus rien ?...

Amédée Pifle était dans la situation mentale du monsieur qui vient de recevoir un pot de fleurs sur la tête et qui s'en va, sans chercher à qui appartiennent les bégonias.

– La veille encore, il me faisait du boniment !... Heureusement, je ne m'en laisse pas conter, moi !... Comme je le lui ai écrit, une femme dentiste, ça connaît la vie !... Je ne suis pas la petite oie blanche !...

Une idée lui vint :

– Il n'a pas de sœur, n'est-ce pas ?...

– Qui ?... demanda lamentablement Pifle.

– Leponant !... De qui voulez-vous que je parle ?...

Pifle écrasé, avait envie de s'asseoir là, sur le sol, pour essayer de rassembler ses idées. Un couple les dépassa.

– Y a de l'eau dans le gaz !... gouailla l'homme.

Au loin, brillait la constellation de la place Châteaudun.

– Eh bien ?... fit Jacqueline avec impatience.

– Comment ?...

– C'est tout ce que vous trouvez !...

Il avoua :

– En ce moment, je suis incapable de trouver quelque chose.

– Ça se voit !... dit-elle, je vous croyais une autre mentalité... Vous pourriez défendre un peu votre ami !...

– Que je ?... que je ?...

Pifle suffoquait. Le défendre, ce Leponant exécré qui pillait son bonheur ?... Il l'eût plutôt précipité au fond d'un puits, avec des rochers par-dessus.

– Consolez-moi !... implora Jacqueline.

Et elle fondit en larmes. Elle pleurait comme une enfant toute petite. Les gens se retournaient, le désapprouvaient.

– Que fait cette brute pour qu'elle sanglote ainsi ?...

Pifle savait seulement dire :

– Calmez-vous... je vous en supplie... calmez-vous...

Et il pensait :

– Pleure !... tu ne pleureras jamais assez !...

– Vous ne valez pas plus cher que lui !... dit enfin Jacqueline.

– Je vous demande pardon !... protesta Pifle, outré. Qu'est-ce que je vous ai fait, moi ?...

– C'est vous qui me l'avez fait connaître !...

– Pas pour ça !... dit-il de bonne foi.

– Qui l'a amené chez moi, à ma table ?...

– Ce n'est pas moi, c'est votre frère !...

– Qui s'est battu en duel ?... Ce n'est pas mon frère, ce n'est pas Leponant ! Il n'y a qu'un responsable, c'est vous...

Elle se poudrait, après avoir secoué sa houppette.

– C'est fini... maintenant... je suis forte... Allons le rejoindre !...

Pifle sursauta :

- Le rejoindre ?... où ?...
- À la brasserie... Il nous attend !...
- Je n’ai rien à faire entre vous !...
- M’sieur Pifle, ne me lâchez pas !...

Il cligna des paupières, ce qui, selon lui, lui donnait une expression d’énergie indomptable.

- Je ne céderai pas !...
- Soit, fit Jacqueline... La Seine n’est pas loin !... Je vais prendre l’autobus Pigalle-Halle aux Vins...

Pour la première fois de sa vie, Pifle eut envie de battre une femme.

- Venez !... dit-il.

Et il l’entraîna vers la brasserie.

- Une seconde !...

Elle fouillait fébrilement dans son sac :

- Où ai-je mis mon bâton de rouge ?... Là, allons-y !...

Le beau Leponant se morfondait devant un bock qui avait laissé tomber son faux col. Il avait l’air très poisson noyé.

- Bonsoir !... dit Pifle, sans lui tendre la main. Ah ! tu en fais du propre !...

– Je suis victime d’un malentendu !... répondit Leponant d’une voix mal affermie.

- Un demi !... jeta Pifle au garçon.
- Et Mademoiselle ?...
- Une anisette et des journaux illustrés, dit Jacqueline.

– Voici le *Dimanche Illustré*, dit le garçon.

Le menton sur sa paume, elle feuilleta le magazine.

– Justifie-toi !... dit Pifle.

– De quoi m'accuse-t-on ?...

Pifle hennit, sarcastique !

– Vraiment ?... Tu l'ignores ?...

– J'ai reçu une lettre de mademoiselle où je suis accusé de forfaiture...

– Et tu es innocent ?...

– Ah ! je l'affirme...

Jacqueline souriait en contemplant les effets du dernier tremblement de terre des îles Sandwich.

Pifle précisa, appuyant sur les mots :

– Samedi... la brune... bras dessus... bras dessous !...

Leponant prit aussitôt un air extatique :

– Ce n'est que ça !... Ah ! la la !... C'était Émilie !... tu sais bien Émilie ?...

En même temps, il lui broyait le pied avec désespoir :

– Émilie ?... fit Pifle.

– Mais oui !... ta petite amie !...

Pifle, d'une gorgée, avala presque tout son demi. Tant d'audace l'exaspérait.

Leponant s'adressait à M<sup>lle</sup> Coulibane.



– C’était la petite amie de Pifle !... Elle venait me demander de ses nouvelles, car il ne lui avait pas télégraphié !... Pifle, tu n’avais pas télégraphié ?...

– Non !... dit Pifle, le nez dans son verre.

– J’étais loin de me douter... Une brune, n’est-ce pas ?... pas très jolie ?... maigre ?... nez un peu fort ?...

– Laide !... dit Jacqueline.

– C’est bien ça... C’était la petite amie de Pifle !...

Jacqueline avait un immense désir de croire. Leponant paraissait la franchise même, mais Pifle ne disait rien.

– Est-ce vrai, M’sieur Pifle ?...

Leponant écrasa atrocement l’autre pied de Pifle :

– Peut-être... je n’ai pas vu Émilie depuis mon retour...

– Il ne l’a pas vue !... exulta Leponant. Comme il est négligent !... Il ne lui télégraphie pas et il ne la voit pas !... La pauvre fille est affolée... elle court après les nouvelles !... Elle viendrait encore me chercher demain que je n’en serais pas surpris ! Tout s’éclaircit Jacqueline... les explications les plus nettes sont les meilleures...

Jacquot se tenait toujours sur la réserve.

– Elle marchait bien près de vous !...

– Ça j’en conviens... Elle est un peu... comment dirais-je ?... un peu libre...

La jeune fille insista :

– Elle vous aguiche ?...

– Oui, là !... dit Leponant. Mais Pifle est mon ami... J’ai pour principe de respecter les amies de mes amis.

– Vous me la présenterez ?... demanda Jacqueline.

– Si vous voulez, dit Pifle, ballotté comme une barque sous le norois.

– Comment, Pifle ? dit Leponant, tu présenteras Émilie, une grue, à Jacqueline ?... Quelle mentalité !... Non, non !... jamais !...

Il embrassait dévotement le poignet de Jacqueline qui se laissait faire. Pifle, ne pouvant en supporter davantage, se leva :

– Un autre demi ?... offrit Leponant. C'est ma tournée !...

## **CHAPITRE XIII**

### **LES JEUX DE LA POLITIQUE.**

Leponant passa la tête dans le bureau-cabanon :

– Bonjour, Émilie !...

Il rit seul, car Pifle ne trouvait pas la chose drôle.

– Fâché, Pifle ?...

– Exiges-tu que je saute de joie ?...

– Tu n'es pas heureux de m'avoir rendu service ?...

– Je ne suis pas heureux d'être mêlé à cette histoire et surtout d'avoir hérité Émilie.

– Je ne pouvais pas faire autrement, dit Leponant. Si je n'avais pas inventé cela, j'étais flambé.

Pifle déclara avec sécheresse :

– C'eût été tant mieux. Quand on courtise une jeune fille, une vraie jeune fille comme Jacqueline Coulibane, on ne garde pas une maîtresse.

– Mais je liquide !... Seulement, je ne suis pas un brutal... Il me déplaît de faire de la peine aux gens... Je veux me marier avec Jacqueline le plus tôt possible.

– Pauvre Jacqueline !... dit Pifle.

Leponant se croisa les bras :

– Crois-tu que je ne serai pas un bon époux ?...

– Elle m’a déjà reproché de t’avoir présenté à elle.

Leponant devint fat :

– Elle ne disait pas ce qu’elle pensait.

Pifle le détestait, sans pouvoir s’empêcher de le juger plus beau que lui, avec son masque romain et sa crinière brune. Il comprenait l’inclination de Jacqueline, trop jeune pour préférer les séductions de l’esprit à l’attrait physique. Dans une dizaine d’années, elle changerait sans doute d’idées, mais ce serait trop tard.

Pifle n’avait pas souffert. Il avait été déconcerté de ne pas subir une pénible torture. Il se répétait sans relâche :

– Je n’aimais pas Jacqueline !... non, je ne l’aimais pas !...

Et cela devenait vrai. Mais ce qui lui paraissait moins normal, c’est que la jeune fille ne l’aimât point.

\*\*\* \*\*

Saloizeau, dont le nez était de plus en plus cireux, vint lui serrer la main.

– Et la crise de cabinet ?... demanda Pifle.

Le Ministère avait été renversé la veille, à propos de bottes.

– Elle sera terminée ce matin, dit le secrétaire. C'est un record de vitesse dans le raccommodage.

– Qui sera président du conseil ?

– Mallet a accepté.

– Il est bien jeune.

– Cela ne fait rien, puisqu'il s'entoure de vieux... On parle de votre Chapotard...

– Pour quel portefeuille ?...

– Les Colonies ou l'instruction publique.

– Ça ne se ressemble guère.

– Les ministres ne sont-ils pas interchangeable ?...

Et le sinistre rire de Saloizeau grinça et décrût dans le couloir.

– Chapotard ministre !... rigola Amédée Pifle. Ça, par exemple !...

Il allongea ses grandes jambes, qui, de l'autre côté de la table, touchèrent la muraille.

– Pourquoi pas ?... C'est un finasseur, rompu au jeu parlementaire et pas plus malhonnête qu'un autre... Depuis qu'il est député, il n'a jamais fait de politique... c'est sa force... En outre, il voit clair.

Pifle pensait ainsi parce que Rottenfeld, l'homme du Capricorne, était sous les verrous depuis quelques jours, sous l'inculpation d'escroquerie et d'abus de confiance.

– Autant lui qu'un autre...

Et il continua son article sur la renaissance de la lutte à mains plates.

Il écrivait beaucoup plus facilement qu'autrefois, sans en connaître davantage. Il savait le prix des considérations générales et n'hésitait plus devant les allusions vagues qui donnent de la profondeur aux articles et font réfléchir les lecteurs.

Avant midi, on l'appela au téléphone. Dans la friture, il distingua la voix de Chapotard :

– C'est toi, Amédée ?...

– C'est moi, monsieur le Ministre.

– J'ai besoin de toi, viens.

– Tout de suite ?... où ?...

– Je quitte la Chambre... rends-toi directement à l'hôtel...

– All right !

Pifle chercha quelques camarades pour leur dire négligemment qu'on le réclamait d'urgence chez un ministre de la nouvelle combinaison. Ensuite, il fréta un taxi et arriva à l'hôtel en même temps que Chapotard.

Le député s'efforçait en vain à sourire comme d'habitude. Il était visiblement ému. Pifle sentit que sa main tremblait.

– Vous l'êtes ?... demanda le journaliste.

– Oui, dit Chapotard, cela n'a pas été sans peine... Ah ! les cochons !...

– Qui ?...

– Tous !...

Avant d'entrer chez lui, il commanda :

– Montez-moi deux picon-citron, bien tassés... J'ai besoin de ça pour me remonter.

Le valet de chambre plongeait respectueusement.

– Oui, monsieur le Ministre.

Chapotard donna une bourrade à Pifle :

– C'est bon de s'entendre appeler comme ça !...

– C'est définitif ?...

– On nous présente à trois heures au Président de la République...

Pifle se réjouit en toute sincérité de la bonne fortune de son protecteur.

– Bravo ! Vous êtes à l'Instruction Publique ?...

– Non... j'ai failli avoir la Marine, mais Mallet a dégoté un amiral... un amiral à la Marine, cela n'a pas le sens commun !...

– Alors, où êtes-vous ?...

– Je n'ai qu'un sous-secrétariat d'État.

– Beaucoup s'en contenteraient...

– Oh ! je ne pleure pas...

Le valet de chambre servait les apéritifs.

– Monsieur le Ministre ne désire plus rien ?...

– Non, merci...

Chapotard plaisanta quand le domestique, eut disparu :

– Il est si content d'avoir un ministre à son étage que je lui supprimerai ses pourboires. Donc, je ne suis que sous-secrétaire d'État... En insistant, j'aurais pu avoir le Travail où il n'y a pas grand chose à faire, mais je déteste les grèves.

– Vous êtes adjoint à la présidence ?...

– J’ai fait créer quelque chose pour moi, dit Chapotard. J’ai pris le sous-secrétariat à l’aviation, et j’y ai fait incorporer le haut-commissariat des sports.

Il s’amusa de la tête ahurie de Pifle :

– Ça t’en bouche un coin, Amédée ?...

– Non, dit faiblement Pifle.

– Cela te stupéfie que je devienne le grand chef de tous les sportifs de France ?... Ne suis-je pas qualifié ?... Je ne suis jamais monté en avion et je n’ai jamais pratiqué aucun sport...

– Vous ne serez pas le premier, observa Pifle.

– Si... je serai le premier à m’occuper de mon affaire. En manœuvrant avec adresse, je peux rester aussi longtemps que feu Ruau ou Dujardin-Beaumetz... Il suffit, pour cela, de ne pas gaffer et d’être sympathique... Sympathique, je le suis... regarde ce bon sourire...

Il se planta de face et de profil, souriant au peuple avec une bonté évangélique :

– Et, pour ne pas gaffer, je m’entourerai de techniciens... Ils auront la science sportive qui me manque...

Il donna à Pifle une tape qui rappela au journaliste celles qu’il avait reçues à Londres.

– Amédée, je te nomme chef de cabinet !...

Pifle ne prit pas tout de suite la chose au sérieux.

– Vous plaisantez, Monsieur le Ministre ?...

– Pourquoi plaisanterais-je, imbécile ?... Je n’ai accepté que parce que je pouvais compter sur toi... Tu connais les sports, toi !... les fédérations... les unions... le diable et son



train... Monsieur le Chef de Cabinet, la République compte sur vous !...

Trois secondes, Pifle se demanda s'il fallait avouer son ignorance. Il ne le fit point.

– L'aviation ?... continua Chapotard. J'ai lu tes articles, tu es un type épatant !...

– Oh ! monsieur le Ministre !...

– Épatant !... Je le maintiens. En outre, nous dénicherons bien quelques savants dans les bureaux... Je suis sûr que tout marchera comme sur des roulettes.

Sa confiance gagnait Pifle. La compétence, ça s'acquiert avec le temps, comme les cheveux longs : Il ne sert jamais à rien de douter de sa propre valeur, au contraire... On communique un doute aux autres et à partir de ce moment on est perdu.

– Eh bien, niguedouille ! tu ne réponds pas ?...

Pifle fit un effort pour recouvrer son sang-froid.

– Il me semble que je rêve, dit-il.

– Tu ne rêves pas... Tu es le chef de cabinet de S. E. Chapotard, sous-secrétaire d'État à l'aviation et aux sports ! Je suis Bonaparte, tu es Cambacérès... Je garde le pouvoir et je te passe les responsabilités.

– Ma part est belle, dit Pifle.

– Il me fallait un type comme toi... pas d'une intelligence extraordinaire... Ça ne te fâche pas ?...

– Mais non, affirma Pifle, qui n'avait au fond aucun doute sur son propre génie.

– Honnête, bûcheur et calé... Je suis certain que la technique de tous les sports n'a plus de secret pour toi ?...

– Elle n’en a pas... dit Pifle.

Il croyait fermement dire vrai.

– Et la *Gazette* ?... dit-il.

– Garnytoque sera ravi de ton ascension.

– Naturellement, je dois démissionner ?...

– Tu en es pour les décisions énergiques... Tu désigneras quelqu’un pour faire l’intérim et te garder ta place... Malheureusement, les ministères ne sont pas éternels...

Il chassa tout de suite cette vilaine idée.

– Ne pensons pas déjà à la chute. Demain, après la lecture de la déclaration et le vote de confiance – nous sommes assurés d’une grosse majorité – tu t’installeras à la tête de mes services.

– Sont-ils importants ?...

– Je n’en sais fichtre rien !... Plus tu auras l’air rébarbatif, mieux cela vaudra. Je serai Philinte et toi Alceste.

– Je serai une barre de fer, dit Pifle en étirant son cou de héron.

Chapotard tendit son verre pour choquer.

– Ce qui me plaît, dit-il, c’est que tu ne doutes de rien. Moi, ma timidité m’a souvent fait du tort.

## **CHAPITRE XIV**

### **LE LABYRINTHE.**

La tribu des Coulibane s'extasiait devant Amédée Pifle. Sa nomination avait émerveillé tout le monde. Le tambour lui-même, qui ne s'étonnait pas facilement, témoignait d'une déférence inaccoutumée.

Jacqueline était songeuse, surtout depuis que Pifle avait déclaré :

– Leponant me remplace : pourvu qu'il ne fasse pas trop de bêtises !...

– Vous n'avez rien à craindre !... avait riposté Jacqueline, prenant aussitôt la défense de l'absent. Leponant connaît son métier.

– D'accord, avait dit Pifle, mais il n'est pas sérieux ! Le patron le tient à l'œil !

Et sans insister il avait parlé d'autre chose.

Il n'était pas fâché de faire comprendre à la jeune fille la différence qui existait entre un folliculaire tel que Leponant et un chef de cabinet.

M<sup>me</sup> Coulibane avait le front ceint d'un turban oriental. Elle prétendait souffrir de la migraine, mais ses commensaux savaient que la serviette cachait simplement un emplâtre de teinture capillaire.

– Est-ce que Leponant, dit soudain Jacqueline, pourrait être nommé, à l'occasion, chef de cabinet ?...

Pifle allongea les lèvres.

– À priori, oui, mais c'est peu probable.

– S'il avait connu Chapotard comme vous ?...

– Chapotard, dit Pifle, ne l'eût pas trouvé assez posé... assez complet...

– Moi, dit Jacquot vexée, je le trouve très... très complet... Vous êtes injuste !...

Elle s'empara d'une broderie commencée et la cribla de petits points rapides.

Pierre partant pour son travail, Pifle resta seul à causer avec la fausse bayadère M<sup>me</sup> Coulibane.

– J'irai à la Chambre des députés demain, dit-il en écrasant une miette sous son couteau.

– Mon rêve !... dit M<sup>me</sup> Coulibane. Pourrais-je avoir des cartes ?...

– Quand vous voudrez...

– Vous avez une carte, vous ?...

– Je n'en ai pas besoin... J'ai libre accès dans les Pas-Perdus.

– Est-ce que les soldats joueront du tambour pour vous ?... demanda M<sup>me</sup> Coulibane.

– Non, dit Pifle. Je ne suis pas encore président de la Chambre.

– Ça viendra !... dit M<sup>me</sup> Coulibane, pour l'encourager. Vous allez bien gagner votre vie, désormais ?...

– Évidemment !...

– Combien ?... fit la curieuse M<sup>me</sup> Coulibane.

Pifle l'ignorait, mais cela ne l'empêcha pas de répondre :

– Cinquante mille francs par an !...

– Toujours moins que mon fils... dit-elle. Et vous continuerez à habiter chez moi ?...

– Le plus longtemps possible... répondit Pifle.

– Vous n'avez pas tort. Sans me flatter, je n'écorche pas mes pensionnaires... J'ai reçu mes feuilles d'impositions aujourd'hui... il faudra que j'augmente un tout petit peu mes prix.

Le chef de cabinet riposta sans coup férir :

– Le ministre voudrait que je changeasse de quartier, mais cela m'ennuierait de vous quitter...

M<sup>me</sup> Coulibane bifurqua :

– Je l'espère bien !... Vous aurez beaucoup de travail ?...

Pifle leva les bras pour montrer qu'il aurait du travail par-dessus la tête. Elle s'effara :

– Tant que ça ?...

– Davantage !...

– Et que ferez-vous ?... en quoi ça consiste-t-il ?...

Pifle demeura coi. Au fait, que pouvait-on faire au sous-secrétariat des sports ?...

– C'est très compliqué, dit-il. On s'occupe de tout...

– Ne vous surmenez pas !...

Pifle répondit, l'air spartiate :

– Je dois mes jours et mes nuits à la République.

\*\*\* \*\*

Il fut longtemps avant de s'endormir, faute de discerner quel serait son rôle. Il n'osait espérer rester sans besoin.

Le lendemain, Leponant retransporta ses dossiers et ses lettres dans le bureau-cabanon. Il déchira une liasse de feuilles vertes.

– Les poulets d'Émilie, dit-il.

– Qu'est-ce qu'elle devient, Émilie ?...

– Je l'ai présentée à un officier aviateur !

– Quelles mœurs !... dit Pifle. Si Jacqueline apprenait cela...

Le sémillant méridional ne s'alarma guère.

– Et après ?... Mon vieux Pifle, les femmes méprisent les hommes fidèles ! Tu n'as pas appris ça à l'école des Chartes !...

– C'est de la psychologie trop moderne !

– C'est de la psychologie expérimentale. Tu es journaliste sportif, mais pour l'éducation sentimentale, qu'est-ce que je peux te rendre !

– Je ne t’envie pas !... dit Pifle, méprisant.

– Moi non plus, dit Leponant.

– Chacun arrange son existence à sa guise.

– Je ne suis pas malheureux, mon vieux Pifle... J’ai jeté ma gourme et je ne suis pas ambitieux... Je ne serai jamais chef de cabinet... J’aurai une femme gentille, un ou deux gosses, et voilà !...

Pifle, malgré tout ce que ce jour avait de beau pour lui, éprouva une furtive mélancolie :

– Moi non plus, je ne suis pas ambitieux... On me pousse je ne résiste pas... Il paraît que c’est par orgueil... À la vérité, mes goûts sont pareils aux tiens. Je suis un livresque, c’est-à-dire un sédentaire.

– Cela ne t’empêche pas de faire du bruit !... dit Leponant. Scandales... rixes... duel... rien n’y manque. Tu as une singulière façon d’aimer le calme !...

– Je ne le fais pas exprès, dit Pifle.

Son accablement ne dura pas, car M. Garnytoque se chargea de réchauffer son enthousiasme.

– Mon cher Pifle, lui dit le directeur de la *Gazette*, je vous vois partir avec peine et avec joie... Avec joie, parce que tout ce qu’il vous advient d’heureux me réjouit ; avec peine, parce que vous n’êtes pas de ceux qu’on remplace.

– Je ne vous quitte peut-être pas pour longtemps... dit Pifle.

– Le ministère est solide !

– Les ministères solides tombent parfois d’une pièce.

– Je vous regrette, mon cher ami. Grâce à votre compétence, vous avez donné une impulsion merveilleuse à la rubrique sportive... Je m’y connais en hommes... Dès le premier jour – vous le rappelez-vous – je vous ai présenté à Saloizeau comme un garçon de talent.

– Je m’en souviens, dit Pifle...

– Je ne me trompe jamais, dit M. Garnytoque. Quand vous serez libre, si le journalisme vous tente encore, revenez... Je ne vous laisserai pas aux sports... Vous avez une haute culture, vous sortez de l’école des Chartes... Votre place est au secrétariat, à côté de Saloizeau qui se fait vieux... Je ne vous retiens pas davantage... J’irai sans doute sous peu vous pousser une visite... On a toujours besoin d’un chef de cabinet.

– Je suis tout à vous, dit Pifle.

Il lui semblait avoir un petit ressort sous chaque talon. L’huissier à chaîne s’inclina jusqu’à effleurer le parquet de son front. Cette politesse plut à Pifle autant que la cordialité du patron.

\*\*\* \*\*

La séance de la Chambre ne fut pas orageuse ; Mallet lut la déclaration d’une voix onctueuse, et la majorité approuva correctement aux endroits marqués.

– Rompons avec des errements anciens !... déclara le président du Conseil. Nous avons décidé de donner aux sports la place qu’ils méritent. Nous avons fait appel à la collaboration d’hommes qui sont à la fois des techniciens et des praticiens... Leur effort sera certainement fructueux.

On applaudit ces phrases, et Chapotard, tout souriant au banc des ministres, salua l’assemblée. Pifle faillit s’avancer dans



l'hémicycle pour saluer aussi. Il pensait que, dans quelques années, il gravirait à son tour les degrés de la tribune pour lire une déclaration sous le nez du Président. Mais il avait encore le temps d'élaborer cette déclaration.

Les communistes crièrent : « À bas la guerre !... » Et les députés votèrent la confiance par 426 voix contre 78. Déjà, une demi-heure avant, le Sénat avait donné une majorité aussi confortable au nouveau cabinet.

Chapotard confiait sa serviette à Pifle, lorsqu'un parlementaire l'attira :

– Mon cher Ministre, un mot seulement...

Chapotard écouta, pas longtemps :

– Mon cher collègue, adressez-vous à M. Pifle, mon chef de cabinet...

Aussitôt le collègue répéta sa supplique. Pifle était si troublé qu'il ne comprit pas un traître mot, ce qui ne l'empêcha pas de promettre.

– Promets toujours !... lui avait conseillé Chapotard.

– Mais, à la fin, on verra que je ne tiens pas ?...

– Erreur !... Les quémandeurs oublieront encore plus vite que toi !...

\*\*\* \*\*

Le lendemain, à neuf heures, Pifle se rendit à son bureau, dont il lui tardait de prendre possession.

Deux huissiers, en bras de chemise, faisaient voler la poussière, sous leurs énergiques plumeaux.

– Ce n'est pas encore ouvert ! grogna le plus vieux, si maigre qu'il avait l'air de se manger les joues.

– C'est un tort ! dit Pifle. Cela devrait être ouvert puisqu'il est neuf heures.

Au lendemain des crises ministérielles, les huissiers sont polis, car ils se méfient à juste titre des visages inconnus. L'autophage posa son plumeau.

– Monsieur désire ?...

– Le bureau du chef de cabinet ?...

– C'est ici, mais il n'y a encore personne, monsieur !

– Je suis M. Pifle, le chef de cabinet.

– Ah ! monsieur le chef de cabinet !... Jules, c'est M. le chef de cabinet !... Je suis Antoine, monsieur le chef de cabinet.

D'autres huissiers déboulèrent, l'échine courbe, les yeux adorants.

– Monsieur le chef de cabinet !... Monsieur le chef de cabinet !...

Deux fenêtres éclairaient le vaste bureau de Pifle. Le mobilier sentait le garde-meuble national à plein nez, mais il était assez confortable. Le fauteuil de M. Pifle était irréprochable.

– Où est le bureau du ministre ?...

– Ici, monsieur le chef de cabinet !... dit l'huissier en ouvrant une porte capitonnée. Ah ! pardon.

Antoine s'effaça. Au milieu de la pièce voisine, un monsieur chauve entassait des papiers dans une valise à soufflets. Pifle comprit tout de suite que c'était le ministre dégommé.

Son Excellence avait le caractère hérissé :

– C’est fantastique !... maugréa-t-il. On ne me laissera même pas déménager !...

Pifle battit en retraite avec promptitude et demanda à voir les bureaux des employés.

– Comment ?... c’est vide !...

– Ces messieurs arrivent un peu plus tard ! dit l’huissier souriant sous cape.

Quelques feuilles traînaient sur les tables. Ici, une facture des Galeries La Fayette :

Un pantalon de linon..... Frs 27.95  
Un flacon d’eau dentifrice..... 4.95

Là, une grosse d’actes notariés ; plus loin, un paysage au lavis ; plus loin encore, des vers :

*La nature est frigide...  
Le platane se fend ;  
Au ciel, un oiseau guide  
Ses trois petits enfants...*

Gardant pour lui ses impressions, Pifle regagna son bureau. Il était déconcerté par la solitude.

– Vous me préviendrez dès que le ministre sera là.

– Oui, monsieur le chef de cabinet.

– Je lui ai fait une vive impression, pensa Pifle. Mais combien en a-t-il vu dans sa carrière ?...

La bibliothèque était sévère. Rien que des Dalloz, et une collection de l'*Officiel*, luxueusement reliée. Il y avait un immense classeur, mais tous les cartons en étaient vides.

La pendule laissa choir une gouttelette cristalline sur le marbre de la cheminée : neuf heures et demie.

– Quelle boîte !... pensa Pifle.

Il s'assit devant l'âtre et tisonna pensivement. Il eut tout à coup l'impression que quelqu'un était derrière lui. En effet, une femme était là, rigide comme la statue de la justice.

Elle avait dépassé la trentaine ; elle était mince, étriquée dans une robe droite, ornée au col et aux manchettes de dentelles évoquant les papillotes des côtelettes..

Elle n'était pas laide, mais le paraissait de prime abord. Pourtant sa chevelure blonde moussait naturellement ; ses yeux étaient d'un bleu franc et ses lèvres étaient fines. Mais Pifle ne devait remarquer cela que plus tard.

Elle le regarda durement, comme pour l'intimider :

– Je suis M<sup>lle</sup> Wattelard, votre secrétaire. dit-elle.

Pifle se présenta :

– Amédée Pifle...

– Je vous connais, monsieur le chef de cabinet, dit M<sup>lle</sup> Wattelard.

– Où m'avez-vous vu ?...

– Quand vous sortiez de chez M. Chapotard.

– Je ne vous avais pas remarquée, dit-il bêtement.

– On ne me remarque jamais, dit M<sup>lle</sup> Wattelard.

Sa voix était froide, sans inflexions. Pifle voulut l'apprivoiser.

– Je suis sûr, mademoiselle, que nous nous entendrons fort bien.

– Je m'entends avec tout le monde, dit-elle. Avez-vous quelque chose à dicter ?...

– Non, mademoiselle... pas pour le moment.

Elle pivota sur ses talons et sortit comme un fantôme.

Pifle fit une grimace :

– Mazette !... elle n'a pas l'air commode !...

## **CHAPITRE XV**

### **LE RECORD.**

– Monsieur le chef de cabinet, c’est pour battre le record local des cinquante kilomètres.

Pifle était prudent. À l’âge de huit ans, il était tombé d’un âne et se méfiait de la vitesse depuis cette époque. Le mot record sonnait donc désagréablement à ses oreilles, surtout sur un autodrome ; mais il était tempéré par l’épithète local. On peut battre un record local partout : chez soi, dans sa salle à manger, en faisant le tour au petit galop de chasse.

Le ciel d’hiver était presque blanc ; le soleil s’y accrochait comme un disque en papier d’argent. La pelouse avait ce vert spécial des herbes qui ont eu froid, et tous les arbres étaient schématiques.

La piste était grise, d’un gris de cendre de cigare. Devant le disque de départ s’accroupissait un curieux engin, pas bien gros, qui ne donnait guère une impression de puissance.

Pifle fit le tour de cette machine et la jugea anodine. Elle était soigneusement laquée, irréprochablement astiquée. En somme, c’était, mon Dieu, une voiturette comme toutes les voiturettes.

Il voulut paraître connaisseur.

– Vous suralimentez ?...

Présague, le constructeur, défit les courroies du capot, bouclé comme une malle de voyage.

– Nous essayons un nouveau système de surcompresseur...

Pifle vit des écrous, des tiges métalliques, une espèce d'hélice. Il hocha la tête :

– Très ingénieux... Très original.

L'industriel tapotait le bloc moteur.

– Avec ce moulin, nous faisons sept mille tours.

Pifle comprit qu'il s'agissait de sept mille tours d'autodrome et pensa que c'était beaucoup. Pourtant, ceux qui l'entouraient ne paraissaient pas stupéfiés.

– Seize cylindres, dit quelqu'un à mi-voix.

C'était sans doute un secret du constructeur qu'il divulguait. Pifle avait, d'ailleurs, depuis longtemps compris le truc. Pour donner plus de force à un moteur, on lui ajoute un cylindre. Avec la surenchère internationale, on ne sait où s'arrêtera l'astuce humaine.

– Alors, monsieur le chef de cabinet, vous acceptez ?...

Pifle regarda le conducteur, un grand sec au nez en coupevent. On l'avait attiré dans un traquenard, tous ces gens voulaient sa mort. Il eut un sourire défait.

– J'accepte avec plaisir...

Présague, un des magnats de l'industrie automobile française, avait invité Chapotard, à assister à Montlhéry à une tentative de record. Le sous-secrétaire d'État, retenu par une affaire grave – une répétition générale au Casino de Paris – avait délégué son chef de cabinet.

– Vas-y, toi qui connais l’automobile à fond...

Et Présague, en le recevant, avait dit :

– Monsieur Pifle, nous sommes ravis de vous avoir... Nous préférons, en effet, les techniciens. Vous qui avez tenu si brillamment la rubrique de la *Gazette*, vous n’ignorez pas mon effort... je fais toujours plus léger, toujours plus puissant.

– Les deux choses vont de pair, dit aimablement Pifle.

– Pour moi, oui, répondit Présague. Faites-nous plaisir, monsieur le chef de cabinet, prenez place à côté de Posta... Vous battez le record avec lui... Ce sera la première fois qu’un homme politique inscrira son nom sur un palmarès... Nous n’eussions, certes, pas osé faire cette offre à M. Chapotard.

Pifle avait été très flatté et très ennuyé. Il ne tenait nullement à inscrire son nom sur un palmarès. Encore s’il eut été question d’un record de lenteur...

Mais tous ses anciens camarades de la presse étaient là, y compris Leponant, prêts à enregistrer son refus. C’était un guet-apens.

Malgré tout, Pifle eût refusé de monter dans un gros engin, mais celui-ci était de dimensions raisonnables. Il accepta donc, en recommandant son âme à Dieu et en envoyant Présague à tous les diables.

On lui prêta une combinaison très chaude, mais dont les manches lui arrivaient à peine au-dessous du coude et hors de laquelle ses pieds prenaient l’aspect de boîtes à violon. Sa tête emmitouflée dans un passe-montagne, on le photographia.

Présague lui tendit une paire d’énormes lunettes.

– Elles sont en mica... Rien à craindre pour vos yeux, en cas de chute...



Ce détail impressionna fâcheusement le chef de cabinet. Posta s'installa, et Pifle aussi, non sans peine, car ses jambes eussent eu besoin d'une articulation supplémentaire.

Cette petite voiture était curieuse. Quand on l'examinait, elle avait ostensiblement deux places ; quand on s'y asseyait, elle n'en avait plus qu'une et demie.

Posta écartait les coudes avec un sans-gêne imperturbable. Pifle, posé sur une fesse, fut obligé de lui passer un bras autour du corps comme pour l'enlacer avec tendresse. Il avait l'air de dire :

– Je t'en supplie, donne-moi une tranche de ton volant.

Mais Posta gardait tout le volant pour lui.

– Mettez en marche !... ordonna Posta à son mécanicien.

Leponant serra la main de Pifle.

– Mon vieux, tu n'as pas les foies !...

Et cela d'un ton tel que Pifle eut soudain la notion aiguë du danger.

– Bon voyage ! cria Présague.

Formidablement, le moteur ronfla. La trépidation secoua Pifle du bout des orteils aux cheveux, les spectateurs lui parurent trembloter sur leur base.

Un drapeau jaune fut abaissé et le bolide démarra dans un grondement de tonnerre. La maigre échine de Pifle heurta rudement le coussin et il fut un instant sans comprendre.

– Nous sommes partis !... s'exclama-t-il.

Il était secoué comme si la voiture eût roulé sur de la tôle ondulée. Un ouragan menaçant sifflait à ses oreilles, les arbres

plantés au bout de la ligne droite accouraient vers lui avec une vitesse vertigineuse.

Tout à coup, il fut projeté vers l'extérieur ainsi que par une catapulte. Ses genoux se meurtrirent cruellement. L'arrière de l'engin se déroba, le fossé béa à vingt centimètres des roues. Deux embardées encore et, de nouveau, la ruée. Posta venait de virer, et, déjà, il serrait un autre virage.

Pifle se résigna. C'en était fait de lui. Il ne sortirait pas vivant de l'aventure.

Pour le tromper, on avait camouflé une grosse voiture de course en inoffensif cycle-car, et il avait eu la sottise de se laisser prendre à ce subterfuge. Maintenant, il était perdu. Il ne reverrait jamais Chapotard, ni les Coulibane, ni M<sup>lle</sup> Wattelard. Il était à la merci de Posta, qui se disposait à le pulvériser. Quelle superbe publicité pour la marque Présague !...

Cette façon de virer était intolérable. Les barrières qui bordaient la route se rejoignaient, on se précipitait dans un cul-de-sac.

« Quand nous tomberons, pensait Pifle, je me mettrai en boule... »

Ils s'élevaient maintenant au-dessus du sol, comme lancés par une fronde. Pifle ne vit plus que le ciel. C'était l'escalade des virages de ciment de l'autodrome.

Pifle aperçut une seconde des mouchoirs, des casquettes agitées : le salut des spectateurs aux gladiateurs condamnés à mort.

– La route !... gémit-il, la route !...

Il fallait se rendre à l'évidence, la route avait disparu. Cela ne pouvait pas être cette étroite encoche, là, à gauche de la piste. Posta était fou de vouloir passer dans ce ridicule petit trou...

Pifle ferma les yeux... Ces affreuses secousses, il savait ce qu'elles signifiaient ; des virages, toujours des virages. Pourquoi rouler si longtemps avant la catastrophe ?...

Il se souvint de la phrase démoniaque de Présague :

– Sept mille tours !...

Ils allaient faire sept mille tours, cinquante mille virages. Ah ! dormir, perdre connaissance...

En son esprit s'ancre une idée :

– Posta est comme moi ; il n'y voit plus ! à cette allure nul être ne peut y voir ! Nous filons au hasard... Par conséquent, la culbute est prochaine...

Il suffoquait. L'air passait trop vite pour qu'il pût s'en emplit les poumons. Peu à peu, il s'anesthésiait, il n'était plus qu'une âme dégagée des contingences terrestres.

– Je suis un misérable !... je n'ai pas fait mon testament ! S'il s'arrêtait, je ferais mon testament, cela me serait égal de mourir après !...

La voiture zigzagua, fonça à droite, Posta obéissait aux ordres de son patron, il capotait volontairement.

Le moteur pétarada, les freins firent : chut ! des cris devinrent intelligibles :

– Hourrah !... vive Posta !... vive Pifle !...

La voiture s'arrêta. Hébété, le chef de cabinet serrait des mains, des séries de mains. Il y avait certainement plus de deux mains par personne.

– Splendide !... Quarante sept secondes !... Hip ! hip ! hip !

Présague lui donna deux baisers sonores.

– Pourquoi m’embrasse-t-il ?... se demandait Pifle, encore flottant.

Il reçut ensuite l’accolade humide de Leponant.

– Celui-là aussi... c’est une manie !...

Et pour finir, c’était Posta, avec une barbe de porc épic.

– Merci !... vous m’avez porté bonheur !...

La voiture était redevenue modeste, la traîtresse. Elle se laissait photographier, cinématographier, sans bouger, en honnête bagnole, incapable d’un excès de vitesse.

Il est facile de devenir un grand homme. Rappelons-nous les distributions de prix, quand nous descendions le degré de l’estrade, le front ceint d’une couronne de laurier-sauce. Pifle, un peu courbaturé, sourit... Le sourire de Napoléon après Austerlitz.

– Trop vite fini !... dit-il.

Les journalistes se bousculaient autour de lui :

– Mes impressions ?... délicieuses !... La certitude d’une sécurité parfaite...

– Les virages ?...

– Charmants !... Posta est un maître... Où est-il ce brave Posta ?... Ne vous cachez pas mon bon ami... Je tiens à le déclarer, je vous dois les minutes les plus exquis de ma vie !... Jusqu’ici, je ne comprenais pas la griserie de la vitesse...

– Tu n’as pas eu froid ?... demanda Leponant, fier de tutoyer le chef de cabinet.

– Froid ?... je n’y ai pas songé...

Dans la limousine de Présague, Pifle médita. Pas d'erreur, le constructeur l'avait « possédé ». Demain les journaux du monde entier relateraient l'exploit de Pifle pour le plus grand profit de la marque Présague. Les mots mêmes de Pifle seraient imprimés : sécurité parfaite, un billard, minutes exquisées...

– Je suis un jobard !... Moi aussi, j'aurai une publicité soignée, mais le patron m'agonira...

Car il redoutait la critique souriante de Chapotard et ses remarques désobligeantes sur le « poirisme ». Il entendait déjà l'insulte la plus effroyable :

– Bougre d'électeur !...

Mais un peu avant l'octroi de Paris, Présague lui glissa une enveloppe.

– Pour vos pauvres, murmura-t-il.

Et d'une voix normale :

– Où vous jetons-nous ?...

– Au ministère, dit Pifle.

Avant qu'il descendît, Présague eut une effusion :

– Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi... Vous êtes un grand sportif...

– J'encourage l'industrie française, dit Pifle.

L'hermétique M<sup>lle</sup> Wattelard jaillit à son coup de sonnette. Avec un dossier sur sa poitrine, on eût dit un diacre allant lire l'évangile.

– Vite, le courrier !... dit Pifle.

Elle lui donna trois lettres.

– C'est tout ?...

– Oui.

Il dessina d’amples paraphes.

– Je rentre de Montlhéry, dit-il.

Elle passa le buvard sur l’encre fraîche.

– J’ai battu le record des cinquante kilomètres.

Seconde lettre. Buvard.

– Je sais, dit-elle.

– Déjà ?... comment ?...

– Les journaux du soir...

M<sup>lle</sup> Wattelard se retira, emportant les trois lettres signées.

– Acrobaties !... dit-elle nettement, le dos tourné.

– Comment ?... fit Pifle. Qu’est-ce que vous dites ?...

M<sup>lle</sup> Wattelard se résorba.

– Chameau !... murmura Pifle.

Car leurs relations étaient à ce point amicales. Pifle gratta à la porte du sous-secrétaire d’Etat.

– Entrez !... dit Chapotard. C’est toi, clampin ?... Je parie que tu es satisfait ?... mais oui !... tu es luisant d’orgueil !... Je t’interdis de recommencer !... Tu es trop sportif, mon ami !...

Contrit, Pifle sortit lentement le chèque de Présague.

– Ah ! ah !... fit Chapotard avec un bon sourire. Tu as trouvé ça sur la route de Montlhéry ? Quand y reviens-tu ?...

## CHAPITRE XVI

### LE RÈGNE.

En montant sur le trottoir, l'auto ministérielle souleva deux geysers. Il pleuvait régulièrement, de cette pluie d'hiver, glacée, hostile, qui transperce jusqu'aux os.

Pifle baissa la glace :

– Vous êtes sûr que c'est ici ?...

– Oui, monsieur le chef de cabinet.

Un madapolam trempé se chiffonnait au-dessus de la porte béante. Pifle déchiffra :

#### EXPOSITION DES SPORTS HIVERNAUX

D'ailleurs, on l'avait aperçu. Des messieurs accouraient, affolés, des contrôleurs superflus s'installaient en hâte.

Pifle enjamba une flaque, évita une gouttière et pataugea sur un tapis spongieux.

Un gros homme se cassa les reins :

– Soyez le bienvenu, Monsieur le Ministre...

Pifle ne le laissa pas aller plus loin.

– Je ne suis pas le ministre... M. Chapotard a un conseil de cabinet ce matin... Je suis son chef de cabinet...

– Monsieur Amédée Pifle ?...

– Lui-même...

– Nous préférons... Je veux dire que le sous-secrétaire d'Etat est remarquablement représenté... C'est un honneur pour nous...

– Vous êtes trop aimable...

« Nous préférons... » avait laissé échapper le gros homme. Pifle l'eût décoré pour ce mot-là.

Ils s'avancèrent, le vent rebroussant la pluie vers eux.

– Êtes-vous prêts ?... dit Pifle.

– Entièrement, monsieur le chef de cabinet.

– Oh ! oh !... c'est un tour de force !... D'habitude, les inaugurations...

Le gros homme se rengorgea :

– Nous faisons exception à la règle... il ne nous manque pas un clou...

Et comme Pifle ne s'enquérât pas de son nom, il se présenta :

– Monsieur Rabotier, président...

Pifle serra la main d'un autre monsieur qui se trouvait sur le même plan.



– Enchanté, monsieur Rabotier...

Le monsieur rectifia :

– Non... M. Castillard, vice-président...

Pifle serra la main de M. Rabotier :

– Enchanté, monsieur Castillard...

Et suivi des deux messieurs navrés, il se dirigea vers l'Exposition des Sports hivernaux.

Un menuisier assénait des coups de marteau, en chantant à tue-tête :

*J'ai ma combine !...  
Jamais dans la vie rien ne me turlupine...*

M. Rabotier, qui était M. Castillard, le morigéna :

– Assez !... vous êtes indécent !...

Le menuisier, interdit, s'arrêta, le marteau en l'air. Puis il vérifia les boutons de son vêtement.

– Par ici, monsieur le chef de cabinet, par ici !...

M. Castillard, qui était M. Rabotier, s'empressait. Pifle pensa au président de la République entrant au Grand Palais. Il manipula son haut de forme comme un prestidigitateur qui va en faire sortir une omelette.

– Les stands !... annoncèrent ses accompagnateurs.

Une dizaine de personnes mornes séchaient autour d'un poêle. À la suite d'une conversion spontanément exécutée, elles grossirent le cortège.

Un galopin de quinze ans se pavanait devant quelques photographies.

– Syndicat d’initiative de Trou-sur-Canigou...

Pifle regarda les photographies :

– Superbe panorama...

– Superbe, monsieur le chef de cabinet...

À côté d’autres photographies et une carte d’état-major étaient clouées sur la peluche.

– Syndicat hôtelier de Beaumont-le-Cévenol.

– Vues magnifiques, dit Pifle.

– Magnifiques, monsieur le chef de cabinet.

Le visage de Pifle se rembrunissait. Cette inauguration ressemblait à un enterrement. Une envie le prenait de dire :

– Sincères condoléances...

Une fillette bigle, aux doigts boudinés par des engelures, s’approcha :

– Monsieur le Ministre, au nom des habitants de Saint-Fiacre, dans le massif de la Maurienne, mille huit cent quarante sept mètres d’altitude, permettez-moi de vous offrir cet edelweiss...

Il prit l’edelweiss, dont l’aspect était celui d’une fleur de bourrache, et embrassa la fillette bigle qui avait le nez diantrement froid.

La fillette déferla vers une dame du cortège :

– Maman !... il m’a embrassée !...

M. Castillard, c’est-à-dire M. Rabotier, s’attendrit :

– Elle se souviendra longtemps de ce baiser... Par ici, monsieur le chef de cabinet, par ici !...

Ils s'arrêtèrent devant un étalage de godillots ferrés. L'exposant prit aussitôt la parole.

– Voici des souliers de montagne que j'en suis l'inventeur. Deux cuirs, talon renforcé, tout cousu main... Soufflet sur le devant formant imperméable, c'est-à-dire laissant l'eau dehors, même plongé dedans... L'ingéniosité de cette chaussure réside dans la disposition des clous antidérapants... Nous avons le même modèle exact mais plus léger, pour les femmes...

Il se reprit :

– Pour les dames !...

Il promena le soulier sous le nez des inaugurateurs. Pifle prit la chaussure. Le cuir était visqueux.

– Ce n'est rien, c'est du suif, dit l'exposant.

Et, pour exemple, il s'essuya les mains à son derrière de pantalon. Pifle s'informa :

– Y a-t-il une autre salle ?...

– Non, monsieur le chef de cabinet !...

– Nous avons donc tout vu ?...

– Tout.

M. Castillard et M. Rabotier respectèrent le silence de Pifle. Il se décida enfin à prononcer quelques paroles officielles et définitives :

– Messieurs, je suis flatté d'avoir été désigné pour inaugurer cette exposition dont l'importance n'a point échappé au gouvernement... Cette visite m'a édifié... J'ai pu apprécier l'effort gigantesque que vous avez accompli... Grâce à vous, les sports

hivernaux deviennent des sports... des sports d'hiver... Je vous en félicite au nom de M. Chapotard, sous-secrétaire d'Etat, qui m'a chargé de vous faire part de ses regrets... Comme le prouve cette première matinée, votre succès sera considérable...

Il sentait que sa péroraison manquait d'ampleur, mais il fut incapable de trouver une phrase de plus. M. Rabotier et M. Castillard le raccompagnèrent jusqu'à son automobile.

– Messieurs, au revoir !...

– Nous espérons que vous reviendrez avant la clôture, monsieur le chef de cabinet ?

– C'est mon intention formelle, dit Pifle.

C'était la troisième matinée qu'il perdait depuis le début de la semaine. Il grogna en arrivant dans son bureau :

– Je suis toujours par voies et par chemins !... Comment veut-on que je travaille ?...

Un ricanement l'interrompit. Il scruta le visage immobile de M<sup>lle</sup> Wattelard.

– Vous riez, mademoiselle ?...

– Non, monsieur.

– Je ne suis pas fou, dit Pifle. Quelqu'un a ri !... Or, ce n'est pas moi ; donc c'est vous !...

M<sup>lle</sup> Wattelard ne cilla point.

– Vous n'avez pas à rire quand je parle !...

– M'entendez-vous ?...

– Oui, dit-elle.

Pifle s'emporta pour détendre ses nerfs.

– Cela ne vous empêchera pas de recommencer, n'est-ce pas ?

– À l'occasion, dit-elle.

Il eut envie de lui lancer l'encrier à la figure.

– Tête de bois ! dit-il.

– Je suis Bretonne, dit M<sup>lle</sup> Wattelard.

Elle s'astiquait les ongles de la main droite sur sa manche gauche, avec une scrupuleuse attention. Pif se sentit las d'avoir toujours devant lui cette figure impénétrable.

– Pourquoi êtes-vous comme ça ? demanda-t-il d'une voix assez douce.

– Comment suis-je donc ? fit M<sup>lle</sup> Wattelard.

– Toujours hostile... Vous me détestez ?

M<sup>lle</sup> Wattelard détourna les yeux.

– Non, dit-elle.

– Alors, je ne comprends pas !

Elle condescendit à expliquer :

– C'est mon caractère...

Pif demeura un instant perplexe ; il regrettait d'avoir engagé la conversation.

– J'aime les gens qui ont du caractère, dit-il. Mais vous ne devriez pas être si... si distante.

M<sup>lle</sup> Wattelard se cabra.

– Ce n'est pas mon genre de sauter au cou des gens !

– Ce n’est pas cela !... Mais cela fait plaisir de voir parfois un sourire... d’entendre un mot gentil...

– À quoi bon ? dit M<sup>lle</sup> Wattelard.

– C’est plus agréable, dit-il.

M<sup>lle</sup> Wattelard, le menton levé, fixait sur lui un regard étrange.

– Il y a une vingtaine de dactylos dans les services, dit-elle. Elles ne sont que sourires.

– Eh bien ?

– Les hommes se croient tout permis avec elles.

– Pas tous, dit Pifle. Je suis homme, et je ne leur ai jamais manqué de respect.

– Vous, c’est différent, répondit très vite M<sup>lle</sup> Wattelard. Vous ne faites pas attention aux femmes, c’est humiliant...

– Mais oui, je fais attention !

– Non, Monsieur !

Elle l’intimidait avec sa robe sévère, ses yeux à la fois purs et méchants, presque haineux.

– Je ne fais pas attention ?... ah ! par exemple !... Tenez, Mademoiselle, je ne vous comprends pas.

Elle fut insolente :

– Cela ne m’étonne pas... Vous êtes comme les autres !

– Comme qui ?

– Comme tous ceux qui se sont assis derrière ce bureau !... Ils ont passé sans s’apercevoir que je faisais tout, tout, tout !

– Vous vous plaignez d’avoir trop de besogne ? demanda Pifle abasourdi.

– Non, Monsieur... je ne me plains de rien... Seulement je trouve monstrueux que, ne sachant rien, vous ne cherchiez pas à apprendre ! Car vous leurrez tout le monde, mais pas moi... Vous ne savez rien !

Abasourdi, Pifle écoutait cette diatribe :

– Vous vous trompez, Mademoiselle !

– Allons donc !... Êtes-vous capable de contrôler le budget ? Et les subventions ?... Et pourtant, quel désordre !... Et les moteurs ?... Et les cellules ?... Si vos ingénieurs sont bons, tant mieux pour le pays ; s’ils sont mauvais, tant pis !... Vous recevez, vous promettez, vous inaugurez, vous décorez !... L’utile besogne !...

Il tenta de l’interrompre :

Mais elle était lancée :

– Je ne suis pas une créature extraordinaire... J’ai simplement un peu de conscience professionnelle. Je travaille pour vous, de mon mieux, obscurément... Mais je ne puis prendre des initiatives ! Et pendant que vous gaspillez temps et argent, d’autres pays progressent, nous dépassent. Je vous dis tout cela sans ordre, comme cela me vient... Je porte cette robe noire parce que mes trois frères sont morts à la guerre... Ils étaient aviateurs, tous les trois. J’ai lutté tant que j’ai pu contre l’incurie... Mais je ne puis plus !... La tâche me dépasse... Il me faudrait un cerveau d’homme, et je ne suis qu’une femme !

Elle se tut. Ses traits se durcirent. Elle reprit de sa voix sans inflexion :

– Je vous adresserai tout à l’heure ma démission.

Pifle fut extrêmement troublé.

– Pourquoi, Mademoiselle ?... Pourquoi votre démission ?

Elle recommençait à faire briller ses ongles :

– Il ne nous est plus possible de collaborer maintenant que je vous ai dit ce que je pensais...

– Ne prenons rien au tragique... dit Pifle. Ce que je viens d'entendre est évidemment inattendu... hors des formes ordinaires... Votre violence m'a surpris... Mais je reconnais que...

M<sup>lle</sup> Wattelard eut pitié de lui :

– N'allez pas plus loin, monsieur Pifle... Je ne cherche pas un acquiescement... Vous avez mieux à faire qu'à m'approuver...

– Dites ?

– Travailler !

Il s'efforça de sourire :

– Je travaillerai, Mademoiselle !

M<sup>lle</sup> Wattelard n'était plus dans le bureau depuis plusieurs minutes qu'Amédée Pifle contemplait toujours la chaise sur laquelle elle s'était assise.



## CHAPITRE XVII

### LES AILES.

Il y avait du printemps partout, dans le ciel et dans l'herbe, et les couleurs étaient pimpantes et légères. Quelques hirondelles en frac et en gilet de cérémonie se hasardaient à la traversée du firmament qui paraissait tout neuf. C'était un de ces jours où les messieurs les plus graves ont envie de jouer au saute-mouton.

Autour de l'aérodrome, les manches à vent se gonflaient à peine, car la brise était paresseuse. Des faisceaux de drapeaux tricolores décoraient les hangars de la médaille de sauvetage.

Devant l'un de ces hangars, une centaine de personnes se groupaient autour d'un avion trapu, aux ailes épaisses et de peu d'envergure. Un mécanicien en cote bleue vérifiait une dernière fois le moteur, pendant que le pilote, le célèbre Jacques Vernèze, se laissait complaisamment questionner.

– C'est un appareil très souple, très maniable, mais qu'il serait imprudent de confier à un débutant...

– Il va trop vite ?

– Ce n'est pas cela... La surface portante est si réduite qu'on atterrit à cent ou cent vingt à l'heure... C'est une ma-

nœuvre très délicate qui me cause toujours une certaine appréhension...

– Je monterais quand même volontiers avec vous, dit crânement une petite dame.

Vernèze se récusa :

– Mon plaisir serait grand de vous emmener, mais ce ne serait pas agréable pour vous... L'avion le plus rapide du monde n'est pas aménagé pour le tourisme.

– Cependant, Amédée Pifle va voler avec vous ce matin ?

– Oui, dit Vernèze, mais lui n'ignore pas les risques de l'aventure.

– Vous êtes bien pessimiste aujourd'hui ! fit un auditeur.

– Je ne l'ai jamais été, répondit l'aviateur. Je suis fataliste, ce qui est différent... Mais je vois que mon invité arrive...

Un coupé automobile se dirigeait vers l'avion. Le chauffeur arborait à la casquette la petite cocarde officielle.

Pifle, descendu, serra des mains.

– Suis-je en retard, Messieurs ?

– Non, non, dit Vernèze.

– Belle matinée, n'est-ce pas ?

– Temps idéal, Monsieur le chef de Cabinet !

– Voyons un peu cet oiseau.

Pifle était très sport dans son complet à martingale. Son long cou s'engonçait dans un épais chandail gris. Ses mollets étaient un peu maigres, mais il ne manquait pas d'allure.

Avec Vernèze, il examina l'appareil, mis au point pour la Coupe Gordon-Bennett. Les questions qu'il posa sur le moteur prouvèrent qu'il n'était plus un amateur.

– C'est un joli joujou !... dit-il quand ils eurent fait le tour de l'avion. Mon cher Vernèze, je vous appartiens...

Il aperçut les photographes qui se préparaient à sévir :

– Ah ! j'oubliais la petite formalité... Prenez surtout Vernèze, messieurs... Moi, je ne suis qu'un poids mort...

Son attitude n'était pas exempte de cabotinisme, mais il savait rester sympathique, car on sentait que son affabilité était sincère.

On lui passa un casque protecteur et des lunettes, qui lui donnèrent l'air d'un scaphandrier. Il se hissa dans la carlingue, derrière Vernèze.

– Il faut que je m'attache ?...

– C'est plus prudent, dit le pilote.

Ils serrèrent de larges ceintures assujetties à des montants de métal.

Les spectateurs criaient :

– N'allez pas trop loin !

– À tout à l'heure !...

Pifle casait ses grandes jambes ; Vernèze ne souriait plus. Il ordonna, commandes en mains :

– Contact !... Tournez !...

L'hélice gira, le moteur rugit. Les hommes accrochés au fuselage firent quelques pas en avant et lâchèrent prise. L'avion roula de plus en plus vite et décolla.

Amédée Pifle n'était jamais monté en avion, mais nul ne pensait qu'il fût un néophyte. Sa réputation sportive était si solidement établie que tous, même Vernèze, le supposaient familier des randonnées aériennes. D'ailleurs, quand on lui avait proposé d'essayer l'avion construit pour battre les records mondiaux de vitesse, il avait immédiatement accepté.

Pifle ne pouvait adresser un mot au pilote, tant le bruit du moteur était infernal. Il ne voyait que le ciel, car il était très enfoncé, pour diminuer la résistance de l'avancement. Malgré cela, l'air lui brûlait les quelques centimètres carrés de peau que le masque laissait à nu.

Il n'avait pas peur. Il pensait simplement que ceux qui étaient restés sur la terre ferme n'appréciaient pas assez leur bonheur. L'avion devait paraître tout petit, blond comme un épi, dans l'azur tendre.

Une sensation atroce : ils tombaient... Cela dura quelques secondes, puis l'appareil se redressa. Pifle hurla :

– Ne faites pas d'excentricités !...

Vernèze n'entendit rien, et le vol continua. Pifle se disait qu'à la même heure, s'il avait autrement orienté sa vie, il aurait pu se trouver dans une bibliothèque provinciale, à fouiller voluptueusement un précieux incunable.

La sensation désagréable encore. L'appareil se rapprochait du sol, non pour s'y briser, mais pour s'y poser.

Un choc ébranla Pifle, puis un autre et un troisième. Il vit des arbres, plus haut que lui. Il entendit distinctement un craquement. Son front heurta quelque chose ; il ressentit une vive douleur à la cuisse, et, pour lui, ce fut le néant.

Vernèze avait brisé son train d'atterrissage, et, selon l'expression des aviateurs, s'était « retourné la crêpe ».

Quand Amédée Pifle revint à lui, ses idées n'étaient pas très nettes. Il resta un moment sans essayer de comprendre, indifférent même à la voix qui disait :

– Il ouvre les yeux !...

Cette surface blanche au-dessus de lui, c'était le plafond. Les murs aussi étaient blancs. Pifle pensait :

– Voilà qui n'est pas mal !... Que signifie cette blancheur ?... La tapisserie de M<sup>me</sup> Coulibane a des fleurs... des petits paniers de roses suspendus à des guirlandes...

Il ne s'attarda pas à ces futilités. Regarder à droite ou à gauche lui faisait du mal. Il fixa de nouveau le plafond si blanc, si reposant, où on avait accroché une coupe à fruits.

Non, c'était la lampe électrique. Une lampe de porcelaine blanche. Tout était blanc dans cette chambre.

Pifle avait chaud à la tête ; il leva la main pour s'essuyer le front et constata qu'il portait un turban. Un gros turban, et une mentonnière, comme un mort...

Oui, oui, l'accident... Mais il n'était pas mort. Il souffrait un peu de la tête et de la cuisse.

– On m'a coupé la jambe !...

Il parlait avec un désespoir sans nom. La voix qu'il avait entendue tout à l'heure répondit :

– Non, on ne vous a pas coupé la jambe... On vous a mis un appareil pour réduire une fracture.

Pifle crut cela. Il était trop las pour douter. Il était donc blessé à la tête et à la jambe. Tout allait bien.

Sa main, traînant sur le drap, se ferma sur quelque chose de froid, qu'elle palpa. C'était comme une étoile, oui, une étoile, au bout d'un ruban, Pifle comprit tout de suite :

– La croix...

Sa satisfaction était inexprimable. Il baissa les paupières, car le jour était trop vif, et il pensa :

– Maintenant que j'ai la croix, je vais bien dormir !...

Mais on parlait à côté de son lit :

– Comment va-t-il ?

Chapotard. C'était sûrement Chapotard.

– Beaucoup mieux... il vient de se rendormir...

La voix de cette infirmière ressemblait à celle de M<sup>lle</sup> Wattelard. Une illusion. M<sup>lle</sup> Wattelard n'avait rien à faire dans cette chambre blanche.

– Le docteur affirme qu'il le sauvera ?...

Imbécile de Chapotard !... Bien sûr qu'il le sauverait !... Il était en parfait état, sauf la tête et la jambe.

– Il est hors de danger...

Comment M<sup>lle</sup> Wattelard était-elle là ?... Pifle renonça à chercher. Elle était là. Tant mieux. Il l'aimait bien, M<sup>lle</sup> Wattelard.

– Ses parents sont allés prendre l'air. C'est la première fois que les pauvres gens consentent à quitter son chevet...

Tiens !... Ses parents étaient là. Il serait content de les embrasser, et de leur montrer sa croix. Son père n'avait que le Mérite agricole...

– Je causerai avec lui demain, dit Chapotard. Les bonnes nouvelles que j'ai à lui apprendre hâteront sa guérison...

– Tout va bien pour lui, monsieur le ministre ?

– Il aura une très belle situation... Une situation stable...

Les voix s'éloignaient. La croix et une très belle situation. Décidément, Pifle allait bien dormir.

– Entrez, Mademoiselle... Faites doucement...

– Oui, Mademoiselle... Mon Dieu !... Comme il est pâle !

– Il est sauvé !...

Deux chuchotements, mais les malades ont l'ouïe fine. M<sup>lle</sup> Wattelard était revenue avec Jacqueline Coulibane.

– Il dort ?...

– Il sommeille !... Retirez-vous, Mademoiselle... Il ne faut pas l'éveiller...

– Si j'attendais ?...

– Pourquoi ?...

– Ça lui plairait beaucoup de me voir...

Jacqueline se vante ; elle est devenue complètement indifférente à Pifle. M<sup>lle</sup> Wattelard s'irrite :

– Il a bougé... Allez-vous-en.

– Ah ! vous montez une garde sévère !

– Je fais ce qui me plaît !...

Un silence. Elles doivent se toiser.

– Vous vous croyez tout permis, dit Jacqueline, parce que vous lui avez donné un décilitre de votre sang !...

M<sup>lle</sup> Wattelard ne répond rien. Pifle est satisfait d'avoir dans ses veines du sang de M<sup>lle</sup> Wattelard. Et cela lui paraît tout naturel.

– Sortez, Mademoiselle !...

– Je vous le reprendrai quand je voudrai, dit Jacquot sur un ton de défi.

– Sortez !...

– Quand je voudrai !...

Pifle sait bien que ce n'est pas vrai. Jacqueline ne le reprendra jamais. Elle gardera Leponant. Mais il l'excuse quand même, parce qu'elle est en colère.

Il n'entend plus rien. Les deux femmes doivent être parties. Elles se disputent dehors ; mais M<sup>lle</sup> Wattelard aura bientôt fait de réduire Jacqueline au silence...

Les sentiments d'Amédée Pifle sont complexes. Cette altercation à son chevet lui a donné un peu de fièvre, il le sent bien.

Il est donc satisfait de ne plus l'entendre, et, pourtant, il voudrait assister à la fin. Il ne dirait rien, mais il ferait à M<sup>lle</sup> Wattelard des petits signes approbateurs.

M<sup>lle</sup> Wattelard... Elle a de beaux yeux, réellement, de très beaux yeux. Pifle se souvient de certains regards profonds, émouvants. Comment n'a-t-il pas été plus tôt frappé par ces regards ?...

Il balbutie :

– Elle m'aime !...

Ça, c'est fort. Il ne s'en est jamais douté. Est-il donc sot ?... Évidemment, ces derniers temps, avec sa tête cassée, il ne pouvait se rendre compte de rien, mais avant ?... Pourquoi ne s'est-il pas aperçu de cette chose si grave ?...



– Elle m’aime !...

Elle n’est pas toujours commode, M<sup>lle</sup> Wattelard. Elle est même sévère ; il faudra marcher droit. Mais, puisque le destin de Pifle est d’obéir à une femme, mieux vaut que ce soit à celle-là. Elle ne lui donnera jamais que de bons conseils.

D’ailleurs, son influence est déjà excellente. C’est à cause d’elle, pour elle, que Pifle s’est transformé. Elle a fait naître en lui le goût du travail, l’amour de l’aviation, ce sport magnifique.

– Elle m’aime !...

Pifle divague encore légèrement. Il rêve qu’un avion, un bel avion tout blanc, l’emporte avec M<sup>lle</sup> Wattelard. Il est seul avec elle dans les plaines infinies du ciel. Ils se tiennent, tous deux, les mains, ce qui permet de supposer que l’avion est, au moins, muni d’un stabilisateur automatique. Dans les rêves, vous savez, on s’arrange toujours.

Et M<sup>lle</sup> Wattelard dit à Pifle :

– Il faut que nous soyons heureux, donc nous le serons. Ayez confiance en moi. Vous êtes faible, mais pas méchant ; il suffit de vous guider. Je n’y manquerai point, je vous le jure...

Pifle abdique totalement. On ne peut faire la moindre allusion aux Droits de l’Homme et du Citoyen devant une femme qui vous a donné un décilitre de son sang.

– Elle m’aime !...

Pifle rouvre les yeux. Aussitôt, une ombre se penche.

Le sourire de M<sup>lle</sup> Wattelard est doux. Elle a des yeux admirables. Pifle voudrait lui dire quelque chose, quelque chose de très émouvant. Ses lèvres s’entr’ouvrent et tremblent :

– Chut !... fait M<sup>lle</sup> Wattelard.

Elle a raison, il ne faut pas parler. Pifle cherche sa main. Il l'attire, cette main, jusqu'à ses lèvres, et lui donne un baiser.

M<sup>lle</sup> Wattelard est devenue toute blanche, comme sa robe.

– Dormez !... dit-elle.

Et Pifle s'endort.

FIN

# Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

**<http://www.ebooks-bnr.com/>**

**en septembre 2013.**

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : René Pujol, Amédée Piffle reporter, Paris, Portiques, 1932. La photo de première page, tirée de Wikimedia : *Subiabre marca el gol con que Chile venció a Francia en la Copa Mundial de Fútbol de 1930*, figurait dans Los Sports n° 386 page 15, 01.08.1930, auteur anonyme.

## **– Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,  
<http://beq.ebooksgratuits.com>,  
<http://efele.net>,  
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,  
<http://livres.gloubik.info/> ,  
<http://www.rousseauonline.ch/>,  
[Mobile Read Roger 64](#),  
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,  
<http://www.gutenberg.org>,  
<http://fr.wikisource.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,  
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>  
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et  
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.